This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Bought fr. Aspin

Vet. Fr. III B. 3002

ZAHAROFF
FUND

ÉMILE ZOLA

LA CONFESSION DE CLAUDE

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Ce, ÉDITEURS
à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1866

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

INSTITUTION
UNIVERSITY
14 FEB 1973
OF OXFORD
LIBRARY

A MES AMIS

P. CÉZANNE ET J.-B. BAILLE.

Vous avez connu, mes amis, le misérable enfant dont je publie aujourd'hui les lettres. Cet enfant n'eſt plus. Il a voulu grandir dans la mort & l'oubli de sa jeunesse.

J'ai hésité longtemps avant de donner au public les pages qui suivent. Je doutais du droit que je pouvais avoir de montrer un corps & un cœur dans leur nudité; je m'interrogeais, me demandant s'il m'était permis de divulguer le

secret d'une confession. Puis, lorsque je relisais ces lettres haletantes & fiévreuses, vides de faits, se liant à peine les unes aux autres, je me décourageais, je me disais que les lecteurs accueilleraient sans doute fort mal une pareille publication, toute diffuse, toute folle & emportée. La douleur n'a qu'un cri : l'œuvre eſt une plainte sans cesse répétée. J'hésitais comme homme & comme écrivain.

Un jour, j'ai songé enfin que notre âge a besoin de leçons & que j'avais peut-être entre les mains la guérison de quelques cœurs endoloris. On veut que nous moralisions, nous les poëtes & les romanciers. Je ne sais point monter en chaire, mais je possédais l'œuvre de sang & de larmes d'une pauvre âme, je pouvais à mon tour inſtruire & consoler. Les aveux de Claude avaient le

suprême enseignement des sanglots, la morale haute & pure de la chute & de la rédemption.

Et j'ai vu alors que ces lettres étaient telles qu'elles devaient être. J'ignore encore aujourd'hui comment le public les acceptera, mais j'ai foi dans leur franchise, même dans leur emportement. Elles sont humaines.

Je me suis donc décidé, mes amis, à éditer ce livre. Je m'y suis décidé au nom de la vérité & du bien de tous. Puis, en dehors de la foule, je songeais à vous, il me plaisait de vous conter de nouveau la terrible hiſtoire qui vous a déjà fait pleurer.

Cette hiſtoire eſt nue & vraie jusqu'à la crudité. Les délicats se révolteront. Je n'ai pas pensé devoir retrancher une ligne, certain que ces pages sont l'expression complète d'un cœur dans lequel

souffrances. Les temps sont mauvais pour les cœurs qui ressemblent au sien.

Je puis d'un mot caractériser son œuvre, lui accorder le plus grand éloge que je désire comme artiſte, & répondre en même temps à toutes les objections qui seront faites :

Claude a vécu tout haut.

Émile Zola.

15 octobre 1865.

LA

CONFESSION DE CLAUDE

I

Voici l'hiver : l'air, au matin, devient plus frais, & Paris met son manteau de brouillard. Voici la saison des soirées intimes. Les lèvres frileuses cherchent les baisers; les amants, chassés des campagnes, se réfugient dans les mansardes, &, se pressant devant le foyer, jouissent, au bruit de la pluie, de leur printemps éternel.

Moi, frères, je vis triſtement: j'ai l'hiver sans printemps, sans amoureuse. Mon grenier, tout au haut d'un escalier humide, eſt grand & irrégulier; les angles se perdent dans l'ombre, les murs, nus & obliques, font de la chambre une sorte de corridor qui s'allonge en forme de bière. De pauvres meubles, minces planches mal ajuſtées & peintes d'une horrible couleur rouge, craquent funèbrement dès qu'on les touche. Des lambeaux de damas déteint pendent au-dessus du lit, & la fenêtre, privée de rideaux, s'ouvre sur une grande muraille noire, éternellement debout & sévère.

Le soir, quand le vent ébranle la porte & que les murs vacillent avec la flamme de ma lampe, je sens peser sur moi un ennui morne & glacé. Je m'arrête au foyer mourant, aux laides rosaces brunes du papier peint, aux vases de faïence où se sont fanées les dernières fleurs, & je crois entendre chaque chose se plaindre de solitude

& de pauvreté. Cette plainte eſt navrante. La mansarde entière me réclame les rires, les richesses de ses sœurs. Le foyer demande de grands feux joyeux; les vases, oubliant la neige, veulent des roses fraîches; la couche soupire, me parlant de cheveux blonds & de blanches épaules.

J'écoute, je ne puis que me désoler. Je n'ai pas de luſtre à suspendre au plafond, pas de tapis pour cacher les dalles inégales & brisées. Et, lorsque ma chambre ne veut pour sourire que de belle toile blanche, des meubles simples & luisants, je me désole encore davantage de ne pouvoir la contenter. Alors elle me paraît plus déserte & plus misérable : le vent y pénètre plus froid, l'ombre y flotte plus épaisse; la poussière s'amasse sur les planches, la tapisserie se déchire montrant le plâtre. Tout se tait : j'entends, dans le silence, les sanglots de mon cœur.

Frères, vous souvenez-vous des jours où la vie était en songe pour nous? Nous

avions l'amitié, nous rêvions l'amour & la gloire. Vous souvenez-vous de ces tièdes soirées de Provence, lorsque, au lever des étoiles, nous allions nous asseoir dans le sillon fumant encore des ardeurs du soleil? Le grillon chantait; le souffle harmonieux des nuits d'été berçait notre causerie. Tous trois nous laissions nos lèvres dire ce que pensaient nos cœurs, &, naïvement, nous aimions des reines, nous nous couronnions de lauriers. Vous me contiez vos songes, je vous contais les miens. Puis, nous daignions redescendre sur terre. Je vous confiais ma règle de vie, toute consacrée au travail & à la lutte; je vous disais mon grand courage. Me sentant la richesse de l'âme, je me plaisais à l'idée de pauvreté. Vous montiez, comme moi, l'escalier des mansardes, vous espériez vous nourrir de grandes pensées; grâce à votre ignorance du réel, vous sembliez croire que l'artiste, dans l'insomnie de sa veille, gagne le pain du lendemain.

D'autres fois, quand les fleurs étaient plus douces, les étoiles plus radieuses, nous caressions d'amoureuses visions. Chacun de nous avait sa bien-aimée. Les vôtres, vous souvenez-vous? brunes & rieuses filles, étaient reines des moissons & des vendanges; elles se jouaient, parées d'épis & de grappes, & couraient par les sentiers, emportées dans le vol de leur turbulente jeunesse. La mienne, pâle & blonde, avait la royauté des lacs & des nuées; elle marchait languissamment, couronnée de verveines, semblant à chaque pas prête à quitter la terre.

Vous souvenez-vous, frères? Le mois dernier, nous allions ainsi rêver au milieu des campagnes, & puiser le courage de l'homme dans le saint espoir de l'enfant. Je me suis fatigué du songe, j'ai cru me sentir la force de la réalité. Voici cinq semaines que j'ai quitté nos larges horizons que féconde le souffle embrasé de midi. J'ai serré vos mains, j'ai dit adieu à notre

champ préféré, &, le premier, j'ai voulu chercher la couronne et l'amante que Dieu garde à nos vingt ans.

— Claude, m'avez-vous dit au départ, te voici dans la lutte. Demain, nous ne serons plus là comme hier, te donnant espérance & courage. Tu vas te trouver seul & pauvre, n'ayant que des souvenirs pour peupler & dorer ta solitude. La tâche eſt rude, dit-on. Pars cependant, puisque tu as soif de la vie. Souviens-toi de tes projets : sois ferme & loyal dans l'action, comme tu l'étais dans le rêve; vis dans les greniers, mange ton pain dur, souris à la misère. Que l'homme ne raille pas en toi l'ignorance de l'enfant, qu'il accepte l'âpre labeur du bien & du beau. La souffrance grandit l'homme, les pleurs sont séchés un jour, lorsqu'on a beaucoup aimé. Bon courage, & attends-nous. Nous te consolerons, nous te gronderons de loin. Nous ne pouvons te suivre aujourd'hui, car nous ne nous sentons pas ta force;

notre rêve eſt encore trop séduisant pour que nous l'échangions contre la réalité.

Grondez-moi, frères, consolez-moi. Je ne fais que commencer à vivre, & je suis déjà bien triſte. Ah! que la mansarde de nos songes était blanche! comme la fenêtre s'égayait au soleil, comme la pauvreté & la solitude y rendaient la vie ſtudieuse & paisible! La misère avait pour nous le luxe de la lumière & du sourire. Mais savez-vous combien eſt laide une vraie mansarde? Savez-vous comme on a froid lorsqu'on eſt seul, sans fleurs, sans blancs rideaux où reposer les yeux? Le jour & la gaieté passent sans entrer, n'osant s'aventurer dans cette ombre & dans ce silence.

Où sont mes prairies & mes ruisseaux? où mes soleils couchants qui doraient les cimes des peupliers & changeaient les rochers de l'horizon en palais étincelants? Me suis-je trompé, frères? Ne suis-je qu'un enfant qui veut être homme avant l'âge? Ai-je eu trop de confiance en ma force,

ma place serait-elle de rêver encore à vos côtés?

Voici le jour qui naît. J'ai passé la nuit devant mon foyer éteint, regardant mes pauvres murs, vous contant mes premières souffrances. Une lueur blafarde éclaire les toits, quelques flocons de neige tombent lentement du ciel pâle & triſte. Le réveil des grandes villes eſt inquiet. J'entends monter jusqu'à moi ces murmures des rues qui ressemblent à des sanglots.

Non, cette fenêtre me refuse le soleil, ce plancher eſt humide, cette mansarde eſt déserte. Je ne puis aimer, je ne puis travailler ici.

II

Vous vous irritez de mon peu de courage, vous m'accusez d'envier le velours & le bronze, de ne pas accepter la sainte pauvreté du poëte. Hélas! j'aime les grands rideaux, les candélabres, les marbres que le ciseau a puissamment caressés. J'aime tout ce qui brille, tout ce qui a beauté, grâce & richesse. Il me faut les demeures princières. Ou plutôt encore, les champs avec leurs tapis de mousse, frais & parfumés, leurs draperies de feuilles, leurs larges horizons de lumière. Je préfère le luxe de Dieu au luxe des hommes.

Pardonnez, frères, la soie eſt si douce, la dentelle si légère; le soleil rit si gaiement dans l'or & dans le criſtal!

Laissez-moi rêver, ne craignez pas pour

ma fierté. Je veux écouter vos fortes & belles paroles, embellir ma mansarde de gaieté, l'éclairer de grandes pensées. Si je me sens trop seul, je me créerai une compagne qui, fidèle à ma voix, viendra me baiser au front, après la tâche accomplie. Si les dalles sont froides, si le pain manque, j'oublierai l'hiver & la faim en me sentant le cœur chaud. A vingt ans, il eſt aisé d'être artisan de sa joie.

L'autre nuit, la voix des vents était mélancolique, ma lampe se mourait, mon feu s'était éteint; l'insomnie avait troublé ma raison, de pâles fantômes erraient dans mon ombre. J'ai eu peur, frères, je me suis senti faible, je vous ai dit mes larmes. Le premier rayon a chassé le cauchemar de ma veille. Aujourd'hui l'obſtacle n'eſt plus en moi. J'accepte la lutte.

Je veux vivre au désert, n'écoutant que mon cœur, ne voyant que mon rêve. Je veux oublier les hommes, m'interroger & me répondre. Pareil à la jeune épouse dont

le sein a frémi du tressaillement des mères, le poëte, quand il croit sentir tressaillir la pensée en lui, doit avoir une heure d'extase & de recueillement. Il court s'enfermer avec son cher fardeau, n'ose croire à son bonheur, interroge son flanc, espère & doute encore. Puis, lorsqu'une douleur plus vive lui dit bien que Dieu l'a fécondé, alors pendant de longs mois il fuit la foule, tout à l'amour de l'être que le ciel lui confie.

Qu'on le laisse se cacher & jouir en avare des angoisses de l'enfantement; demain, dans son orgueil, il viendra demander des caresses pour le fruit de ses entrailles.

Je suis pauvre, je dois vivre seul. Ma fierté souffrirait de banales consolations, ma main ne veut presser que les mains ses égales. J'ignore le monde, mais je sens que la misère eſt si froide qu'elle doit glacer les cœurs autour d'elle, & qu'étant sœur du vice, elle eſt timide & honteuse,

lorsqu'elle est noble. J'ai le front haut, j'entends ne point le baisser.

Pauvreté, solitude, soyez donc mes hôtesses. Soyez mes anges gardiens, mes muses, mes compagnes à la voix rude & encourageante. Faites-moi fort, donnez-moi la science de la vie, dites-moi combien coûte le pain de chaque jour. Que vos mâles caresses, si âpres qu'elles semblent des blessures, m'endurcissent dans le bien & le juſte. J'allumerai ma lampe, pendant ces nuits d'hiver, & je vous sentirai toutes deux à mes côtés, glacées & silencieuses, vous courbant sur ma table, me dictant l'austère vérité. Lorsque, las d'ombre & de silence, je poserai la plume & que je vous maudirai, votre sourire mélancolique me fera peut-être douter de mes rêves. Alors votre paix sereine & triſte vous rendra si belles que je vous prendrai pour amantes. Nos amours seront sévères & profondes comme vous; les amoureux de seize ans envie-

ront l'âcre volupté de nos baisers féconds.

Et cependant, frères, ils me serait doux de me sentir la pourpre aux épaules, non pour m'en draper devant la foule, mais pour vivre plus largement sous le riche & superbe tissu. Il me serait doux d'être roi d'Asie, de rêver nuit et jour sur un lit de roses, dans une de ces féeriques demeures, harems de fleurs & de sultanes. Les bains de marbre aux fontaines parfumées, les galeries de chèvrefeuilles soutenus sur des treillages d'argent, les immenses salles aux plafonds semés d'étoiles, n'est-ce pas là le palais que les anges devraient bâtir pour chaque homme de vingt ans? La jeunesse veut à son festin tout ce qui chante, tout ce qui rayonne. Lors du premier baiser, il faut que l'amante soit toute de dentelle & de bijoux, que la couche, portée par quatre fées d'or & de marbre, ait un ciel de pierreries & des toiles de satin.

Frères, frères, ne me grondez pas, je vais être sage. Je vais aimer mon grenier & ne plus songer à mes palais. Oh ! que la vie y serait jeune & passionnée !

III

Je travaille, j'espère. Je passe les journées devant ma petite table, quittant la plume pendant de longues heures pour caresser quelque blonde tête que l'encre souillerait. Puis, je reprends l'œuvre commencée, parant mes héroïnes des rayons de mes rêves. J'oublie la neige & l'armoire vide. Je vis je ne sais où, peut-être dans un nuage, peut-être dans le duvet d'un nid abandonné. Quand j'écris une phrase lefte & coquettement drapée, je crois voir

des anges & des aubépines en fleurs.

J'ai la sainte gaieté du travail. Ah! que j'étais fou d'être triſte & que je me trompais en me croyant pauvre & seul! Je ne sais plus ce qui me désolait. Hier, je crois, ma chambre était laide; elle me sourit aujourd'hui. Je sens autour de moi des amis que je ne vois pas, mais qui sont en grand nombre & qui tous me tendent la main. Leur foule me cache les murs de mon réduit.

Va, pauvre petite table, lorsque la désespérance me touchera de son aile, je viendrai toujours m'asseoir devant toi & m'accouder sur la feuille blanche où mon rêve ne se fixe qu'après m'avoir rendu le sourire.

Hélas! il me faut cependant une ombre de réalité. Je me surprends parfois inquiet, souhaitant une joie dont je n'ai pas conscience. Alors, j'entends comme une vague plainte de mon cœur : il me dit qu'il a toujours froid, toujours faim, &

qu'une folle rêverie ne peut le réchauffer ni le rassasier. Je veux le contenter. Je sortirai demain, non plus m'isolant en moi-même, mais regardant aux fenêtres, lui disant de choisir parmi les belles dames. Puis, de temps en temps, je le ramènerai sous le balcon préféré. Il en emportera un regard comme pâture, &, huit jours durant, ne sentira plus l'hiver. Lorsqu'il criera famine, un nouveau sourire l'apaisera.

Frères, n'avez-vous jamais rêvé qu'un soir d'automne vous rencontriez dans les blés une brune fille de seize ans? Elle vous souriait au passage, puis se perdait au milieu des épis. La nuit, vous la revoyiez en rêve, &, le lendemain, vous preniez à la même heure le sentier de la veille. La chère vision passait, souriait encore, vous laissant un nouveau songe pour votre prochain sommeil. Les mois, les années s'écoulaient. Chaque jour, votre cœur affamé venait se rassasier d'un sou-

rire, & jamais il ne désirait davantage. La vie entière ne suffisait pas à vous faire épuiser le regard de la jeune moissonneuse.

IV

Hier, j'avais grande flamme au foyer. J'étais riche de deux bougies, je les avais allumées toutes deux, sans songer au lendemain.

Je me surprenais à chanter, tout en me préparant pour une nuit de travail. La mansarde riait d'être chaude & lumineuse.

Comme je m'asseyais, j'ai entendu dans l'escalier un bruit de voix & de pas précipités. Des portes s'ouvraient & se fermaient. Puis, dans le silence, des cris étouffés montaient jusqu'à moi. Je m'étais

dressé, vaguement inquiet & prêtant l'oreille. Les bruits cessaient par instants; j'allais reprendre ma chaise, lorsque quelqu'un a monté et m'a crié qu'une femme, ma voisine, subissait une crise de nerfs. On me demandait secours. La porte ouverte, je n'ai vu que l'escalier noir & silencieux.

Je me suis couvert d'un vêtement plus chaud & je suis descendu, oubliant même de prendre une de mes bougies. A l'étage inférieur, je me suis arrêté, ne sachant où entrer. Je n'entendais plus aucune plainte, j'étais entouré d'épaisses ténèbres. Enfin, j'ai aperçu par la fente d'une porte entrebâillée un mince filet de lumière. J'ai poussé cette porte.

La chambre était sœur de la mienne : grande, irrégulière, délabrée. Seulement, comme je quittais ma mansarde dans un jour de flamme & de clarté, l'ombre & le froid de celle-ci m'ont serré le cœur de pitié & de tristesse. Un air humide m'a

frappé au visage; une maigre chandelle brûlant sur un des coins de la cheminée, s'eſt effarée au vent de l'escalier, sans me permettre d'abord de voir les objets.

Je m'étais arrêté sur le seuil. Enfin, j'ai diſtingué le lit : les draps rejetés & tordus avaient glissé à terre, des vêtements épars traînaient sur la couverture.

Au milieu de ces lambeaux, s'allongeait une forme blanche, indécise. J'aurais cru avoir un cadavre devant moi, si la chandelle ne m'avait montré par moments une main pendant hors de la couche & agitée par de rapides convulsions.

Au chevet, se dressait une vieille femme. Ses cheveux gris dénoués retombaient en mèches raides sur son front, sa robe mise à la hâte montrait ses bras jaunes & décharnés. Elle me tournait le dos, soutenant la tête & me cachant le visage de la femme couchée.

Ce corps frissonnant veillé par cette horrible vieille m'a causé une rapide impres-

sion de dégoût & d'effroi. L'immobilité des figures leur donnait une grandeur fantaſtique, leur silence faisait presque douter de leur vie. J'ai cru un inſtant assiſter à une de ces scènes effrayantes du sabbat, lorsque les sorcières sucent le sang des jeunes filles, &, les jetant blêmes & ridées dans les bras de la mort, leur volent leur jeunesse & leur fraîcheur.

Au bruit de la porte, la vieille a tourné la tête. Elle a laissé retomber lourdement le corps qu'elle soutenait, puis s'eſt avancée vers moi.

— Ah! monsieur, m'a-t-elle dit, je vous remercie d'être venu. Les vieilles gens craignent les nuits d'hiver; cette chambre eſt si froide que je n'en serais peut-être pas sortie demain. Je veille tard, voyez-vous, &, quand on mange peu, on a besoin d'un plus long sommeil. D'ailleurs, la crise eſt terminée. Vous n'aurez qu'à attendre le réveil de cette dame. Bonne nuit, monsieur.

La vieille s'eſt retirée, je suis demeuré seul. J'ai fermé la porte, &, prenant la chandelle, je me suis approché du lit. La femme qui s'y trouvait étendue pouvait avoir environ vingt-quatre ans. Elle était plongée dans cet accablement profond qui succède aux convulsions des attaques de nerfs. Ses pieds se trouvaient repliés sous elle, ses bras, raides encore & grands ouverts, étaient rejetés aux deux bords de la couche. Je n'ai pu d'abord juger de sa beauté : sa tête, penchée en arrière, se perdait dans le flot de ses cheveux.

Je l'ai prise dans mes bras, j'ai détendu ses membres, je l'ai couchée sur le dos. Puis j'ai écarté les boucles de son front. Elle était laide : ses yeux fermés manquaient de cils, ses tempes étaient basses & fuyantes, sa bouche grande & affaissée. Je ne sais quelle vieillesse précoce avait effacé les contours de ses traits & mis sur sa face entière une empreinte de lassitude & d'avidité.

Elle dormait. J'ai entassé sur ses pieds tous les chiffons qui me sont tombés sous la main, j'ai haussé sa tête sous un autre paquet de vêtements. Ma science se bornant à ces soins, je me suis décidé à attendre son réveil. Je craignais qu'elle ne subît une seconde crise & qu'elle ne se blessât en tombant.

Je me suis mis à visiter le grenier. J'avais, en entrant, senti s'en échapper un violent parfum de musc, qui, se mêlant à l'odeur âcre de l'humidité, saisissait étrangement l'odorat. Sur la cheminée, se rangeait une file de bouteilles et de petits pots gras encore d'huiles aromatiques. Au dessus, pendait une glace étoilée dont le tain manquait par larges plaques. D'ailleurs, les murs étaient nus; tout traînait à terre : souliers de satin éculés, linges sales, rubans fanés, lambeaux de dentelle. Comme j'allais, rejetant du pied les guenilles pour me faire passage, j'ai rencontré une belle robe neuve, toute de soie bleue,

& ornée de nœuds en velours. Elle était jetée dans un coin, parmi les autres chiffons, roulée en paquet, fripée, tachée encore de la boue de la veille. Je l'ai relevée & l'ai pendue à un clou.

Las, ne trouvant pas de siége, je suis venu m'asseoir au pied du lit. Je commençais à comprendre où je me trouvais. La fille dormait toujours; elle était maintenant en pleine lumière. J'ai cru m'être trompé en la déclarant laide, & je me suis pris à la contempler. Un sommeil plus doux avait mis à ses lèvres un vague sourire; ses traits s'étaient détendus, la souffrance passée donnait à sa laideur une sorte de beauté douce & amère. Elle reposait, triſte & résignée. Son âme semblait profiter du repos de son corps pour monter à sa face.

C'était donc là cette misère immonde, étrange assemblage de soie bleue & de fange. Ce grenier était le bouge infâme de la luxure affamée marchandant sa sa-

tiété ; cette fille était une de ces vieilles de vingt ans, n'ayant plus de la femme que la marque fatale du sexe, trafiquant de ce corps que le ciel leur laisse en leur retirant l'âme. Quoi ! tant de limon en un seul être, tant de souillures en un seul cœur ! Dieu frappe rudement sa créature lorsqu'il lui laisse déchirer sa robe d'innocence & mettre la ceinture lâche & flottante qui se dénoue sous la main de chaque passant. Dans nos rêves d'amour, nous ne rêvions jamais qu'un soir nous trouverions un grabat dans l'ombre d'un grenier, &, sur ce grabat, une fille du ruisseau endormie & demi-nue.

La malheureuse inclinait la tête sous l'aile caressante d'un songe ; un souffle doux & régulier s'échappait de ses lèvres ; sur ses paupières languissamment fermées, courait par instants un faible frisson. Je m'étais accoudé au bois du lit, mon regard ne pouvait se détacher de ce front pâle & beau d'une étrange beauté. Je ne

sais quelle fascination avaient sur moi ce sommeil paisible du vice, ces traits flétris empreints dans leur repos d'une douceur angélique. Je me disais que cette fille dormait, visitée par sa seizième année, & que j'avais ainsi une vierge devant moi. Cette pensée emplissait mon esprit; si quelque autre s'y mêlait, je n'en avais pas conscience. Je ne sentais plus le froid, & je tremblais. Mes veines battaient d'une fièvre inconnue. Ma rêverie s'égarait, plus inquiète & plus triste.

La fille eut un soupir, se retourna sur la couche. Elle rejeta la couverture, découvrant sa poitrine.

Mes songes m'avaient seuls montré jusque-là de chastes nudités, toujours voilées de rayons. Je n'avais jamais entrevu que les bras des lavandières battant gaiement le linge. Parfois peut-être encore mon regard s'était-il égaré sur le cou blanc & délicat d'une danseuse, lorsque, l'emportant sur mon cœur, je sentais ma pensée se

troubler au vent de ses tresses blondes.

Cette poitrine brutalement découverte m'a fait rougir & m'a mis au cœur une telle angoisse que j'ai cru en pleurer. J'ai eu honte pour la jeune femme, j'ai senti ma virginité s'en aller dans mon regard. Cependant, je ne pouvais détourner les yeux; je suivais les douces ondulations du sein, je m'éblouissais de sa blancheur. Les sens se taisaient encore, mon esprit seul était ivre. Mes impressions avaient un charme si étrange que je ne puis aujourd'hui les comparer qu'à la sainte horreur qui m'a secoué le jour où j'ai vu un cadavre pour la première fois. Mon imagination m'avait aussi représenté la mort. Mais lorsque j'ai vu cette face bleuie, cette bouche noire & ouverte, lorsque le néant s'eſt montré dans son énergique grandeur, je n'ai pu détacher mes regards du cadavre, frémissant d'une volupté douloureuse, attiré par je ne sais quel rayonnement de la réalité.

Ainsi, la première gorge nue me retenait palpitant d'une émotion que je ne saurais définir.

Et c'était une poitrine meurtrie des caresses de tous où se posaient mes yeux ! Ah! lorsque aujourd'hui je songe à cette nuit fatale, à cette extase effrayée qui retenait mon souffle, lorsque je me revois penché sur cette infâme couche, inquiet & rougissant, je me demande avec angoisse qui me rendra ce premier regard pour aller rougir & me pencher sur la couche d'une vierge! Je me demande qui me rendra l'inſtant où le voile tombe des épaules de l'amante, où l'amant comprend d'un regard & s'incline, ébloui de connaître! J'ai bu l'ivresse dans une coupe souillée; je ne saurai jamais quelle splendeur a le sein d'une vierge pour des yeux ignorants encore.

La fille s'eſt éveillée & m'a souri sans paraître étonnée de me trouver auprès d'elle. Ce sourire était vague, comme

adressé à toute une foule, comme las d'être sur ses lèvres. Elle n'a pas parlé, & m'a tendu les bras.

Ce matin, lorsque je suis rentré chez moi, j'ai trouvé mes bougies entièrement brûlées, mon foyer mort depuis longtemps. La chambre était froide & sombre : je n'avais plus ni flamme ni clarté.

V

Frères, où était donc l'amante, reine des lacs & des nuées? où la brune moissonneuse dont le regard eſt si profond qu'il suffit à une vie d'amour?

Ainsi, c'en eſt donc fait : j'ai menti à ma jeunesse, je suis le fiancé du vice. Le souvenir de ma première heure d'amour eſt étroitement lié à celui d'un bouge in-

fâme, d'une couche chaude encore des baisers de chacun. Lorsque, dans les nuits de mai, j'évoquerai la fiancée, je verrai se lever une fille nue & cynique, s'éveillant & me tendant les bras. Ce spectre pâle & flétri sera de tous mes amours. Il se dressera entre ma bouche & celle de la vierge, réclamant pour ses lèvres mes lèvres souillées. Il se glissera dans mon lit, profitant de mon sommeil pour m'étreindre en un songe horrible. Quand l'amante balbutiera à mon oreille une parole frissonnante de volupté, il sera là pour me dire que le premier il m'a parlé ce langage. Quand j'appuierai ma tête à l'épaule de l'épouse, il me présentera la sienne où j'ai dormi ma nuit de noce. Ainsi, jamais mon cœur ne pourra battre sans qu'il ne vienne le glacer par le souvenir maudit de nos fiançailles.

Oui, cette nuit a suffi pour me priver de la paix suprême. Mon premier baiser n'a pas éveillé une âme. Je n'ai point senti

la sainte ignorance des étreintes, mes lèvres timides n'ont point trouvé des lèvres timides comme elles. Je ne connaîtrai jamais ce naïf tâtonnement des caresses, cette innocence du couple qui ne sait comme déchirer le voile. Ils frémissent, se pressent étroitement & pleurent de ne pouvoir se confondre. Et comme ils sont là, hésitant, cherchant une issue pour leur âme, voilà que leurs lèvres se rencontrent & qu'à tous deux ils ne font plus qu'un seul être.

Puis, lorsque la science eſt venue, lorsque l'amante & l'amant ont ensemble, dans un baiser, pénétré la loi de Dieu, quelle doit être leur félicité de se devoir les mêmes clartés, le même infini! Ils n'ont fait qu'échanger leur virginité : ils se sont pris l'un à l'autre leur robe blanche, &, maintenant, tous deux ont encore le vêtement des chérubins. Mêlant leur souffle, souriant du même sourire, ils se reposent dans leur union. Heure sainte où les cœurs battent plus librement, trouvant un

ciel où monter! Heure unique où l'amour ignorant mesure tout à coup sa puissance, se croit maître de l'étendue & s'enivre de son premier coup d'aile! Frères, que Dieu vous garde cette heure dont le souvenir parfume toute une vie. Elle ne sera jamais pour moi.

Telle eſt la fatalité. Il eſt rare que deux cœurs vierges se rencontrent; toujours l'un d'eux n'a plus à donner son extase en sa fleur. Aujourd'hui, chacun de nous, jeunes gens de vingt ans qui sommes avides d'aimer, ne pouvant briser les grilles des maisons honnêtes, trouve plus simple de s'adresser à la porte grande ouverte des boudoirs de bas étage. Lorsque nous demandons à quelle épaule appuyer nos fronts, les pères cachent leurs filles & nous poussent dans l'ombre des ruelles. Ils nous crient de respecter leurs enfants, qui doivent un jour être nos femmes, ils préfèrent pour elles à nos caresses premières les caresses apprises dans les mauvais lieux.

Aussi combien peu se gardent pour l'épouse, combien peu, dans le désert de leur jeunesse, refusent les seules & impures compagnes que leur laisse la singulière prévoyance des hommes! Les uns, sots & méchants garçons, se font une gloire de leur souillure; ils se parent des filles perdues. Les autres, dans le réveil de l'âme, au premier appel de l'amante, ont grande triſtesse d'interroger en vain l'horizon & de ne savoir où se trouve celle que réclame leur cœur. Ils vont devant eux, regardant aux balcons, se penchant vers chaque jeune visage: les balcons sont déserts, les jeunes visages reſtent voilés. Un soir, un bras se glisse sous le leur, une voix les fait tressaillir. Déjà las & désespérés, ne pouvant rencontrer l'ange de l'amour, ils en suivent le spectre.

Frères, je ne veux point excuser une nuit d'égarement, mais laissez-moi dire qu'il eſt étrange de cloître la chaſteté & de permettre à la débauche de vivre au soleil,

le front haut. Laissez-moi déplorer cette méfiance de l'amour qui crée une solitude autour de l'amant, & cette sauvegarde de la vertu par le vice, qui fait rencontrer dix femmes perdues sur la route avant d'arriver à la porte d'une vierge. Celui qui s'oublie à leurs ignobles caresses, peut dire, en arrivant aux pieds de l'épouse : Je ne suis plus digne de toi, mais que n'es-tu venue à ma rencontre ? Que ne m'attendais-tu là-bas, dans les blés fleuris, avant tous ces carrefours où chaque borne a sa prêtresse ? Que n'as-tu voulu être la première à mon regard, & t'épargner en m'épargnant moi-même ?

En rentrant ce soir, j'ai trouvé dans l'escalier la vieille femme de l'autre nuit. Elle montait péniblement devant moi, s'aidant de la corde & posant les deux pieds sur chaque marche. Elle s'eſt retournée.

— Eh bien, monsieur, m'a-t-elle demandé, votre malade se porte-t-elle mieux ? Le frisson l'a quittée, je pense, & vous

même ne paraissez pas avoir souffert du froid. Allez, je savais bien que pour une belle fille, un beau garçon eſt meilleur médecin qu'une vieille femme.

Elle riait, montrant sa bouche vide. Cette complaisance de la vieillesse aux amours honteuses m'a fait rougir.

— Ne rougissez pas, a-t-elle ajouté! j'en ai vu de tout aussi fiers que vous entrer sans honte & sortir en chantant. La jeunesse aime à rire, les filles qui jouent la sagesse sont des sottes. Ah! si j'avais encore quinze ans!

J'étais arrivé devant ma porte. Elle m'a retenu par le bras, comme j'allais rentrer, & a continué :

— J'avais de blonds cheveux alors, mes joues étaient si pures que mes amants me surnommaient Pâquerette. Si vous m'aviez vue, vous seriez entré. J'habitais, au rez-de-chaussée, un nid de soie & d'or. Chaque cinq ans, j'ai monté d'un étage. Aujourd'hui, je loge sous les toits. Je n'ai

plus qu'à descendre pour aller au cimetière. Ah! que votre amie Laurence eſt heureuse : elle ne loge encore qu'au troisième.

Ainsi, cette fille se nomme Laurence. J'ignorais son nom.

VI

Je me suis remis au travail, mais avec répugnance & las dès la première heure. Maintenant que j'ai soulevé un coin du voile, je n'ai ni le courage de le laisser retomber, ni celui de l'écarter tout à fait. Lorsque je m'assieds devant ma table, je m'accoude triſtement, laissant glisser la plume de mes doigts, me disant : A quoi bon? Mon intelligence me semble épuisée, je n'ose relire les quelques phrases que j'écris, je ne me sens plus cette joie du

poëte, qu'une rime heureuse fait rire sans raison comme un enfant. Grondez-moi, frères, les vers faux ne me donnent plus l'insomnie.

Mes faibles ressources s'épuisent. Je puis calculer, à un jour près, le soir où je manquerai de tout. J'achève mon pain, ayant presque hâte de le finir, pour ne plus le voir diminuer à chaque repas. Je me livre lâchement à la misère; la lutte m'effraye.

Ah! combien ils mentent, ceux qui prétendent que la pauvreté eſt mère du talent! Qu'ils comptent ceux que le désespoir a faits illuſtres & ceux qu'il a lentement avilis. Quand les larmes naissent d'une blessure reçue au cœur, les rides qu'elles creusent sont belles & nobles; mais quand c'eſt la faim du corps qui les fait couler, lorsque chaque soir une bassesse ou un labeur de brute les essuyent, elles sillonnent la face affreusement sans lui donner la douloureuse sérénité de la vieillesse.

Non, puisque je suis si pauvre qu'il me

faudra peut-être mourir demain, je ne puis travailler. Lorsque l'armoire était pleine, j'avais grand courage, je me sentais la force de gagner mon pain. Aujourd'hui, elle eſt vide, & tout m'eſt lassitude. Il me sera plus facile de souffrir la faim que de faire le moindre effort.

Allez, je sais bien que je suis lâche & parjure à nos serments, je sais que je n'ai pas le droit de me réfugier déjà dans la défaite. J'ai vingt ans : je ne puis être las d'un monde que j'ignore. Hier, je le rêvais doux & bon. Eſt-ce un nouveau rêve que de le juger mauvais aujourd'hui ?

Que voulez-vous, frères, mon premier pas a été malheureux : je n'ose avancer. Je vais épuiser ma souffrance, verser toutes mes larmes, & le sourire me reviendra. Je travaillerai plus gaîment demain.

VII

Hier soir, je me suis couché à cinq heures, en plein jour, oubliant la clef sur la porte.

Vers minuit, comme je voyais en rêve une enfant blonde me tendre les bras, un bruit que j'ai entendu dans mon sommeil m'a fait soudain ouvrir les yeux. Ma lampe était allumée. Une femme, debout au pied du lit, me regardait dormir. Elle tournait le dos à la lumière, & j'ai cru, dans le vague du réveil, que Dieu prenait pitié de moi en réalisant un de mes songes.

La femme s'eſt approchée. J'ai reconnu Laurence, Laurence tête nue, ayant sa belle robe de soie bleue. Cette robe de bal montrait ses épaules nues & violettes de froid. Laurence eſt venue m'embrasser.

— Mon ami, m'a-t-elle dit, je dois quarante francs au propriétaire. Il vient de me refuser la clef de ma porte, disant que je n'aurais pas de peine à trouver un lit. Il était trop tard pour chercher ailleurs. J'ai songé à toi.

Elle s'eſt assise pour délacer ses bottines. Je ne comprenais pas, je ne voulais pas comprendre. Il me semblait que cette fille s'était introduite chez moi dans une mauvaise intention. Cette lampe allumée je ne savais comment, cette femme presque nue au milieu de cette chambre glacée, m'effrayaient. J'étais tenté de crier au secours.

— Nous vivrons comme tu voudras, a continué Laurence. Va, je ne suis pas embarrassante.

Je me suis dressé pour m'éveiller complétement. Je commençais à comprendre, & ce que je comprenais était horrible. J'ai retenu une parole grossière qui me montait aux lèvres : l'injure me répugne, & je souffre la honte de ceux que j'insulte.

— Madame, ai-je dit simplement, je suis pauvre.

Laurence a éclaté de rire.

— Tu m'appelles madame, a-t-elle repris. Es-tu fâché? que t'ai-je fait? Pauvre : je l'avais deviné, tu me respectais trop pour être riche. Eh bien! nous serons pauvres.

— Je ne pourrai vous donner ni chiffons ni fins repas.

— Crois-tu qu'on m'en ait souvent donné? Les hommes ne sont pas si bons pour les pauvres filles! Nous ne roulons en équipage que dans les romans. Pour une qui trouve une robe, dix meurent de faim.

— Je faisais deux petits repas, nous ne pourrons plus en faire qu'un : du pain séché pour en manger moins, & de l'eau claire.

— Tu veux m'effrayer. N'as-tu pas quelque père, ici ou ailleurs, qui t'envoie des livres & des vêtements que tu vends

ensuite? Nous mangerons ton pain dur & nous irons au bal boire du champagne.

— Non, je suis seul, je travaille pour vivre. Je ne saurais vous associer à ma misère.

Laurence, les jambes croisées, ne délaçait plus ses bottines. Elle songeait.

— Écoute, a-t-elle ajouté brusquement, je suis sans pain & sans asile. Tu es jeune, tu ne peux comprendre quelle eſt notre éternelle détresse, même dans le luxe & la gaieté. La rue eſt notre seul domicile; ailleurs, nous ne sommes pas chez nous. On nous montre la porte, & nous sortons. Veux-tu que je sorte? tu as le droit de me chasser, & moi la ressource d'aller coucher sous les ponts.

— Je ne veux pas vous chasser. Je vous dis seulement que vous avez mal choisi votre gîte. Vous ne pourrez vous accommoder de ma triſtesse ni de mon désert.

— Choisir! ah! tu crois qu'il nous eſt

permis de choisir! Tiens, fâche-toi, mais je suis entrée ici parce que je ne savais où aller. J'étais montée furtivement pour passer la nuit sur une marche. Je me suis appuyée à ta porte, & c'eſt alors que j'ai songé à toi. Tu n'as pas de pain; moi, je n'ai pas mangé depuis hier, & mon sourire eſt si pâle qu'il ne me fera pas manger demain. Tu vois que je puis reſter. J'aime autant mourir ici que dans la rue : il y fait moins froid.

— Non, cherchez encore, vous trouverez plus riche & plus gai que moi. Plus tard vous me remercierez de ne vous avoir pas reçue.

Laurence s'eſt levée. Son visage avait pris une indicible expression d'amertume & d'ironie. Son regard ne suppliait pas : il était insolent & cynique. Elle a croisé les bras, m'a regardé en face.

— Allons, m'a-t-elle dit, sois franc : tu ne veux pas de moi. Je suis trop laide, trop misérable, que sais-je? je te déplais &

tu me chasses. Tu ne peux payer la beauté & tu veux que ta maîtresse soit belle. J'étais sotte de ne pas songer à cela. J'aurais dû me dire que je ne valais pas même la misère, & qu'il me fallait descendre un échelon. J'ai soif, les ruisseaux sont faits pour boire; j'ai faim, le vol peut me nourrir. Tiens, je te remercie de tes conseils.

Elle a renoué sa robe & s'eſt avancée vers la porte.

— Sais-tu bien, a-t-elle continué, que nous, les infâmes, nous valons encore mieux que vous, les gens honnêtes?

Et elle a parlé longtemps d'une voix âpre. Je ne puis rendre la force brutale de son langage. Elle disait qu'elle se prêtait à nos caprices, qu'elle riait, lorsque nous lui disions de rire, & que nous tournions la tête, plus tard, lorsque nous la rencontrions. Qui nous forçait à ses baisers, qui nous poussait le soir dans ses bras, pour que nous lui rendions tant de mépris au grand jour? Moi, qui avais bien voulu

d'elle, pourquoi n'en voulais-je plus maintenant? Je n'avais donc pas songé qu'il eſt un monde où la femme qui s'oublie aux bras d'un homme devient épouse? Parce qu'elle était souillée, j'avais pu la souiller encore impunément. Je n'avais pas même craint qu'elle vînt un soir me rappeler notre union. Elle n'exiſtait plus pour moi, & peut-être l'avais-je rendue mère. Ainsi, nous avions pu nous lier sans garder rien de commun.

Elle eſt reſtée un inſtant silencieuse. Puis elle a repris avec plus d'énergie :

— Eh bien! moi, je dis que tu mens, je dis que nous sommes époux & que j'ai tous les droits de l'épouse. Tu ne peux faire que ce qui eſt ne soit pas. Tu as voulu cette union, & tu es un lâche de ne plus la vouloir. Tu es mien, je suis tienne.

Laurence avait ouvert la porte. Elle m'insultait, debout sur le seuil, pâle & sans colère dans la voix. J'ai sauté du lit, & je suis allé lui prendre le bras.

— Allons, reſte, je le veux, lui ai-je dit. Tu es glacée : couche-toi.

Vous le dirai-je, frères, je pleurais. Ce n'était pas pitié. Les larmes coulaient d'elles-mêmes sur mes joues, sans que je sentisse autre chose qu'une immense & vague triſtesse.

Les paroles de cette fille venaient de me frapper vivement. Son raisonnement, dont la force lui échappait sans doute, me paraissait juſte & vrai. Je comprenais si profondément qu'elle avait droit à ma couche, que je ne l'en aurais pas chassée sans croire blesser toute juſtice. Elle était femme encore, quoique souillée, & je ne pouvais en user comme d'un objet sans vie que le mépris & l'abandon n'atteignaient pas. En dehors de tout, je devais être pour elle ce que j'aurais été pour l'amante de mon rêve. La vierge & la fille perdue peuvent également venir un soir d'hiver nous dire qu'elles ont froid, qu'elles ont faim, qu'elles ont besoin de

nous. Nous accueillons l'une, nous chassons l'autre.

C'eſt que nous avons la lâcheté de nos vices. C'eſt que nous serions effrayés d'avoir près de nous le souvenir & le remords vivants de notre souillure. Il nous plaît de vivre honorés, &, lorsque nous rougissons à l'appel d'une maîtresse avilie, nous la renions pour expliquer notre rougeur par son impudence. Et nous faisons cela sans nous penser coupables, sans nous demander quelle juſtice demande cette fille. L'habitude a fait d'elle notre jouet, nous nous étonnons que ce jouet parle & qu'il se dise femme.

Moi, j'ai frémi devant la vérité. J'ai compris & j'ai pleuré. La queſtion m'a paru simple, claire, évidente. Les paroles de Laurence m'effrayaient sans me révolter. Je n'avais jamais songé qu'elle pouvait venir; mais elle venait, & je la recevais. Je ne saurais, frères, vous expliquer quels étaient mes sentiments. Mon esprit de

vingt ans acceptait dans leur sens absolu ces mots qui n'admettaient aucune hésitation : Tu es mien, je suis tienne.

Ce matin, lorsque je me suis éveillé & que j'ai trouvé Laurence à mon côté, j'ai senti mon cœur se serrer d'angoisse. La scène de la nuit s'était effacée. Je n'entendais plus ces vraies & rudes paroles qui m'avaient fait recevoir cette fille. Le fait brutal seul demeurait.

Je l'ai regardée dormir. Je la voyais pour la première fois au jour, sans que son visage eût l'étrange beauté de la souffrance ou du désespoir. Quand elle m'eſt apparue ainsi, laide & vieillie, affaissée dans un lourd sommeil de brute, j'ai frémi devant cette face commune & fanée que je ne connaissais pas. Je n'ai pu comprendre comment il se faisait que je m'éveillais ayant une telle compagne. Je sortais comme d'un rêve, & la réalité se montrait si horrible que j'oubliais ce qui me l'avait fait accepter.

Qu'importe, d'ailleurs? Que ce soit pitié, juſtice ou débauche, cette fille eſt ma maîtresse. Ah! frères, aurais-je assez de larmes, & vous, aurez-vous assez de courage pour les sécher!

VIII

Oui, je pense comme vous, je veux encore espérer, je veux faire de cette union fatale une source de nobles aspirations.

Autrefois, lorsque notre pensée s'arrêtait sur ces malheureuses filles, ce n'était qu'avec miséricorde & pitié. Nous rêvions la sainte tâche de la rédemption. Nous demandions à Dieu de nous envoyer une âme morte pour la lui rendre jeune & blanche de notre amour.

La foi de nos seize ans devait faire croire & s'incliner les pécheresses.

Alors nous étions Didier pardonnant à la Marion & l'avouant pour épouse au pied de l'échafaud. Nous grandissions la courtisane de la hauteur de nos tendresses.

Eh bien! aujourd'hui, je puis être Didier. Marion eſt là, tout aussi impure que le jour où il lui pardonna; sa robe dénouée de nouveau demande une main qui la referme; son front pâli réclame un souffle pur qui lui rende la rougeur de sa jeunesse. Ce que nous souhaitions dans notre sainte folie, je l'ai trouvé sans le chercher.

Puisque Laurence eſt venue à moi, je veux, au lieu de me souiller à la flétrissure de son cœur, lui donner la virginité du mien. Je serai prêtre, je relèverai la femme tombée & je pardonnerai.

Qui sait, frères, c'eſt peut-être une suprême épreuve que Dieu m'envoie. Peut-être veut-il, en me chargeant d'une âme, connaître toute la puissance de la mienne.

Il me réserve la tâche des forts & ne craint pas de m'unir au vice. Je vais être digne de son choix.

IX

Je désire faire oublier à Laurence ce qu'elle eſt, la tromper sur elle-même par l'amitié sérieuse que je lui témoigne. Je ne lui parle qu'avec douceur, mes paroles sont toujours graves & décentes.

Lorsque quelques gros mots lui échappent, je feins de ne pas les entendre. Si son fichu s'écarte, je n'en vois rien, & la traite plutôt en sœur qu'en amante. J'oppose à sa vie bruyante d'hier une vie calme & réfléchie. Je semble ignorer que cette exiſtence n'eſt pas la sienne, je mets tant de naturel à la lui imposer qu'elle finira par douter du passé.

Hier, dans la rue, un homme l'a insultée. Elle allait répondre quelque injure. Je ne lui en ai pas laissé le temps. Je me suis approché de l'homme qui était ivre, & je l'ai pris au poignet, lui commandant de respecter ma femme.

— Votre femme, m'a-t-il dit en raillant, on les connaît ces femmes-là !

Alors, je l'ai secoué violemment, répétant mon ordre avec plus de hauteur. Il a balbutié & s'en eſt allé demandant excuse. Laurence a repris mon bras, silencieuse & comme confuse du titre d'épouse que je réclamais pour elle.

Je sens bien que trop d'auſtérité nuirait. Je n'ai pas l'espoir d'un brusque retour au bien, je voudrais ménager une habile gradation qui empêchât ces pauvres yeux malades d'être blessés par la lumière. Là eſt toute la difficulté de la tâche.

J'ai remarqué que ces filles, femmes avant l'âge, gardent longtemps l'insouciance & la puérilité de l'enfant. Elles

sont blasées, & joueraient volontiers encore à la poupée. Un rien les amuse, les fait rire aux éclats; elles retrouvent, sans y songer, l'étonnement & le caressant babil des petites filles de cinq ans. Je me sers de cette observation. Je donne des chiffons à Laurence, ce qui nous rend grands amis pendant une heure.

Vous ne sauriez croire l'émotion profonde que fait naître en moi cette éducation. Lorsque je crois avoir fait battre ce cœur mort, je suis tenté de m'agenouiller & de remercier Dieu. Sans doute, je m'exagère la sainteté de ma mission. Je me dis que l'amour d'une vierge me sanctifierait moins que l'amour dont cette fille m'aimera peut-être un jour.

Ce jour est loin encore. Ma compagne est embarrassée de mon respect. Elle que l'insulte trouve sans honte, rougit lorsque je lui adresse une bonne parole. Parfois je la vois hésiter à me répondre, cherchant si c'est bien à elle que je parle. Elle s'étonne

de n'être pas injuriée, & semble mal à l'aise de mes délicates attentions. Ce masque d'honnête fille que je la force à prendre, la gêne : elle ne sait comment porter l'eſtime. Souvent je surprends un sourire sur ses lèvres; elle doit croire que je me moque d'elle, & me demande, par ce sourire, de vouloir bien cesser cette plaisanterie.

Le soir, au coucher, elle éteint la bougie avant de se délacer; elle attire à elle les coins des couvertures, & profite de mon sommeil pour sauter du lit le matin. Lorsqu'elle cause, elle cherche les mots; à mon exemple, elle évite parfois de me tutoyer.

Je ne sais pourquoi ces précautions m'inquiètent : je vois là plus de contrainte que de vraie chaſteté. Je sens qu'elle agit ainsi par crainte de me déplaire, mais que pour elle il lui serait indifférent de se mettre nue & de parler la langue des halles. Elle ne peut avoir eu aussi vite conscience de la pudeur. Vous le dirai-je, frères ? Lau-

rence a peur de moi : tel eſt le résultat d'une semaine de respect.

A peine levée, elle fait grande toilette; elle court au miroir & s'y oublie pendant une heure. Elle a hâte de réparer le désordre de la nuit. Ses cheveux, plus rares, retombent, montrant des places nues; ses joues, dont le fard s'eſt effacé, sont pâles & flétries. Elle sent qu'elle n'a plus sa jeunesse d'emprunt, & s'inquiète de mes regards. La pauvre fille, qui a vécu de sa fraîcheur, craint que je ne la chasse le jour où je verrai qu'elle ne l'a plus. Elle se peigne laborieusement, gonflant ses boucles & dissimulant avec habileté celles qui manquent; elle se noircit les cils, blanchit ses épaules, rougit ses lèvres. Moi, pendant ce temps, je tourne le dos, feignant de ne rien voir. Puis, lorsqu'elle s'eſt peint la face & qu'elle se juge jeune et belle, elle vient à moi, souriante. Elle eſt plus calme; la pensée qu'elle gagne juſtement son pain lui rend sa liberté d'allures. Elle s'offre

complaisamment; elle oublie que je ne puis m'abuser sur ces belles couleurs, & paraît croire qu'il doit me suffire de les lui voir pendant une matinée.

Je lui ai fait entendre que je préférais de l'eau claire aux pommades & aux cosmétiques. J'ai même ajouté que j'aimais mieux ses rides précoces que ce visage gras & luisant dont elle se masque chaque jour. Elle n'a pas compris. Elle a rougi, croyant que je lui reprochais sa laideur, & depuis lors elle s'efforce davantage de n'être pas elle.

Ainsi peignée & fardée, serrée dans sa robe de soie bleue, elle se traîne de siége en siége, nonchalante & ennuyée. N'osant remuer, par crainte de déranger un pli de sa jupe, elle demeure assise le reſtant du jour. Elle croise les mains & s'endort les yeux ouverts, dans une sorte de somnolence. Parfois, elle se lève, s'approche de la fenêtre; là, elle appuie le front aux vitres glacées, & se reprend à sommeiller.

Je l'ai vue active avant qu'elle ne fût ma

compagne; la vie agitée qu'elle menait alors lui donnait une ardeur fébrile; sa paresse était bruyante & acceptait avec joie la rude tâche du vice. Aujourd'hui, vivant de mon exiſtence calme & ſtudieuse, elle a toute l'oisiveté de la paix sans en avoir le travail doux & régulier.

Je devrais, avant tout, la guérir de sa nonchalance & de son ennui. Je vois bien qu'elle regrette les émotions poignantes de la borne, mais elle eſt d'une nature si peu énergique qu'elle n'ose les regretter tout haut. Je vous l'ai dit, frères, elle a peur de moi, non pas peur de ma colère, mais peur de l'être inconnu qu'elle ne peut comprendre. Elle saisit vaguement mes désirs, & s'y plie, ignorante de leur véritable sens. C'eſt ainsi qu'elle se couvre sans être chaſte, qu'elle demeure sérieuse & tranquille sans cesser d'être oisive & paresseuse. C'eſt ainsi encore qu'elle pense ne pouvoir refuser mon eſtime, s'étonnant parfois, mais ne cherchant jamais à en être digne.

X

Je souffrais de voir Laurence affaissée & languissante. J'ai pensé que le travail était le grand rédempteur, & que la joie calme de la tâche accomplie lui ferait oublier le passé. Tandis que l'aiguille court leſtement, le cœur s'éveille, l'activité des doigts donne à la rêverie une vivacité plus gaie & plus pure. La femme, penchée sur un métier, a je ne sais quel parfum de pudeur. Elle eſt là, tranquille & se hâtant. Hier, peut-être fille perdue dans une heure de paresse, l'ouvrière d'aujourd'hui a retrouvé l'active sérénité de la vierge. Parlez à son cœur, il vous répondra.

Laurence m'a dit être lingère. J'ai désiré qu'elle reſtât auprès de moi, loin des ateliers; il m'a semblé que ces heures pai-

sibles passées ensemble, moi me contant quelque hiſtoire, elle mêlant son rêve au fil de la broderie, nous uniraient d'une amitié plus douce & plus profonde. Elle a accepté cette idée de travail, comme elle accepte chacun de mes désirs, avec une obéissance passive, singulier mélange d'indifférence & de résignation.

Après quelques recherches, j'ai découvert une vieille dame qui a bien voulu lui confier un peu d'ouvrage pour juger de son habileté. Elle a veillé jusqu'à minuit, car je devais reporter cet ouvrage le lendemain matin. Je me suis couché avant elle, & je l'ai regardée. Elle paraissait dormir; son morne accablement ne l'avait pas quittée. L'aiguille, courant froide & régulière, me disait que le corps seul travaillait.

La vieille dame a trouvé la mousseline mal brodée; elle m'a déclaré que c'était là le travail d'une mauvaise ouvrière, & que je ne trouverais personne qui se contentât

de ces grands points & de ce peu de grâce. J'avais craint ce qui arrivait : la pauvre fille, ayant eu des bijoux à quinze ans, ne pouvait en savoir long. Heureusement, quant à moi, je cherchais dans son travail la lente guérison de son cœur, & non l'habileté de ses doigts, ni le gain de ses veilles. Pour ne pas la rendre à l'oisiveté en lui imposant moi-même une tâche, j'ai résolu de lui cacher le refus décourageant de la vieille dame.

J'ai acheté une bande de broderie, & je suis rentré, lui disant que son ouvrage était accepté & qu'on lui en confiait d'autre. Puis je lui ai remis les quelques sous qui me reſtaient, comme salaire de sa première veille. Je savais que le lendemain peut-être je ne pourrais agir ainsi, & je le regrettais. J'aurais désiré lui faire aimer la saveur du pain gagné honnêtement.

Laurence a pris l'argent, sans s'inquiéter du repas du soir. Elle a couru faire emplette d'une rangée de boutons en velours

pour sa robe bleue, qui se déchire & se tache déjà. Jamais je ne l'avais vue aussi active ; un quart d'heure lui a suffi pour coudre ces boutons. Elle a fait grande toilette, puis s'eſt admirée. La nuit eſt venue, & elle allait & venait encore par la chambre, regardant sa nouvelle parure. Comme j'allumais la lampe, je lui ai dit doucement de se mettre au travail. Elle a semblé ne pas m'entendre. Je lui ai répété mes paroles, & alors elle s'eſt assise brusquement, saisissant la broderie avec colère. Mon cœur s'eſt brisé.

— Laurence, lui ai-je dit, je ne veux pas que tu travailles par contrainte. Laisse là l'aiguille, s'il te plaît de ne rien faire. Je ne me sens pas le droit de t'imposer une tâche : tu es libre d'être bonne ou mauvaise.

— Non, non, m'a-t-elle répondu, tu désires que je travaille beaucoup. Je comprends qu'il me faut te payer ma nourriture & ma part de loyer. Je pourrai même

payer pour toi, en veillant plus tard.

— Laurence! ai-je crié douloureusement. Va, pauvre fille, sois heureuse : tu ne toucheras plus une aiguille. Donne-moi cette broderie.

Et j'ai jeté la mousseline au feu. Je l'ai regardée brûler, regrettant ma vivacité. Je n'avais pas été maître de mon angoisse, & je me désolais de sentir Laurence m'échapper de nouveau. Je venais de la rendre à la paresse. Je frémissais à cette pensée outrageante de gain, je comprenais qu'il ne m'était plus possible de lui conseiller le travail. Ainsi, c'en était fait : une parole avait suffi pour que je lui défendisse moi-même la rédemption.

Laurence n'a pas semblé surprise de mon brusque mouvement. Je vous l'ai dit, elle accepte plus aisément la colère que l'affection. Elle a même souri de vaincre ce qu'elle appelle mon ennui. Puis elle a croisé les mains, heureuse de son oisiveté.

Triste, remuant les cendres chaudes, j'ai

TAYLOR INST. OXFORD

songé par quelle parole, par quel sentiment éveiller cette âme. Je me suis effrayé de n'avoir pu lui rendre encore la fraîcheur de sa jeunesse. Je l'aurais voulue ignorante, avide de connaître. Je désespérais de cette indifférence morne, de cette nuit contente de son ombre, & si épaisse qu'elle se refusait au jour. Vainement je frappais au cœur de Laurence : rien ne répondait. C'était à croire que la mort avait passé là & qu'elle avait desséché chaque fibre. Un seúl frémissement, je l'aurais crue sauvée.

Mais que faire de ce néant, de cette créature désolée, marbre insensible que l'affection ne pouvait animer. Les ſtatues m'épouvantent : elle me regardent sans me voir, m'écoutent sans m'entendre.

Puis, je me suis dit que la faute était peut-être à moi, si je ne pouvais me faire comprendre. Didier aimait la Marion; il ne cherchait point à sauver une âme, il aimait simplement, & il fit ce miracle que ma raison & ma bonté cherchaient en vain

à accomplir. Un cœur ne s'éveille qu'à la voix d'un cœur. L'amour eſt le saint baptême qui, de lui-même, sans la foi, sans la science du bien, remet tous les péchés.

Moi, je n'aime pas Laurence. Cette fille, froide & ennuyée, ne me cause que dégoût.

Sa voix, son geſte, me semblent des insultes; sa personne entière me blesse. Privée de toute délicatesse d'esprit, elle rend odieuse la meilleure parole & met un outrage dans chacun de ses sourires. En elle tout devient mauvais.

J'ai voulu feindre la tendresse, & je me suis approché. Elle eſt reſtée immobile, penchée vers le foyer, m'abandonnant ses mains froides & inertes. Alors, je l'ai attirée près de moi. Elle a levé la tête, me questionnant du regard. Sous ce regard, j'ai reculé, en la repoussant.

— Que veux-tu donc? m'a-t-elle dit.

Ce que je voulais! Mes lèvres se sont

ouvertes pour lui crier : — Je veux que tu laisses là ce corsage de soie qui s'ouvre au premier désir qui l'effleure. Je veux que tu aimes, que tu sentes dans le baiser d'un amant la caresse d'un frère. Je veux que notre union ne soit pas un marché, que tu ne me vendes pas ton corps pour acheter l'abri de mon toit. Comprends-moi, par pitié, ne m'insulte pas!

Frères, j'ai gardé le silence. Si je l'avais aimée, j'aurais sans doute parlé, peut-être m'aurait-elle compris.

XI

J'ai cru manquer d'habileté & de prudence. Je me suis hâté, j'ai passé outre, sans demander à Laurence si elle me comprenait. Moi, qui ignore la vie, comment puis-je en enseigner la science? Que sau-

rais-je mettre en œuvre, si ce n'eſt des syſtèmes, des règles de conduite rêvées à seize ans, belles en théorie, absurdes en pratique? Me suffit-il d'aimer le bien, de tendre vers un idéal de vertu, vagues aspirations dont le but lui-même eſt indéterminé? Lorsque la réalité eſt là, je sais combien ces désirs se formulent peu, combien je suis impuissant dans la lutte qu'elle m'offre. Je ne saurai l'étreindre ni la vaincre, ignorant de quelle façon la saisir & ne pouvant même m'avouer quelle victoire je demande. Une voix crie en moi que je ne veux pas de la vérité; je ne désire point la changer, la rendre bonne de mauvaise qu'elle me paraît. Que le monde qui exiſte, demeure; j'ose vouloir créer une nouvelle terre sans me servir des débris de l'ancienne. Alors, n'ayant plus de base, l'échafaudage de mes songes croule au moindre heurt. Je ne suis plus qu'un inutile penseur, amant platonique du bien que bercent de vaines rêveries & dont la puis-

sance s'évanouit dès qu'il touche la terre.

Frères, il me serait plus facile de donner des ailes à Laurence que de lui donner un cœur de femme.

Nous sommes de grands enfants. Nous ne savons que faire de cette sublime réalité qui nous vient de Dieu & que nous gâtons à plaisir par nos rêves. Nous sommes si maladroits à vivre que la vie en devient mauvaise. Sachons vivre, le mal disparaîtra. Si je possédais le grand art du réel, si j'avais conscience d'un paradis humain, si je pouvais diſtinguer la chimère du possible, je parlerais, Laurence m'entendrait. Je saurais que reprendre en elle & que lui proposer en exemple. Science délicate qui me ferait pénétrer les causes de sa chute & trouver un remède à chaque plaie de son cœur. Mais que faire, lorsque mon ignorance dresse une barrière entre elle & moi? Je suis le rêve, elle eſt la réalité. Nous marcherons côte à côte sans jamais nous rencontrer, &, notre course finie, elle ne

m'aura pas entendu, je ne l'aurai pas comprise.

J'ai pensé devoir revenir sur mes pas pour prendre Laurence telle qu'elle eſt & lui faire parcourir la route que ses pieds humains lui permettent. J'ai voulu étudier la vie avec elle, descendre pour tâcher de remonter ensemble. Puisqu'il me fallait tâtonner dans ce rude labeur, c'eſt du dernier degré que j'ai désiré partir.

Ne serait-ce pas une assez grande récompense si je l'amenais à me donner tout l'amour dont elle eſt capable? Frères, je crains bien que nos rêves ne soient pas seulement des mensonges; je les sens petits & puérils en face d'une réalité dont j'ai vaguement conscience. Il eſt des jours où plus loin que les rayons & les parfums, plus loin que ces visions indécises que je ne puis posséder, j'entrevois les contours hardis de ce qui eſt. Et je comprends que là eſt la vie, l'action, la vérité, tandis que, dans le milieu que je me crée, s'agite un

peuple étranger à l'homme, ombres vaines dont les yeux ne me voient pas, dont les lèvres ne sauraient me parler. L'enfant peut se plaire à ces amis froids & muets; ayant peur de la vie, il se réfugie dans ce qui ne vit pas. Mais nous, hommes, nous ne devons point nous contenter de cet éternel néant. Nos bras sont faits pour étreindre.

Hier, comme j'étais sorti avec Laurence, nous avons rencontré une troupe de gens masqués, entassés dans une voiture & se rendant au bal, ivres, échevelés, à grand tapage. Voici janvier, le mois terrible. La pauvre fille s'eſt émue aux cris de ses frères. Elle leur a souri & s'eſt tournée pour les voir plus longtemps. C'était sa gaieté de la veille qui passait, ses insouciances, sa vie folle & si âcre qu'on ne peut en oublier les cuisantes joies. Elle eſt rentrée plus triſte & s'eſt couchée, malade de silence & de solitude.

Ce matin, j'ai vendu quelques hardes, je

suis allé louer un coſtume pour Laurence, je lui ai annoncé que nous irions au bal le soir même. Elle m'a sauté au cou, puis elle s'eſt emparée du coſtume & m'a oublié. Elle a contemplé chaque ruban, chaque paillette; impatiente de se parer, elle a jeté sur ses épaules ces lambeaux de satin, s'enivrant du frémissement de l'étoffe. Parfois elle se tournait, me remerciant d'un sourire. J'ai compris qu'elle ne m'avait jamais tant aimé, & j'ai failli lui arracher des mains ces chiffons qui me valaient l'eſtime que toute ma bonté n'avait pu m'attirer.

Enfin, je me faisais entendre. Je cessais d'être pour elle un être inconnu, effrayant d'auſtérité & d'ennui. J'allais au bal comme les autres amants; comme eux, je louais des coſtumes, j'égayais mes maîtresses. J'étais un charmant garçon, aimant ainsi que tout le monde les épaules nues, les cris & les jurons. Ah! quelle joie! ma sagesse mentait.

Laurence s'eſt sentie en pays de connaissance; elle n'a plus eu peur, elle a repris sa liberté d'allures, éclaté de rire à pleine bouche. Ses paroles grossières, ses geſtes libres la pénétraient de bien-être. Elle était à l'aise dans sa nudité.

Je l'avais voulu, mais j'avais espéré qu'un mois de tranquillité, sans faire d'elle une honnête fille, l'aurait amenée à oublier un peu la fille d'hier. J'avais cru que, lorsque tomberait le masque, la face qui se montrerait alors aurait moins d'affaissement dans les lèvres & plus de rougeur au front. Non, j'avais devant moi les mêmes traits flétris, le même rire épais & bruyant. Telle cette femme était entrée dans ma mansarde, vendant son corps pour un abri, telle je la retrouvais, après avoir pendant un mois proteſté chaque jour contre l'infamie de ce marché. Elle n'avait rien appris, rien oublié; &, si ses regards brillaient d'une expression nouvelle, c'était de la misérable joie de voir que je semblais

enfin accepter son corps en payement. Devant cet étrange résultat, je me suis demandé si ce n'était pas raillerie que de tenter de nouveau. J'avais voulu une Laurence réelle, & cette Laurence, où courait un souffle de vie, m'effrayait davantage peut-être que la morne créature de la veille. Mais la lutte promettait d'être si âpre que j'entendais, tout au fond de moi, mon audace de vingt ans se révolter de ma répugnance & de mon effroi.

Comme sonnaient six heures, bien que le bal ne s'ouvrît qu'à minuit, Laurence s'eſt mise à sa toilette. La chambre n'a bientôt plus été que désordre; l'eau, rejaillissant de la cuvette & s'égouttant des linges mouillés, inondait le carreau; la mousse du savon, tombée des mains, s'élargissait sur le sol en plaques blanchâtres; le peigne était à terre, près de la brosse, & les vêtements, oubliés sur les chaises, sur la cheminée, dans les coins, trempaient au milieu des flaques. Laurence,

pour être plus à l'aise, s'était accroupie. Elle s'eſt lavée énergiquement, se jetant à pleines mains l'eau à la face & aux épaules. Le savon, souillé de poussière, lui laissait, malgré ce déluge, de larges taches sur la peau. Alors elle s'eſt désespérée & m'a appelé à son secours. Son dos était tout noir, disait-elle; elle ne pouvait y atteindre.

Puis, elle s'eſt levée, grelottante, les épaules rouges, & m'a donné la serviette.

La clef était reſtée sur la porte. Comme je posais le linge glacé sur la nuque de Laurence, Pâquerette eſt entrée. Cette vieille femme vient ainsi parfois, en quête de quelques tisons, & la pitié m'empêche de la chasser de dégoût.

— Ah! ma bonne, lui a crié ma compagne, viens donc m'aider un peu. Claude a peur de me faire mal.

Pâquerette a pris le linge, & s'eſt mise à frotter de toute la force de ses bras mai-

gres. Elle ne paraissait pas étonnée de ce désordre ni de cette femme nue. Elle promenait complaisamment ses mains roidies sur ces épaules fraîches encore, enviant leur blancheur, songeant aux plaisirs d'autrefois. Laurence, la tête tournée à demi, lui souriait & frémissait par secousse, haletante, au contact subit d'une eau plus froide.

— Où vas-tu donc, ma fille? a demandé l'horrible petite vieille.

— Claude me conduit au bal.

— Ah! c'eſt bien, cela, monsieur, a repris Pâquerette, s'arrêtant & se retournant vers moi.

Puis, prenant un linge sec, elle a continué, tout en essuyant Laurence avec amour :

— Je songeais ce matin que vous deviez mourir de triſtesse à reſter ainsi toujours enfermés dans cette chambre. C'eſt une bonne enfant que vous avez là, monsieur. J'en sais plus d'une qui vous aurait quitté

vingt fois. Là, ma fille, te voilà belle; tu auras bien des galants, cette nuit. Êtes-vous jaloux?

Je n'ai pu répondre. Je souriais machinalement, suivant du regard cette scène étrange. Une même pensée qui revenait sans cesse à mon esprit, m'empêchait d'entendre. C'était celle d'une vieille gravure que j'avais vue je ne savais où, représentant Vénus à sa toilette, baignée par des nymphes, caressée par de petits Amours. La déesse s'abandonne aux bras de ses femmes, jeunes & belles comme elle; l'écume des vagues voile seule leur voluptueuse nudité; &, sur la rive, un vieux faune, devant tant de jeunesse & de fraîcheur, oublie ses désirs dans une muette admiration.

— Il eſt jaloux, il eſt jaloux, a répété Pâquerette avec un rire aigu, coupé de hoquets. Tant mieux pour toi, ma fille, il te fera plus de cadeaux, & tu le tromperas plus aisément. J'ai eu jadis un amant qui

vous ressemblait fort, monsieur : un peu plus petit, je crois, mais les mêmes yeux, la même bouche, jusqu'aux cheveux qu'il portait, ainsi que vous, rejetés en arrière. Il m'adorait, m'accablait de caresses, me suivait partout, ce qui fit que je le quittai au bout de huit jours.

Tandis qu'elle bavardait, Laurence s'était couverte. Elle s'eſt peignée, debout devant la glace, sérieuse & recueillie. La vieille, droite auprès d'elle, a cessé de parler, contemplant avec dévotion les paquets de fard & les fioles d'huile aromatique, parfumerie grossière achetée à bas prix aux étalages en plein vent. Ces femmes m'oubliant, je me suis assis dans un coin.

La glace me renvoyait leurs images ; ces deux faces, malgré les rides de l'une & la fraîcheur relative de l'autre, me semblaient sœurs, dans leur commune expression d'avilissement. Mêmes regards troublés par les nuits ardentes, mêmes lèvres déformées sous de brutales caresses. A

peine lisait-on sur leurs joues flétries le nombre d'années qui séparait leur âge. Toutes deux étaient également vieilles de débauche. Un inſtant, je me suis cru l'amant de Pâquerette, & j'ai fermé les yeux.

Elles m'oubliaient. Par moments, elles échangeaient une parole à demi-voix. Laurence jurait, frappant du pied, lorsque quelques cheveux rebelles refusaient de se boucler. Alors la petite vieille parlait de ses blondes tresses d'autrefois; elle décrivait la coiffure des filles de son temps, &, pour se mieux faire entendre, disposait à son tour ses cheveux gris devant le miroir. Puis, c'étaient de longues louanges sur la jeunesse de ma compagne, des doléances sans fin sur les ennuis du vieil âge. Les rides étaient venues avant la lassitude du corps; de là, le grand regret de n'avoir pas épuisé la vie à vingt ans. Aujourd'hui, il fallait vivre sans se hâter, dans le silence & l'ombre, ayant au cœur une admiration ja-

louse pour celles qui pouvaient encore vieillir.

Laurence écoutait, répondant par des queſtions, demandant si telle boucle lui séyait, quêtant de nouveaux éloges. Puis, lorsque les cheveux, longtemps travaillés, se sont trouvés épaissis à souhait, il s'eſt agi de peindre la face. Alors Pâquerette a voulu mettre la main au chef-d'œuvre. Elle a pris du rouge & du bleu sur de petits tampons de ouate & les a légèrement promenés le long des joues, autour des yeux de la jeune femme. Elle a agrandi les paupières, purifié le front, donné la santé aux lèvres. Et, comme nous, pauvres rêveurs qui plâtrons la réalité de couleurs discordantes & qui crions ensuite à la création, elle s'eſt émerveillée de son ouvrage, sans voir que, par inſtants, sa main tremblante brouillait les traits, exagérait la pourpre de la bouche & la grandeur des paupières. Sous ses doigts, ce visage a changé horriblement pour moi. Il a pris,

par endroits, des teintes mates & terreuses, tandis que d'autres parties luisaient, frottées d'onguent mis pour fixer le fard. La peau tendue & irritée grimaçait; la face entière, à la fois vermeille & flétrie, avait le sourire niais des poupées de carton. Les tons en étaient si criards & si faux qu'ils blessaient la vue.

Laurence, droite & immobile, le regard demi-tourné vers le miroir, s'eſt laissée complaisamment rajeunir. Elle effaçait de l'ongle les traits trop accusés. Sérieuse, se penchant, elle étudiait quelques secondes chacune des beautés que Pâquerette lui donnait.

L'œuvre terminée, celle-ci s'eſt reculée de quelques pas pour mieux juger. Puis, satisfaite, elle s'eſt écriée :

— Ah! ma fille, tu n'as plus que quinze ans.

Laurence lui a souri. Toutes deux étaient de bonne foi; elles admiraient franchement, ne doutant point du miracle

opéré. Alors elles se sont souvenues de moi. La jeune femme, fière de ses quinze ans, eſt venue m'embrasser, voulant me donner la virginité de sa jeunesse d'une nuit. Ses épaules découvertes avaient cette odeur fraîche & fade d'une personne qui sort du bain. Au contact de ses lèvres, froides, humides de fard, j'ai frissonné de dégoût.

— Songe à moi, ma fille, a dit Pâquerette en se retirant. Les vieilles femmes aiment les sucreries.

Reſtés seuls, nous avons dû attendre deux grandes heures. Je n'ai pas souvenance d'un ennui aussi profond. Cette attente d'un plaisir qui me répugnait, avait je ne sais quoi de douloureux, & les impatiences de Laurence retardaient encore pour moi la marche lente des minutes.

Elle s'était assise sur le lit, dans son costume de satin rose pailleté d'or; ce clinquant jurait le plus étrangement du monde, se détachant sur le papier enfumé de la

chambre. La lampe se mourait, le silence n'était interrompu que par le bruit de la pluie frappant les vitres. Frères, j'ignore si j'ai tout au fond de moi quelque sentiment honteux. Je veux le dire à vous qui devez connaître mon être entier : en face de cette femme, abandonné de mes chères pensées de chaque jour, je me suis pris à souhaiter Laurence jeune & belle ; j'ai désiré pouvoir changer cette mansarde en mystérieuse retraite, disposée pour ce que la volupté a de plus âpre. Et alors, j'aurais contenté les rêves de mes mauvaises heures. Ce qui me répugnait, ce n'était plus le vice, mais la laideur & la misère.

Enfin, je suis allé chercher une voiture & nous sommes partis. Malgré l'heure avancée, les rues étaient encore pleines de bruits & de lumières. Il y avait des éclats de rire au coin de chaque borne, des groupes d'ivrognes & de filles dans chaque cabaret. Rien n'était plus odieux à voir que ce peuple courant dans la boue, se cou-

doyant aux refrains de chansons obscènes. Laurence, penchée à la portière, riait en bonne fille de cette joie grossière; elle interpellait les passants, cherchant l'injure, heureuse de pouvoir engager cette guerre de gros mots que se font les masques entre eux. Comme je reſtais muet :

— Eh bien! que fais-tu là? m'a-t-elle dit. Eſt-ce pour dormir que tu me conduis au bal?

Je me suis penché à mon tour, j'ai cherché quelqu'un à insulter. J'aurais volontiers levé le poing sur une de ces brutes qu'amusait un pareil spectacle. En face de moi, sur le trottoir, se tenait un grand jeune homme débraillé; un cercle de rieurs l'entourait, applaudissant à chacun de ses jurons. J'étais exaspéré. Je l'ai menacé du geſte, je lui ai jeté au passage ce que j'ai pu trouver de plus offensant.

— Et ta femme! a-t-il crié, mets-la donc un peu par terre, qu'on puisse y toucher!

La tranquille grossièreté de cet homme

a changé ma colère en une inexprimable triſtesse. J'ai haussé la glace & j'ai appuyé mon front contre cette vitre humide, laissant Laurence à son triſte plaisir. J'étais comme bercé par les cris de la foule & par le roulement sourd de la voiture; je voyais, de cette vue indécise du rêve, les passants fuir derrière moi, ombres bizarres qui grandissaient & s'évanouissaient sans présenter aucun sens à mon esprit. Et, dans ce bruit, dans cette brusque succession d'ombres & de clartés, je me souviens d'avoir tout oublié, un inſtant, à regarder, entre les pavés, les flaques d'eau & de boue, où les lampes des boutiques jetaient de rapides reflets.

C'eſt ainsi que nous sommes arrivés à la salle de bal.

A demain, frères. Je ne puis tout dire en un jour.

XII

O mes souvenirs, compagnons fidèles, je ne puis faire un pas en ce monde sans que vous vous dressiez devant moi ! Lorsque, Laurence au bras, du haut d'une galerie, j'ai jeté un regard rapide autour de la salle pleine de bruits & de lumière, j'ai revu, dans une vision soudaine & douloureuse, l'aire pavée de cailloux où les filles de Provence dansent, le soir, au son du fifre & du tambourin. Comme nous nous moquions alors ! Les paysannes, non pas celles de nos songes, celles qui avaient des visages & des cœurs de reines, mais les pauvres créatures que la terre ardente flétrit avant le temps, nous paraissaient sauter avec lourdeur, nous jetant un rire niais au passage. Nos yeux se fermaient à toute

réalité. Nous apercevions, au delà des horizons, d'immenses palais, des salles au pavé de marbre, aux voûtes hautes & dorées, emplies de tout un peuple de jeunes femmes qui s'agitaient avec une large harmonie, dans un nuage de dentelle étoilé de diamants. Vraiment, nous étions de grands enfants. Aujourd'hui, frères, les paysannes sont vengées de nos dédains.

Je voyais, de la galerie où je me trouvais, une sorte de salle oblongue, assez vaſte, ornée de peintures & de dorures déteintes. Une fine poussière, que soulevaient les pieds des danseurs, montait lentement du plancher, comme un brouillard, & emplissait la voûte. Les flammes claires du gaz rougissaient dans cette nuée; toutes choses prenaient une apparence vague, une étrange couleur de vieux cuivre. Puis, au fond, galopait une ronde effrayante de créatures qu'on ne pouvait diſtinguer; la furie de leurs geſtes semblait se communiquer à l'air épais & nauséabond; dans

cet oscillement, je croyais voir les murailles s'agiter, tourner avec la foule. Une clameur perçante, accompagnée d'une sorte de roulement continu, dominait l'orcheftre.

Je ne saurais vous dire mon impression première en ce lieu, où chaque chose vivait pour moi d'une vie particulière & inconnue. Les bruits qui glapissaient, rires sonores éclatant en sanglots, les lumières aux lueurs rouges, les mouvements, effrayants de folie, les senteurs âcres & étouffantes, tout m'arrivait en une sensation aiguë qui emplissait mon être d'un vague effroi, auquel se mêlait une volupté douloureuse. Je ne pouvais rire, car je sentais ma gorge se serrer, & cependant je ne pouvais détourner la tête, jouissant d'une joie cuisante dans ma souffrance. Je comprends aujourd'hui l'attrait de ces soirées brûlantes. Au premier jour, on frémit, on se refuse à la terrible gaieté; puis l'ivresse vient, &, la tête perdue, on s'abandonne au gouffre. Les âmes communes sont vite acquises.

Celles qui ont la force de leurs rêves, — oserai-je, frères, me compter parmi ces dernières? — se révoltent, &, dans leur franchise, regrettent les aires de Provence où les lourdes paysannes dansent au milieu de la nuit fraîche & transparente.

De la galerie où nous étions, nous ne pouvions voir que l'ensemble de la scène. Nous sommes descendus, gagnant le bas par des escaliers & des couloirs étroits & obscurs. Arrivés dans la salle, nous avons dû suivre un mince sentier ménagé entre les murs & les quadrilles. Tout désir s'en eſt allé, je n'ai plus eu que du dégoût. Les femmes étaient vêtues de loques, de soie en lambeaux, pailletée de cuivre noirci; leurs épaules nues ruisselaient; le fard, par larges mares, par longues traînées, rougissait, bleuissait leur peau. Une d'elles, le visage enflammé, la voix enrouée, s'eſt tournée vers moi, geſticulant & criant. L'étrange, la laide ſigure! Je la reverrai dans mes mauvais songes.

Je ne me souviens point d'avoir aperçu les hommes. Ils étaient, ce me semble, droits & immobiles pour la plupart, regardant avec un grand calme les sauts désordonnés des femmes. Je ne saurais dire quelles gens ce pouvaient être, ni s'ils paraissaient comprendre toute leur sottise.

Las déjà, sentant ma tête se fendre, j'ai gagné une table, traînant toujours Laurence à ma suite. Nous nous sommes assis, & j'ai bu ce qu'on nous a servi, étudiant ma compagne.

Laurence, à son entrée, avait souri, frémissant d'aise, aspirant largement cet air vicié, si doux à ses lèvres. Le sourire s'était bientôt évanoui, elle avait repris son visage morne. Parfois, elle allongeait le bras & touchait la main à une femme, à un homme qui passaient. Alors, le sourire se montrait quelques secondes, puis il disparaissait de nouveau. Renversée à demi sur sa chaise, les pieds appuyés sur un petit banc, elle se balançait avec lenteur, regardant dans

la salle d'un air attentif & ennuyé à la fois. Elle promenait ses regards de groupe en groupe, silencieuse, tournant la tête à chaque nouveau bruit, semblant vouloir ne rien laisser échapper. Mais il y avait tant de fatigue dans son attention, que je me demandais, à voir sa face pâle & désolée, quel singulier plaisir elle pouvait ressentir pour en témoigner si peu.

A deux reprises, croyant que ma présence la gênait, je lui ai dit de me quitter, si bon lui semblait, d'aller voir ses amies, de danser en toute liberté.

—Eh ! pourquoi me lèverais-je ? m'a-t-elle répondu tranquillement. Je suis bien, je suis contente. Es-tu las de m'avoir près de toi ?

C'est ainsi que nous avons passé cinq heures face à face, dans un coin de la salle, moi dessinant sans le savoir des bons hommes sur le marbre de la table avec les quelques gouttes de liqueur tombées d'un carafon, elle gardant une gravité & un silence

désespérants, les mains croisées sur sa jupe que tendaient ses genoux écartés. J'avais fini par ne plus avoir conscience de ce qui se passait autour de moi. Le bal tirant vers sa fin, j'étouffais davantage. C'eſt là seule & dernière sensation dont je me souvienne. Lorsque le galop final m'a tiré de cette sorte de ſtupeur profonde, j'ai vu Laurence se lever; elle a juré & a donné un coup de pied au petit banc qui s'était embarrassé dans ses jupons; puis, elle a pris mon bras, nous avons fait un dernier tour dans la salle avant de sortir. Sur le seuil, Laurence s'eſt tournée en bâillant, jetant un dernier regard à la ronde échevelée des danseurs qui vociféraient au milieu d'un yacarme épouvantable.

En mettant le pied dans la rue, un vent glacial, qui m'a frappé au visage, m'a causé une sensation délicieuse. Je me suis senti renaître au bien, à la vie libre & énergique; l'ivresse s'eſt dissipée, &, sous la pluie fine de décembre, j'ai eu un instant d'ineffable

volupté, jetant là tous les dégoûts de cette nuit brûlante. J'ai eu conscience de ces misères que je quittais, j'aurais voulu m'en aller par les rues, laissant l'eau glacée me pénétrer & renouveler mon être.

Laurence tremblait à mon côté. Elle avait noué son mouchoir sur ses épaules nues; n'osant s'aventurer, elle regardait d'une façon désespérée le ciel sombre & les ruisseaux qui inondaient les trottoirs. La pauvre fille n'avait à attendre de ce ciel d'hiver que quelque fluxion de poitrine.

Il me reſtait deux francs. J'ai couru arrêter un fiacre, j'y ai fait monter Laurence. Elle s'eſt blottie dans un des coins, & là, s'eſt tenue silencieuse, sans cesser de trembler. Je la diſtinguais, à ma gauche, comme une blancheur effacée. Parfois, une goutte de pluie, reſtée sur ses vêtements, roulait jusqu'à ma main.

Au bout d'un inſtant, une sorte d'accablement m'a pris, le sommeil a fermé mes

yeux. Dans cette somnolence, il me semblait entendre la clameur du bal; les cahots de la voiture m'enlevaient comme dans une danse furieuse, & les essieux, aux cris aigres, jouaient ces airs qui, toute la nuit, m'avaient empli les oreilles. Lorsque, fiévreux & obsédé, j'ouvrais les paupières, je regardais ſtupidement les murs de cette étroite caisse qui me paraissait pleine de fanfares & de tumulte. Puis, je sentais un grand froid; je me souvenais, retrouvant sous ma main la main glacée de Laurence. Au dehors la pluie tombait, les lumières vacillantes fuyaient rapidement.

La fatigue l'emportait, & de nouveau j'étais entraîné au milieu de rondes gigantesques, sans cesse renaissantes. Il me semble aujourd'hui me souvenir vaguement d'avoir ainsi dansé pendant de longues heures. Je me trouvais cloué sur une banquette, au côté d'une femme qui frissonnait, &, je ne sais comment, je tournais dans une sorte de boîte qui roulait

avec fracas au fond d'un gouffre glacial.

Remonté dans ma chambre, tandis que Laurence ôtait son coſtume, j'ai jeté dans la cheminée tout le bois qui me reſtait. Puis, je me suis hâté de me mettre au lit, heureux comme un enfant de me retrouver dans ma misère, regardant avec amour les grandes clartés & les grandes ombres que les flammes du foyer faisaient monter le long de mes pauvres murs. Le calme s'était fait en moi, dès le seuil de cette chambre retirée; la tête sur l'oreiller, paisible, presque souriant, je regardais ma compagne qui, pensive devant le feu, quittait un à un ses vêtements.

Elle eſt bientôt venue s'asseoir à mes pieds, sur le bord du lit. Rompant enfin le silence qu'elle avait gardé jusque-là, elle s'eſt mise à parler avec volubilité.

Enveloppée dans sa chemise, les pieds repliés sous elle & les mains jointes ramenant les genoux, elle riait aux éclats, penchant la tête en arrière. Elle semblait avoir

hâte de rendre toutes les paroles, toutes les gaietés amassées.

Pendant près d'une heure, elle m'a entretenu des mille incidents du bal. Elle avait tout vu, tout entendu. C'étaient des exclamations sans fin, des joies soudaines, des souvenirs pressés & tumultueux. Un monsieur avait glissé de telle façon, une dame avait juré de telle autre; Jeanne portait un coſtume de laitière qui lui séyait à merveille; Louise était laide en Écossaise; quant à Édouard, il avait certainement engagé sa montre le matin même. Et elle ne tarissait pas, trouvant toujours quelque nouveau détail, répétant dix fois le même fait plutôt que de se taire. Puis, comme le froid la prenait, elle s'eſt enfin couchée. Elle m'a affirmé ne s'être jamais tant amusée au bal & m'a fait jurer de l'y conduire de nouveau dès que je le pourrai. Elle s'eſt endormie ainsi, me parlant encore, riant dans son sommeil.

Ce brusque réveil, cette fièvre de paroles

m'ont étrangement étonné. Je n'ai pu & je ne puis m'expliquer encore la froideur, l'indolence de cette fille, au milieu du tumulte de la nuit, & ses éclats de gaieté, ses bavardages du matin, dans notre chambre triste & muette. Pourquoi m'arracher la promesse de la mener le plus souvent possible à ces bals où elle riait, où elle dansait si peu? Puis, si elle était de bonne foi, quelle était donc cette joie singulière qui se manifeſtait par le silence & la méchante humeur, qui éclatait plus tard en rires épais & voluptueux?

Monde inconnu de la chair & des passions infâmes où je trouve des étonnements à chaque pas! Je n'ose encore fouiller toutes ces misères, cette poitrine de femme, froide dans ses désirs, affaissée & endormie dans ses joies. Je l'ai crue sauvée, elle me revient plus terrible, plus impénétrable que jamais.

XIII

Vous vous plaignez de mon silence, vous vous inquiétez & me demandez quelles nouvelles triſtesses me ſont tomber la plume des doigts.

Frères, ce sont nos ridicules imaginations d'enfant qui se dissipent une à une. Cet adieu des espoirs du jeune âge a, dans sa rudesse salutaire, de profondes amertumes. Je me sens devenir homme, je pleure mes faiblesses qui s'en vont, tout en tirant un grand orgueil des forces qui me viennent.

Que la jeunesse serait sotte, si elle n'avait sa belle naïveté! La bêtise sur les lèvres de l'enfant eſt une adorable ignorance dont les hommes sont doucement réjouis. Voici un mois à peine, j'étais encore

un sot, je vous parlais naïvement de la rédemption des filles. Certes, à m'entendre, un vieillard eût à la fois souri de son meilleur sourire & secoué ironiquement la tête : il aurait donné le sourire à la jeune âme qui avait foi en toute perfection, & adressé le sourire à l'absurde petit garçon qui tentait hardiment le miracle que Jésus seul a pu faire.

Assez de mensonges! La vérité brutale a d'étranges douceurs pour ceux que tourmente le problème de la vie; ils sont las de ces espérances que les mères lèguent aux enfants, & qui, lentes à se dissiper, les abandonnent une à une, allongeant leur martyre. Moi, je préfère, dussé-je souffrir tous mes déchirements en un jour, voir clair en ce monde de débauches où je suis descendu.

Sans doute, il s'eſt rencontré de grandes repenties. Des femmes, aux vaſtes amours, ont parfois donné à un seul être ce cœur qu'elles partageaient entre tous, & alors elles ont été pardonnées. Mais ce sont là

les miracles; les lois communes veulent que les cœurs partagés se dispersent en chemin & que les morceaux ne puissent en être réunis à l'heure suprême.

Écoutez, frères, lorsque la Madeleine se traînera à vos pieds, maudissant ses erreurs passées, vous promettant une nouvelle jeunesse d'amour, ne la croyez pas. Le ciel eſt avare de prodiges. La Providence entrave rarement nos fatalités. Dites-vous que le mal eſt puissant, & qu'en ce monde le mensonge ne se fait pas vérité pour l'unique soulagement d'une pauvre âme qui souffre. Repoussez la Madeleine, niez ses larmes & son cœur, raillez toute rédemption. Voilà la sagesse.

Allez, je sens l'expérience me venir.

Laurence eſt une âme souillée à jamais, une intelligence perdue, une créature endormie à ce point qu'aucune brûlure ne pourrait la réveiller du sommeil qu'elle dort dans la boue. Je meurtrirais sa chair, je briserais ses os sous le bâton, je m'adresse-

rais à son cœur, je soulèverais sous des baisers ses paupières affaissées, elle reſterait toujours là, à mes pieds, accroupie, sans un frisson, sans un cri de douleur ou de joie. J'ai par inſtants des désirs de lui crier :

— Lève-toi, & battons-nous; réveille-toi, & crie, jure, montre-moi que tu vis encore en me faisant souffrir.

Elle me regarde avec ses yeux éteints; je recule effrayé, n'osant parler. Laurence eſt morte, morte de cœur & de pensée. Je n'ai rien à tenter sur ce cadavre.

Frères, je n'ai plus la moindre espérance, je ne veux plus m'occuper de cette fille. Elle a refusé ma vie de travail, je n'ai pu accepter sa vie de débauche; le rêve était trop haut, la réalité m'a paru un gouffre. Je m'arrête & j'attends. Quoi? Je l'ignore.

Je n'ai que faire de me juſtifier devant vous. Je sais que vous voyez clair en mon âme, que vous expliquez mes actes par des

pensées de juſtice & de devoir. Vous avez plus de confiance en moi que je n'ose en avoir moi-même. Par moments, je m'interroge, je me juge comme me jugent sans doute les passants que je coudoie en cette vie; je m'effraye de ce vice qui m'entoure sans me vicier, de cette femme qui dort à mon côté, sans être ma compagne. Alors, désespéré, j'ai des envies de faire ce que feraient les autres, de prendre Laurence par les épaules & de la pousser dans la rue où je l'ai trouvée. Elle y tomberait aussi nue, aussi désolée, ayant au front la même misère & la même infamie. Et moi, je fermerais ma porte tranquillement, ne lui ayant rien volé, ne lui devant rien. La conscience eſt large; il y a des gens qui ont la science de reſter honnêtes en devenant lâches & cruels.

Laurence s'impose à moi de toute la force de son abandon. Elle reſte là, tranquille & passive. Je ne puis pourtant pas la chasser. Ma misère m'empêche de la

payer pour qu'elle s'en aille. Nous sommes liés fatalement l'un à l'autre par le malheur. Tant qu'elle demeurera près de moi, je croirai devoir accepter sa présence.

J'attends donc, &, je le répète, j'ignore ce que j'attends. Comme Laurence, je m'affaisse, je vis dans une sorte de somnolence douce & triſte, sans trop souffrir, n'éprouvant au cœur qu'une grande fatigue. Après tout, je ne suis pas irrité contre cette fille; je sens en moi plus de pitié que de colère, plus de triſtesse que de haine.

Je ne lutte plus, je m'abandonne, je trouve dans la certitude du mal un repos étrange, un apaisement de tout mon être.

XIV

Vous souvenez-vous du grand Jacques, ce long garçon pâle & tranquille? Je le vois encore, se promenant à l'ombre des pla-

tanes, dans le préau du collége; il marchait d'un pas lent & ferme, poussant du pied les cailloux; il riait paisiblement, raisonnant ses sourires, & vivait dans une suprême indifférence. Je me rappelle qu'en un jour d'épanchement il me confia le secret de sa force. Je ne compris rien à ses confidences, si ce n'eſt qu'il se proposait de vivre heureux en murant son cœur & sa pensée.

A quinze ans, je ne rêvais que du grand Jacques. J'enviais ses longs cheveux blonds, sa superbe indolence. Il était, parmi nous, un type d'élégance & d'ariſtocratique dédain. J'avais été surpris par cette nature égoïste qui n'avait rien de jeune ni de généreux; je m'étais mis à admirer cet enfant terne & froid qui passait au milieu de nous avec la gravité indulgente & supérieure d'un homme.

J'ai revu le grand Jacques. Il eſt mon voisin, il habite la même maison que moi, deux étages plus bas. Hier, je mon-

tais l'escalier, lorsque j'ai rencontré un jeune homme & une jeune femme qui descendaient. Le jeune homme, sans hésitation & tout naturellement, m'a tendu la main.

— Comment vas-tu, Claude? m'a-t-il demandé.

Il paraissait m'avoir quitté la veille. Il avait à peine interrogé mon visage, & moi, j'interrogeais le sien dans la demi-obscurité du palier, sans pouvoir me rappeler ses traits. Sa main était froide. Je ne sais à quelle sensation étrange j'ai reconnu cette chair calme & indifférente.

— Eſt-ce toi, Jacques? me suis-je écrié. Bon Dieu! tu as encore grandi!

— Oui, oui, c'eſt moi, m'a-t-il répondu avec un sourire. Je loge là, au fond du couloir, au numéro 17. Viens me voir ce soir, entre sept & huit heures.

Et il eſt descendu sans tourner la tête, précédé de la jeune femme qui me regardait avec de grands yeux d'enfant. Je suis

resté un instant, penché sur la rampe, suivant des yeux ce garçon qui s'en allait d'un pas calme, tandis que mon cœur sautait violemment dans ma poitrine.

Le soir, je suis descendu au numéro 17. La chambre est meublée avec le luxe faux & écœurant des hôtels garnis de Paris. Vous ne pouvez vous imaginer, frères, quel air misérable & honteux ont ces draperies rouges, éraillées & grises de poussière, ces meubles noirs & graisseux, ces faïences fêlées, ces objets sans nom, loques & débris qui s'étalent le long de murs humides. Ma mansarde est plus nue, mais elle n'est pas plus laide. Deux fenêtres, hautes & larges, garnies de minces rideaux de mousseline, versent une lumière crue sur tout ce délabrement. Il y a là un lit enveloppé de rideaux déteints, une armoire à glace ternie & éclatée au flanc, un canapé & des fauteuils déplorables, jaunis par l'usage; puis une toilette, un bureau, une table, des chaises, meubles dépareil-

lés, meubles de salle à manger, de chambre à coucher, de salon, de cabinet. L'ensemble a je ne sais quoi de prétentieux & de sale qui répugne. Au premier regard, on peut croire que l'on entre dans une chambre honnête; au second, on voit la crasse sur l'acajou & sur le damas, on éprouve comme une impression de vice & de malpropreté.

Je me suis senti attrifté par l'aspect malsain de cette chambre, j'ai respiré avec dégoût cet air épais & nauséabond, puant la poussière, le vieux vernis & les étoffes fanées, odeur âcre & étouffante qui eft la même dans tous les hôtels.

Jacques, assis devant le bureau, travaillait paisiblement, un Code ouvert devant lui. La jeune fille était couchée sur le canapé, les yeux au plafond, silencieuse & grave.

Jacques a tourné son siége à demi; sa face m'eft apparue en pleine lumière. C'eft bien toujours le même visage, un visage

superbe & indifférent; on y lit une volonté forte faite d'égoïsme & de froideur. L'homme eſt devenu ce que promettait l'enfant. Notre ancien camarade doit être dans la vie ce que l'on appelle un garçon pratique & sérieux; il tend à un but, il veut être avocat, avoué ou notaire, & il marche avec toute la puissance de sa tranquillité. Le cœur fermé, la chair calme, il accepte ce monde, sans remercîment ni révolte. Jacques eſt une honnête nature, un esprit juſte qui vivra honorablement, selon le devoir & les mœurs; il ne faiblira pas, parce qu'il n'aura pas à faiblir; il passera droit & ferme, n'ayant rien à haïr ni à aimer. Dans ses yeux clairs & vides, je n'ai pas trouvé l'âme; sur ses lèvres pâles, je n'ai pas vu le sang du cœur.

Devant ce jeune homme, paisible & souriant, accoudé sur ses livres de travail & me tendant sa main fraîche, j'ai songé à moi, frères, à mon pauvre être que secoue sans cesse la fièvre des désirs & des regrets.

Je n'avance qu'en chancelant; je n'ai pas pour me protéger cette belle tranquillité, ce silence du cœur & de l'âme. Je suis tout chair, tout amour, je me sens vibrer profondément à la moindre sensation. Les événements me mènent, je ne puis les conduire ni les surmonter. Demain, dans ma vie libre, s'il m'arrive de blesser le monde, le monde se détournera de moi, parce que j'aurai obéi à ma fierté & à mes tendresses. Jacques sera salué, ayant suivi la route commune. Je n'ose dire tout haut que la vertu eſt une queſtion de tempérament; mais, frères, je pense tout bas que les Jacques sur cette terre sont lâchement vertueux; tandis que les Claudes ont cet effroyable malheur d'avoir en eux une éternelle tempête, un désir immense du bien qui les agite & les conduit hors des jugements de la foule.

La jeune fille avait penché la tête & me regardait, la bouche entr'ouverte, les yeux agrandis. Son visage a la blancheur trans-

parente de la cire, avec des rougeurs mates aux joues; ses lèvres pâles, ses paupières molles & biſtrées donnent à sa face un air d'enfant malade & résigné. Elle a quinze ans, &, par inſtants, lorsqu'elle sourit, on lui en donnerait à peine douze.

Tandis que Jacques me parlait de sa voix lente, je ne pouvais détacher mes regards de ce visage poignant, si jeune & si éteint. Il y avait sur ce front candide une lassitude, une langueur profondes; le sang ne coulait plus sous la peau; les frissons de la vie ne faisaient plus frémir cette chair endormie. N'avez-vous jamais vu, dans son berceau, une petite fille que la fièvre a rendue plus blanche, plus innocente encore? elle dort, les yeux grands ouverts, elle a un visage d'ange, doux & reposé, elle souffre, & elle paraît sourire. L'étrange petite fille que j'avais devant moi, cette femme qui était reſtée enfant, ressemblait à ses sœurs au berceau. Seulement, ici, c'était pitié plus grande à voir

sur un front de quinze ans tant de pureté & tant de pâleur, toutes les grâces naïves de la jeune fille & toutes les fatigues honteuses de la femme.

Elle avait replié les bras & soutenait sa tête languissante. J'ignorais son hiſtoire, je ne savais qui elle était, ni ce qu'elle faisait là. Mais, à tout son être, je voyais l'innocence de son cœur & la honte de son corps, je reconnaissais la jeunesse de ses regards & la vieillesse prématurée de son sang, je me disais qu'elle allait mourir de décrépitude à quinze ans, vierge d'âme. Émaciée & affaiblie, elle s'étendait comme une courtisane & souriait comme une sainte.

Je suis reſté deux grandes heures entre Jacques & Marie, regardant ces deux êtres, étudiant ces deux visages. Je ne pouvais deviner ce qui avait rapproché un tel homme d'une telle femme. Puis, j'ai songé à Laurence, & j'ai compris qu'il y a des unions fatales.

Jacques m'a paru satisfait de l'exiſtence qu'il mène. Il travaille, il règle ses plaisirs & ses études, il vit la vie d'étudiant, sans impatience, même avec une certaine complaisance tranquille. J'ai remarqué qu'il mettait quelque orgueil à me recevoir dans une si belle chambre; il ne voit pas toute l'ignoble laideur de ce luxe de mauvais lieu. D'ailleurs, ce n'eſt ni un vaniteux ni un fat; il eſt bien trop pratique pour avoir de pareils défauts. Il ne m'a parlé que de ses espérances, de sa position future; il a hâte de n'être plus jeune & de vivre en homme grave. En attendant, pour faire comme tout le monde, il consent à habiter une chambre de cinquante francs par mois, il veut bien fumer, boire un peu, même avoir une maîtresse. Mais il considère tout cela comme une mode qu'il ne peut refuser; il entend, dès le dernier examen, se débarrasser de son cigare, de Marie & de son verre, comme de meubles désormais inutiles. Il calcule, à une minute près, l'heure

à laquelle il aura droit au respect des gens de bien.

Marie écoutait les théories de Jacques avec un calme parfait. Elle paraissait ne pas comprendre qu'elle était un des meubles qu'abandonnerait le jeune homme, pour cause de déménagement. La pauvre fille se souciait sans doute peu d'appartenir à celui-ci ou à celui-là, pourvu qu'elle eût un canapé où elle pût reposer ses membres endoloris.

D'ailleurs, Jacques & Marie se parlaient avec une douceur qui m'a surpris. Ils semblent s'accepter, se ménager l'un l'autre. Ce n'eſt ni amour, ni même amitié; c'eſt un langage poli qui évite toute querelle & maintient le cœur dans une complète indifférence. Jacques doit être l'inventeur de ce langage.

Au bout d'une heure, il a déclaré qu'il ne pouvait perdre son temps davantage; il s'eſt remis au travail, en me priant de reſter, affirmant que ma présence ne le

gênait en aucune façon. J'ai approché ma chaise du canapé, & me suis entretenu à voix basse avec Marie. Cette femme m'attirait; je me sentais pour elle des tendresses, des pitiés de père.

Elle cause en enfant, tantôt par monosyllabes, tantôt avec volubilité, passionnément & sans s'arrêter. Je l'avais bien jugée; l'intelligence & le cœur sont reſtés chez elle en bas âge, tandis que le corps grandissait & se souillait. Elle a une naïveté exquise, horrible parfois, lorsque, avec un doux sourire & de grands yeux étonnés, elle laisse échapper de grossières paroles de ses lèvres délicates. Elle ne rougit pas, ignorant la rougeur; elle ne paraît point avoir conscience d'elle-même & se meurt doucement, ne sachant ni ce qu'elle eſt, ni ce que sont les autres jeunes filles qui se détournent lorsqu'elle passe.

Peu à peu, elle m'a conté sa vie. J'ai pu, phrase à phrase, reconſtruire cette hiſtoire lamentable. Un récit m'aurait déplu, car

j'aurais hésité à croire; je préfère qu'elle se soit confessée, sans le savoir elle-même, par aveux partiels, au hasard de la conversation.

Marie pense avoir quinze ans. Elle ignore où elle eſt née, & se rappelle vaguement une femme qui la battait, sa mère sans doute. Ses premiers souvenirs datent du ruisseau; elle se souvient qu'elle y jouait & qu'elle s'y reposait. Sa vie a été une longue promenade dans les rues; il lui serait très-difficile de savoir ce qu'elle a fait jusqu'à l'âge de huit ans; lorsqu'on l'interroge sur ses premières années, elle répond qu'elle ne sait plus, ayant eu trop faim & trop froid. A huit ans, comme toutes les petites misérables, elle vendait des fleurs. Elle couchait alors à la barrière Fontainebleau dans un vaſte grenier sombre, avec toute une troupe d'enfants de son âge, garçons & filles, qui dormaient pêle-mêle. De huit à quatorze ans, elle eſt venue à ce chenil, choisissant son coin chaque

soir, embrassée par les uns, battue par les autres, grandissant dans le vice & la misère, sans que rien l'avertît ni révoltât son cœur. Elle était déjà infâme, & elle ignorait encore qu'elle possédât un corps & des sens. Elle avait fait le mal avant de savoir que le mal exiſtait; aujourd'hui, en pleine débauche, elle gardait son visage d'enfant, n'ayant jamais cessé d'être vierge & innocente. La souillure s'était mise en elle trop tôt pour qu'elle pût être souillée.

J'avais maintenant le sens de ce visage étrange, fait d'impudeur & de naïveté, d'une beauté jeune & fanée. Je m'expliquais cette petite fille cynique, cette femme usée qui se mourait avec le calme & la blancheur d'une martyre. Elle était fille de la grande ville, & la grande ville en avait fait cette créature monſtrueuse qui n'était ni un enfant ni une femme. Dans cet être, où personne n'avait évoqué l'âme, l'âme dormait encore. Le corps lui-même ne

s'était jamais éveillé sans doute. Marie se trouvait être une simple d'esprit & de chair, qui se livrait par abandon, reflait pure dans la fange, ne sachant rien et acceptant tout. Je la vois, là, devant moi, flétrie déjà, avec son bon sourire, me parlant de sa voix un peu rauque, comme nos sœurs nous parleraient de leurs poupées, & je me sens au cœur un grand serrement.

A quatorze ans, une vieille femme, qui n'avait aucun droit sur elle, la vendit. Elle se laissa acheter, elle s'offrit presque d'elle-même, comme elle offrait ses bouquets de violettes. Elle avait encore les joues roses, & ses rires résonnaient gaiement. Elle eut des robes de soie, des bijoux; elle accepta la soie & l'or comme des jouets, déchirant, jetant tout par la fenêtre. D'ailleurs, Marie vivait ainsi parce qu'elle ne savait pas que l'on peut vivre autrement; elle n'avait point le sens du luxe, elle aurait accepté indifféremment un bouge ou un

hôtel. Il lui plaisait de vivre oisive, à regarder les murs; la souffrance qui la courbait déjà, lui faisait aimer le repos, une sorte de rêverie vague, au sortir de laquelle elle paraissait inquiète & agitée. Lorsqu'on l'interrogeait, lui demandant ce qu'elle avait vu, elle répondait, d'un ton effaré : « Je ne sais pas! »

Elle avait vécu ainsi près d'un an, courant les hôtels garnis, couchant ici & là, sans rien perdre de sa sérénité. Comme je lui montrais quelque surprise, & que je ne pouvais vaincre tout le dégoût que m'inspirait une pareille exiſtence, elle eſt demeurée étonnée, ne me comprenant pas.

Un soir, la misère était revenue. Marie allait regagner le grenier de la barrière Fontainebleau, lorsqu'elle avait rencontré Jacques. Elle m'a conté cette rencontre d'une voix que je n'oublierai jamais, avec des regards immobiles dans les yeux & des rires bruyants sur les lèvres. C'eſt elle qui

a abordé Jacques, lui demandant son bras parce qu'il faisait noir & que le pavé était glissant. Elle n'avait sans doute pas la moindre mauvaise pensée. Jacques la questionna; au lieu de la conduire route d'Orléans, il la mena chez lui. Elle le laissa faire, toujours calme. Elle n'aurait peut-être pas quêté un lit, elle songeait à la paille du grenier, mais elle acceptait les draps blancs qui lui venaient, sans joie ni répugnance. Depuis ce jour, elle a vécu le plus possible sur le canapé.

J'ai cru comprendre que, dans sa pensée, Jacques avait fait une bonne acquisition en prenant Marie. Puisqu'il lui fallait une maîtresse, c'était là celle qui lui convenait : une nature affaiblie & calme qui ne le troublait pas dans son indifférence, une fille insouciante dont il se débarrasserait aisément, une femme charmante dans sa pâleur, qui avait toute la grâce de la jeunesse sans en avoir les caprices ni les inconséquences. D'ailleurs, Marie, souf-

frante parfois, a ses jours de vie & de gaieté; elle n'eſt point encore clouée sur un matelas, &, lorsqu'elle rit au soleil, parmi ses boucles blondes, elle resplendit belle à faire rêver Jacques lui-même.

Je me suis plu, frères, à vous parler de Jacques & de Marie.

Je suis reſté deux ou trois heures auprès d'eux, oubliant mes souffrances, & j'ai voulu oublier encore en vous contant ma visite. C'eſt là un monde que vous ignorez; ce monde eſt poignant, l'étude en eſt âpre, pleine de vertige. Je voudrais pénétrer dans les cœurs & dans les âmes; je suis attiré par ces femmes & ces hommes qui vivent autour de moi; peut-être, au fond, ne trouverais-je que de la fange, mais j'aimerais à fouiller le fond. Ils vivent une vie si étrange, que je crois toujours être sur le point de découvrir en eux des vérités nouvelles.

XV

Nous mangeons au jour le jour, vendant de vieux livres ou quelques haillons. Ma misère eſt telle que je n'en ai plus conscience, & que je m'endors le soir presque satisfait, lorsqu'il me reſte une vingtaine de sous pour les deux repas du lendemain.

Je suis allé dans plusieurs adminiſtrations solliciter une place. On m'a reçu fort brusquement ; j'ai cru comprendre que j'avais le tort d'être pauvrement mis. J'écris mal, dit-on; je ne suis bon à rien. Je les crois sur parole, & je me retire, honteux d'avoir eu un inſtant la pensée de voler l'argent de ces honnêtes gens, en mettant à leur service mon intelligence & ma volonté.

Je ne suis bon à rien, telle eſt la vérité que j'ai retirée de mes démarches. Je ne suis bon à rien, si ce n'eſt à souffrir, à sangloter, à pleurer ma jeunesse & mon cœur. Ainsi, me voilà seul au monde, repoussé & misérable, n'osant mendier & me sentant plus affamé que le pauvre qui tend la main. Je suis venu, bercé en un songe de gloire & de fortune; je m'éveille en pleine boue, en pleine détresse.

Heureusement, le ciel eſt doux & bon. Il y a dans la misère une sorte d'ivresse lourde, une somnolence voluptueuse qui endort la conscience, la chair & l'esprit. Je ne sens pas nettement mon degré d'indigence & d'infamie; je souffre peu, je sommeille dans ma faim, je me vautre dans mon oisiveté.

Voici quelle eſt ma vie.

Le matin, je me lève tard. Les matinées sont brumeuses, froides, blafardes; le jour entre, gris & triſte, par la fenêtre sans rideaux; il se traîne mélancoliquement sur

les carreaux & sur les murs. J'ai une sensation de bien-être à sentir la chaleur tiède des vêtements que j'entasse sur le lit. Laurence dort à mon côté d'un sommeil de plomb, la face renversée & muette. Moi, les yeux ouverts, le drap au menton, je regarde le plafond noir que traverse une longue crevasse. Je tombe en extase devant cette crevasse; je l'étudie, j'en suis amoureusement, du regard, les lignes brisées; je la contemple des heures entières, sans songer à rien.

C'eſt là le meilleur inſtant de la journée. J'ai chaud & je dors à moitié. La chair eſt contente, l'esprit coùrt mollement dans ce beau pays du demi-sommeil, où la vie a toutes les voluptés de la mort. Puis parfois, lorsque je suis complétement éveillé, je m'abandonne au bras de quelque songe. Frères, que mon pauvre cœur doit être enfant, pour que je puisse encore lui mentir! Eh! oui, je rêve toujours, j'ai toujours cette puissance étrange d'échapper à la

réalité, de créer, de toutes pièces, un monde & des êtres meilleurs. Là, entre deux draps sales, au côté d'une femme laide & honteuse dans son écrasement, au milieu d'une chambre obscure, je vois souvent de mes yeux un palais, tout marbre & tout argent, une amante blanche, lumineuse, qui me tend les bras, m'appelle à sa droite sur la couche de soie où elle repose.

Onze heures sonnent, je saute du lit. Le froid humide des carreaux, qui me glace brusquement la plante des pieds, me tire de mon rêve. Je me sens grelotter, je me couvre à la hâte. Puis je marche dans la chambre, allant de la fenêtre à la porte, jetant un coup d'œil sur la muraille qui eſt tout mon horizon, & revenant regarder Laurence sans la voir. Je fume, je baille, j'essaie de lire. J'ai froid & je m'ennuie.

Laurence s'éveille. Alors, commencent les souffrances. Il faut manger. Nous tenons conseil. Nous cherchons par la

chambre quelque objet à vendre. Souvent nous renonçons à déjeuner, quand le problème eſt trop difficile à résoudre, & tout eſt dit. Lorsque nous avons trouvé un vieux chiffon, du papier, n'importe quoi, Laurence s'habille & va offrir la déplorable marchandise à un revendeur qui lui donne huit ou dix sous. Elle rapporte du pain & un peu de charcuterie que nous mangeons debout, sans nous parler.

Les journées sont longues pour les misérables. Quand il fait trop froid & que nous n'avons pas de feu, nous nous recouchons. Lorsque le temps eſt plus doux, j'essaie de travailler, me donnant la fièvre à vouloir faire une besogne qui ne veut plus de moi.

Laurence se renverse sur le lit où se promène à pas lents. Elle traîne sa robe de soie bleue qui semble pleurer en se froissant aux meubles. Cette guenille eſt toute jaune de graisse, toute déchirée, craquée aux coutures, usée aux plis. Laurence la

laisse se pourrir & tomber en loques, sans la nettoyer ni la raccommoder. Elle la met dès le matin, n'ayant qu'elle, & elle se promène ainsi le jour entier dans cette chambre misérable, les cheveux dénoués, portant une robe de bal largement décolletée, qui montre son dos et sa gorge. Et cette robe, cette soie douce d'un bleu pâle, qui brille encore par endroits, eſt un haillon infâme, tordu, fané, lamentable. Il y a je ne sais quelle angoisse poignante à voir ces lambeaux d'un riche tissu, ce luxe traîné dans la misère, ces épaules nues rougies par le froid. Toujours je me rappellerai Laurence marchant ainsi vêtue dans le bouge de mes vingt ans.

Le soir, la queſtion du pain revient terrible & pressante. Nous mangeons ou nous ne mangeons pas. Puis, nous nous couchons, las & endormis. Le lendemain, la vie recommence, pareille, plus cuisante & plus âpre chaque jour.

Je ne sors plus depuis une semaine. Un

soir, — nous n'avions pas mangé la veille, — j'ai ôté mon paletot sur la place du Panthéon, & Laurence a été le vendre. Il gelait. Je suis rentré en courant, suant à grosses gouttes de peur & de souffrance. Deux jours après, mon pantalon a suivi le paletot. Me voici nu. Je m'enveloppe dans une couverture, je me couvre comme je puis, & je prends ainsi le plus d'exercice possible, pour ne pas laisser se roidir mes jointures. Lorsqu'on vient me voir, je me couche, je prétends être un peu indisposé.

Laurence paraît souffrir moins que moi. Elle n'a pas de révolte, elle ne tente pas de se soustraire à l'existence que nous menons. Je ne puis m'expliquer cette femme. Elle accepte tranquillement ma misère. Est-ce dévouement, est-ce nécessité?

Moi, frères, je vous l'ai dit, je suis bien, je m'endors. Je sens mon être se fondre, je me laisse aller à cette prostration douce des mourants, qui demandent pitié d'une voix faible & caressante. Je n'ai aucun dé-

sir, si ce n'eſt de manger plus souvent. Je voudrais aussi être plaint, être caressé, être aimé. J'ai besoin d'un cœur.

XVI

Oh! frères, je souffre, je souffre. Je n'ose parler, je sens la honte me serrer à la gorge, & je ne puis que pleurer sans ôter de mon cœur le poids qui l'étouffe.

La misère eſt douce, l'infamie eſt légère. Et voilà que le ciel me punit, qu'il me courbe sous un vent terrible, sous une implacable blessure.

Maintenant, frères, vous pouvez désespérer : je n'ai plus de degrés à descendre, je viens de m'abandonner au gouffre, je suis perdu à jamais.

Ne m'interrogez pas. Je laisse mes cris

aller jusqu'à vous, car la douleur eſt trop aiguë pour que je parvienne à étouffer mes cris. Mais je retiens les paroles sur mes lèvres, je ne veux ni vous effrayer ni vous désoler en vous contant l'effroyable hiſtoire de mon cœur.

Dites-vous que Claude eſt mort, que vous ne le verrez plus, que tout eſt bien fini. Je préfère souffrir seul, quitte à en mourir, que de troubler votre sainte tranquillité en me déchirant devant vous, en vous découvrant ma plaie saignante.

XVII

Non, vous souffrirez, mais il m'eſt impossible de garder le silence. Je trouverai quelque consolation à me montrer à nu; je m'apaiserai, lorsque je saurai que vous sanglotez avec moi.

Frères, j'aime Laurence.

XVIII

Laissez-moi regretter, laissez-moi me souvenir, laissez-moi revoir toute ma jeunesse dans un regard.

Nous avions douze ans alors. Je vous rencontrai un soir d'octobre dans le préau du collége, sous les platanes, près de la petite fontaine. Vous étiez chétifs & timides. Je ne sais ce qui nous unit, notre faiblesse peut-être. Depuis ce soir, nous avons marché ensemble, nous séparant pour quelques heures, mais nous tendant la main avec plus d'amitié après chaque séparation.

Je sais que nous n'avons ni le même corps, ni le même cœur. Vous vivez & vous pensez autrement que moi, mais vous aimez comme moi. Là eſt notre fraternité.

Vous avez mes tendresses & mes pitiés; vous vous agenouillez dans la vie, vous cherchez à qui donner votre âme. Nous communions en tendresse & en affection.

Vous rappelez-vous nos premières années? Nous lisions ensemble des contes à dormir debout, de grands romans d'aventures qui nous tenaient six mois sous le charme. Nous faisions des vers & de la chimie, de la peinture & de la musique. Il y avait, chez l'un de vous, au troisième étage, une grande chambre, notre laboratoire & notre atelier. Là, dans la solitude, nous commettions nos crimes d'enfant: nous mangions le raisin accroché au plafond, nous risquions nos yeux au-dessus de cornues chauffées à blanc, nous rimions des comédies en trois actes que je lis encore aujourd'hui lorsque je veux sourire. Je la vois, cette grande chambre, avec sa large fenêtre, inondée de lumière blanche & pleine de vieux journaux, de gravures foulées aux pieds, de chaises dépaillées, de

chevalets boiteux. Elle m'apparaît douce & riante, lorsque je regarde ma chambre d'aujourd'hui & que j'aperçois, au milieu, se dresser Laurence qui m'effraye & m'attire.

Plus tard, le grand air nous enivra. Nous eûmes la saine débauche des champs & des longues courses. Ce fut une folie, un emportement. On brisa les cornues, on oublia le raisin, on ferma la porte du laboratoire. Le matin, nous partions avant le jour. Je venais sous vos fenêtres vous appeler en pleine nuit, & nous nous hâtions de sortir de la ville, carnier au dos, fusil au bras. Je ne sais à quel gibier nous chassions; nous allions, flânant dans la rosée, courant au milieu des hautes herbes qui se courbaient avec des bruits secs & pressés, nous vautrant dans la campagne comme de jeunes chevaux échappés. Le carnier était vide au retour, mais la pensée était pleine & le cœur aussi.

Quelle contrée puissante, âpre & douce

pour ceux qui se sont pénétrés de ses ardeurs & de ses tendresses! Je me souviens de ces aubes blanches & humides, presque fraîches, qui mettaient dans mon être & dans les horizons une paix de suprême innocence; je me souviens de ces soleils accablants, de cet air embrasé, lourd, éclatant, qui écrasait la terre, de ces rayons larges qui coulaient des hauteurs, comme de l'or en fusion, heure virile & forte, donnant au sang une mâturité précoce & à la terre des entrailles fécondes. Nous marchions en braves enfants au milieu de ces aubes & de ces soleils, jeunes & légers le matin, plus graves, plus recueillis le soir; nous causions en frères, partageant le même pain, éprouvant les mêmes émotions.

Les terrains étaient jaunes ou rouges, déserts & désolés, semés d'arbres maigres; çà & là des bouquets de feuillage, d'un vert sombre, tachant la grande étendue grise de la plaine; puis, tout au fond, tout

autour de l'horizon, rangées en cercle immense, des collines basses, dentelées, d'un bleu tendre ou d'un violet pâle, se découpant avec une netteté délicate sur l'azur dur & profond du ciel. J'ai encore sous les yeux ces paysages pénétrants de ma jeunesse; je sens bien que je leur appartiens, que le peu d'amour & de vérité qui eſt en moi me vient de leur tranquille passion.

D'autres fois, vers le soir, lorsque le soleil déclinait, nous prenions la grande route blanche qui conduit à la rivière. Pauvre rivière, maigre comme un ruisseau, là resserrée, trouble & profonde, ici agrandie & coulant en nappe d'argent sur un lit de cailloux. Nous choisissions un des trous, au bord d'une berge élevée que les eaux avaient creusée, & nous nous baignions sous les arbres qui étendaient leurs rameaux. Les derniers rayons glissaient entre les feuilles, semant les ombrages sombres de trouées lumineuses, & venaient se poser sur la rivière en larges plaques d'or. Nous

n'apercevions qu'eau & verdure, que de petits coins de ciel, le sommet d'une montagne lointaine, les vignes du champ voisin. Et nous vivions ainsi dans le silence & la fraîcheur. Assis sur la rive, dans l'herbe fine, les jambes pendantes, les pieds nus effleurant l'eau, nous jouissions de notre jeunesse & de notre amitié. Que de beaux rêves nous avons faits sur ces berges dont le flot chaque jour emporte quelques graviers! Nos rêves s'en vont ainsi, emportés par la vie.

Aujourd'hui, les souvenirs sont durs & implacables pour moi. A certaines heures, dans mon oisiveté, brusquement, un souvenir de cet âge m'arrive, aigu & douloureux, avec la violence d'un coup de bâton. Je sens une brûlure me traverser la poitrine. C'eſt ma jeunesse qui s'éveille en moi, désolée & mourante. Je me prends la tête entre les mains, retenant mes sanglots; je m'enfonce avec une volupté amère dans l'hiſtoire des jours passés, & j'ai plai-

sir à agrandir la plaie en me répétant que tout cela n'eſt plus & ne sera jamais plus. Puis, le souvenir s'envole; l'éclair a passé en moi; je demeure brisé, ne me rappelant rien.

Plus tard encore, à l'âge où l'homme s'éveille dans l'enfant, notre vie changea. Je préfère les heures premières à ces heures de passion & de virilité naissantes; les souvenirs de nos chasses, de notre exiſtence vagabonde, me sont plus doux que la lointaine vision des jeunes filles dont les visages reſtent empreints dans mon cœur. Je les vois, pâles & effacées, dans leur froideur, dans leur indifférence de vierges; elles ont passé, ne me connaissant point, &, aujourd'hui, lorsque je songe encore à elles, je me dis qu'elles ne peuvent songer à moi. Je ne sais, cette pensée fait qu'elles me sont étrangères; il n'y a pas échange de souvenirs, je les regarde comme de pures pensées, comme des rêves que j'ai caressés & qui s'en sont allés.

Laissez-moi me rappeler aussi le monde qui nous entourait, ces professeurs, braves gens qui auraient pu être meilleurs, s'ils avaient eu plus de jeunesse & plus d'amour, ces camarades, les méchants & les bons, qui étaient sans pitié, sans âme, comme tous les enfants. Je dois être une créature étrange, bonne seulement à aimer & à pleurer, car je me suis attendri, j'ai souffert dès mes premiers pas. Mes années de collége ont été des années de larmes. J'avais en moi les fiertés des natures aimantes. On ne m'aimait point, car on m'ignorait, & je refusais de me faire connaître. Aujourd'hui, je n'ai plus de haine, je vois clairement que je suis né pour me déchirer moi-même. J'ai pardonné à mes anciens camarades qui m'ont froissé, blessé dans mon orgueil & dans ma tendresse ; les premiers, ils m'ont donné les rudes leçons du monde, & je les remercie presque de leur dureté. Il y avait parmi eux de triſtes garçons, des sots & des envieux, qui doivent

être aujourd'hui des imbéciles parfaits & de méchants hommes. J'ai oublié jusqu'à leurs noms.

Oh! laissez-moi, laissez-moi me rappeler. Ma vie passée, en cette heure d'angoisse, m'arrive dans une sensation unique de pitié & de regret, de douleur & de joie. Je sens mes entrailles profondément remuées, lorsque je compare tout ce qui eſt à tout ce qui n'eſt plus. Tout ce qui n'eſt plus, c'est la Provence, la campagne largement ouverte, inondée de soleil, c'eſt vous, ce sont mes pleurs & mes rires d'autrefois; tout ce qui n'eſt plus, ce sont mes espérances & mes rêves, mes innocences & mes fiertés. Hélas! tout ce qui eſt, c'eſt Paris avec sa boue, ma chambre avec sa misère; tout ce qui eſt, c'eſt Laurence, c'eſt l'infamie, ce sont mes tendresses pour cette femme.

Écoutez, c'était, je crois, en juin. Nous étions au bord de la rivière, dans l'herbe, la face tournée vers le ciel. Moi, je vous

parlais. Je viens de me rappeler mes paroles, ce souvenir m'a brûlé. Je vous confiais que mon cœur avait besoin de pureté & de virginité, & que j'aimais la neige, parce qu'elle était blanche, que je préférais l'eau des sources au vin, parce qu'elle était limpide. Je vous montrais le ciel, je vous disais qu'il était bleu & immense comme la mer, clair & profond, & que j'aimais la mer & le ciel. Puis, je vous parlais de la femme; j'aurais voulu qu'elle naquît pareille aux fleurs sauvages, en plein vent, en pleine rosée, qu'elle fût plante des eaux, qu'un éternel courant lavât son cœur & sa chair. Je vous jurais de n'aimer qu'une vierge, une vierge enfant, plus blanche que la neige, plus limpide que l'eau de source, plus profonde & plus immense en pureté que le ciel & la mer. Pendant longtemps, je m'épanchai ainsi en vous, frissonnant d'un saint désir, avide d'innocence, de blancheur immaculée, ne pouvant arrêter mon rêve qui montait dans la lumière.

Je la possède, ma vierge enfant. Elle eſt là, & je l'aime. Oh! si vous pouviez la voir! Elle a un visage sombre & fermé, comme un ciel couvert; les eaux étaient basses, & elle s'eſt baignée dans la fange. Ma vierge enfant eſt souillée à ce point que jadis je n'aurais osé la toucher du doigt, crainte d'en mourir. Je l'aime.

Tenez, je ris, je goûte un charme étrange à me railler. Je rêvais le luxe, & je n'ai plus même un morceau de toile pour me couvrir; je rêvais la virginité, & j'aime une femme impure.

Dans ma misère, lorsque mon cœur a saigné & que j'ai compris qui il aimait, ma gorge s'eſt serrée, l'épouvante m'a pris. C'eſt alors que les souvenirs se sont dressés. Je n'ai pu les chasser; ils sont reſtés là, implacables, en foule, tumultueux, entrant tous à la fois dans ma poitrine qu'ils brûlaient. Je ne les ai pas appelés, ils sont venus, & je les ai subis. Toutes les fois que je pleure, ma jeunesse

revient me consoler, mais ses consolations redoublent mes larmes, car je songe à cette jeunesse qui est morte à jamais.

XIX

Je ne puis me taire, je ne puis me mentir à moi-même. J'avais résolu de me cacher mon mal, de paraître ignorer ma blessure, espérant oublier. On tue quelquefois la mort en son germe, lorsqu'on croit à la vie.

Je souffre & je pleure.. Sans doute, en fouillant en moi, je vais trouver quelque lamentable certitude, mais je préfère tout savoir que de vivre ainsi, affectant une insouciance qui me coûte tant d'efforts.

Je veux connaître à quel point de désespoir je suis descendu, je veux ouvrir mon cœur & y lire la vérité, je veux pé-

nétrer jusque dans les dernières profondeurs de mon être pour l'interroger & lui demander compte de lui-même. C'eſt bien le moins que je sache comment il se fait que je suis infâme; j'ai le droit de sonder ma plaie, au risque de me torturer et d'apprendre que j'en dois mourir.

Si, dans cette rude besogne, il m'arrive de me blesser plus que je ne le suis, si mon amour grandit en s'affirmant, j'accepte avec joie cette douleur plus grande, car la vérité brutale eſt nécessaire à ceux qui marchent librement dans la vie, n'obéissant qu'à leurs inſtincts.

J'aime Laurence & j'exige de mon cœur l'explication de cet amour. Je ne l'ai pas aimée tout d'un coup, comme on aime dans les hiſtoires. Je me suis senti attiré peu à peu, dissout, pour ainsi dire, rongé & couvert en quelques jours par l'horrible plaie. Aujourd'hui, je suis pris tout entier; je n'ai pas une fibre de ma chair qui n'appartienne à Laurence.

TAYLOR INST. OXFORD

Il y a un mois, j'étais libre, je gardais Laurence comme on conserve un objet que l'on ne peut jeter à la rue. Maintenant, elle m'a lié à elle, je veille sur elle, je la regarde dormir, je ne veux pas qu'elle me quitte.

Ceci était fatal, & je crois comprendre comment l'amour eſt entré en moi. Dans la souffrance & l'abandon, on ne vit pas impunément aux côtés d'une femme qui souffre comme vous, qui est abandonnée comme vous. Les larmes ont leur sympathie, la faim eſt fraternelle; ceux qui meurent ensemble, le ventre vide, se serrent étroitement la main.

Je suis reſté cinq semaines dans la chambre froide & triſte, en face de Laurence. Je ne voyais qu'elle au monde, elle était pour moi l'univers, la vie, l'affection. Du matin au soir, j'avais devant les yeux ce visage où je croyais surprendre par inſtants un rapide sentiment d'amitié. Et moi, j'étais nu & faible; je vivais dans

ma couverture, en dehors de la société, ne pouvant même aller chercher ma part de soleil. Je n'espérais plus en rien; j'avais borné ma vie à ces quatre murs noirs, à ce coin du ciel que je voyais entre les cheminées; je m'étais enfermé dans mon cachot, j'y avais enfermé mes pensées, mes désirs. Je ne sais si vous entendez bien cela : un jour, n'ayez pas de chemise, & vous comprendrez que l'homme puisse faire un monde, vaſte & plein, du lit sur lequel il eſt couché.

C'eſt alors que j'ai rencontré une femme, en allant de la fenêtre à la porte. Laurence, étendue sur le lit, me regardait marcher pendant des heures entières. A chaque allée & venue, je passais devant elle, je trouvais ses yeux qui me suivaient tranquillement. Je sentais ce regard attaché sur moi, j'étais comme soulagé dans mon ennui; je ne saurais dire quelle intime & étrange consolation je prenais à me savoir regardé par un être vivant, par une femme. C'eſt

de ces regards que doit dater mon amour. Je m'apercevais pour la première fois que je n'étais pas seul, je goûtais une profonde satisfaction à découvrir une créature à mon côté.

Cette créature ne fut sans doute d'abord qu'une amie. Il m'arriva de m'asseoir au bord de la couche, de causer, de pleurer sans cacher mes pleurs. Laurence, que mon dénûment devait apitoyer, me répondit, essuya mes larmes. Elle s'ennuyait à mourir, elle aussi; le silence, la froideur, à certains moments, finissaient par lui peser. Sa parole me parut plus douce, ses gestes me semblèrent plus caressants; elle redevint presque femme.

A ce point, frères, je fus envahi tout d'un coup. Ma vie allait se rétrécissant chaque jour. La terre fuyait; Paris, la France, vous-mêmes, mes pensées & mes connaissances, rien n'était plus. Laurence résumait pour moi Dieu & l'être, l'humanité & la divinité; la chambre où elle se

trouvait, avait un horizon démesuré. Je me sentais hors du monde, presque dans la mort; je ne songeais plus que je pusse un jour descendre dans la rue dont le bruit montait jusqu'à moi, & j'avais si peu conscience de la vie, qu'il m'était venu la pensée de vivre sans manger. Il me semblait que Laurence & moi, nous étions autre part, perdus, séparés des vivants, transportés dans un coin inconnu au delà des temps & des espaces. Nous n'aurions pas été plus seuls au fond de l'infini.

Un soir, comme le crépuscule venait, emplissant la chambre d'une ombre transparente, je marchais avec lenteur, allant toujours de la porte à la fenêtre. Dans l'obscurité croissante, je voyais la tête pâle de Laurence, posée sur ses cheveux noirs dénoués; ses yeux sombres avaient de vagues reflets, & elle me regardait ainsi, fortement, belle de souffrance. Je me suis arrêté, je l'ai contemplée. Je ne sais ce qui s'eſt passé en moi; ma chair a été se-

couée, mon cœur s'eſt ouvert, un grand tremblement m'a pris, je suis allé en frissonnant serrer Laurence dans mes bras. Je l'aimais.

J'aimais Laurence de toute la force de mon abandon & de ma misère. Souffrir la faim & le froid, être vêtu d'un lambeau de laine, se sentir délaissé de tous, & avoir là une femme à presser contre sa poitrine, à aimer d'un amour désespéré! Tout au fond de l'infamie j'avais trouvé une amante qui m'attendait. Maintenant, dans le gouffre, loin de la lumière, nous étions seuls à nous embrasser, à nous serrer l'un contre l'autre, ainsi que des enfants qui ont peur & qui se rassurent en se cachant mutuellement la tête dans le sein. Quel silence autour de nous, & quelle nuit! Comme il fait bon aimer dans la solitude, dans ces déserts du désespoir où ne pénètre plus aucun bruit de la vie! Je me suis abîmé au fond de cette félicité suprême, j'ai aimé Laurence avec la

passion caressante que le moribond doit mettre à aimer l'exiſtence qui lui échappe.

J'ai passé huit jours dans une sorte d'extase douloureuse. J'étais tenté de boucher la fenêtre, de vivre dans les ténèbres; j'aurais voulu que la chambre ne fût pas plus grande que la dalle où nous posions les pieds. Je ne me trouvais point assez misérable, je souhaitais quelque effroyable malheur qui me jetât à Laurence plus nu & plus sanglant. Mes journées s'écoulaient à m'enfoncer dans mon amour & dans ma misère. Et voilà que j'ai aimé le froid & la faim, la chambre sale, la crasse des murs & des meubles. J'ai aimé la robe de soie bleue, cette loque lamentable. Mon cœur se fendait de pitié, lorsque Laurence était devant moi, ce haillon au dos; je me demandais avec anxiété par quel baiser, par quelle caresse surhumaine, je pourrais bien lui montrer que je l'aimais dans sa pauvreté. Moi, j'étais heureux de n'être pas couvert :

j'avais plus froid, je souffrais davantage. Je me souviens de ces premières journées comme d'un songe; je vois la mansarde plus en désordre, plus noire que de coutume, je sens cet air épais & étouffant que la fenêtre ne renouvelait pas; je nous apercois, pareils à des ombres, allant dans nos haillons, nous embrassant, vivant en nous.

Oui, je l'aime, je l'aime avec emportement. Je m'interroge, & mon être entier me conte l'horrible histoire, me disant comment cela s'est fait. J'ai agrandi la blessure; maintenant que j'ai fouillé en moi, maintenant que je connais la raison & la profondeur de mon amour, je sens que j'ai plus de fièvre, une passion plus âpre & plus folle.

Tout à l'heure je me révoltais à la pensée d'aimer Laurence. Mes fiertés sont mortes, car cette idée ne me vient plus. Je suis descendu jusqu'à Laurence, je la comprends maintenant, je ne veux pas qu'elle soit autre. Il y a une joie malsaine à se

dire qu'on eſt dans la fange, qu'on y eſt bien & qu'on y reſte. J'embrasse cette femme avec d'autant plus d'emportement qu'elle eſt plus vile & plus souillée. Il y a, je le sens, du désespoir, une sorte de raillerie amère dans mon amour; j'ai l'ivresse du mal, la démence de l'abandon & de la faim; je me vautre largement en pleine ordure, pour insulter à la lumière dont mon âme eſt affolée & dans laquelle je ne puis monter.

N'ai-je pas parlé de rédemption? Je voulais que Laurence redevînt vierge. La sotte hiſtoire! Il était bien plus simple que je devinsse indigne. Aujourd'hui nous nous aimons. La misère nous a fiancés, & nous nous sommes mariés dans l'agonie. J'aime Laurence laide & impure, j'aime Laurence dans ses lambeaux de soie, dans son affaissement de brute. Je ne veux pas d'une autre Laurence, je ne veux pas d'une innocente, âme blanche & visage rose.

Je ne sais ce que pense ma compagne, si

mes baisers la réjouissent ou la fatiguent. Elle eſt plus pâle, plus grave. Les lèvres serrées, les yeux agrandis, la face muette, elle me rend mes caresses avec une sorte de force contenue. Par inſtants, elle paraît lasse, comme si elle était découragée de chercher quelque chose qu'elle ne trouve point; mais bientôt elle semble se remettre à la besogne & chercher de nouveau, me regardant en face, ses mains à mes épaules. D'ailleurs, elle a toujours le même corps brisé, la même âme obscure; elle dort toujours les yeux ouverts, & s'éveille en sursaut, lorsque je pose mes lèvres sur les siennes. Au premier embrassement, elle a paru étonnée; puis, pendant deux semaines, elle a vécu une vie plus jeune, plus active; depuis quelques jours, elle eſt retombée dans son éternel sommeil.

Que m'importe? Je ne me sens pas encore le besoin que Laurence m'aime. J'en suis à cet égoïsme suprême qui, en amour, se contente de ses propres tendresses.

J'aime, je ne désire rien de plus; je m'oublie sur le sein de cette femme, je me repose dans cette dernière consolation.

XX

Hier, il y a eu soirée chez Jacques. Pâquerette eſt venue dans l'après-midi nous dire que nos voisins nous attendaient à onze heures pour souper. Cloué au lit, je n'ai cependant pas voulu refuser, désireux de procurer à Laurence quelque diſtraction.

Restés seuls, nous avons débattu la grande queſtion du pantalon. Il a été décidé que Laurence me taillerait une sorte de culotte courte dans un morceau de serge verte qui eſt las de traîner sur le carreau. Elle s'eſt mise à l'œuvre, &, deux

heures après, j'étais coſtumé en débardeur, chemise d'un blanc douteux & lambeau de damas à la ceinture.

Laurence a ensuite nettoyé sa robe bleue, autant que possible, avec un chiffon mouillé. Elle l'a repassée en tendant l'étoffe & en la frottant sur un de ses genoux; elle a même poussé les réparations jusqu'à coudre, autour des manches & du corsage, une petite dentelle blanche, jaunie & fripée.

Notre entrée a été triomphale. Jacques & Marie ont feint de croire à une plaisanterie; ils nous ont applaudis, comme des acteurs qui atteignent l'effet qu'ils veulent produire. J'avais quelque honte; je ne me suis senti à l'aise que lorsqu'on ne s'eſt plus occupé de ma culotte courte en serge verte.

Nous avons trouvé là Pâquerette inſtallée dans un fauteuil. Je ne sais comment cette petite vieille a fait pour pénétrer chez Jacques, qui eſt un garçon froid & peu causeur.

Elle a une souplesse de serpent, une voix mielleuse & chevrotante qui forcent les portes les mieux fermées. D'ailleurs, elle paraissait chez elle; elle s'étalait avec dévotion, ramenant ses mains sèches sur ses jupes, & renversait la tête à demi, ouvrant & fermant ses yeux gris perdus dans les rides de son visage. Elle paraissait savourer à l'avance les friandises posées à son côté, sur un guéridon.

Marie, qui s'était dressée à notre arrivée, s'eſt assise de nouveau dans un angle du canapé; les rougeurs de ses joues luisaient plus vives, & elle riait, montrant ses dents blanches. Jacques, debout devant la cheminée, l'écoutait avec complaisance, grave toujours, mais affectueux, presque souriant.

On nous avait avancé des chaises. La chambre était vivement éclairée par deux candélabres de cinq bougies chacun, posés sur le guéridon. Ce guéridon, encombré de bouteilles & d'assiettes, avait été poussé

contre le mur, pour faire place, en attendant qu'on lui fît occuper le milieu de la pièce. Les rideaux du lit étaient tirés; le parquet, les étoffes, les meubles semblaient avoir été brossés & lavés avec soin. Nous étions en plein luxe, en plein feſtin.

J'allais assiſter, pour la première fois, à un de ces soupers dont il m'eſt arrivé jadis de rêver en provincial. Je me trouvais calme, reposé; Laurence souriait, j'étais heureux de sa joie. Il y a dans l'éclat des bougies, dans la vue de bouteilles rougissantes, d'assiettes pleines de gâteaux & de viandes froides, dans la sensation d'une chambre close, lumineuse, tiède de parfums indéfinissables, une sorte de bien-être physique qui endort la pensée. Ma compagne, les lèvres ouvertes, retrouvait sans doute là des senteurs connues. Moi-même, je sentais le sang couler plus chaud & plus rapide dans ma chair; j'éprouvais un besoin de rire & de boire, sollicité par mon corps que j'entendais vivre.

D'ailleurs, la chambre était tranquille, les éclats de gaieté adoucis, l'orgie honnête & décente. Nous avons bu un verre de madère, causant avec le plus grand calme. Cette paix m'impatientait, j'étais tenté de crier. Les deux jeunes femmes avaient pris place aux côtés de Pâquerette, parlant à voix basse. J'entendais la voix cassée de la vieille comme un murmure, tandis que Jacques m'expliquait la raison du gala. Il venait de passer heureusement un examen & célébrait cet événement. Il m'a paru plus expansif, moins homme pratique; il s'abandonnait davantage, oubliant de mettre en avant sa position future, allant même jusqu'à parler de sa jeunesse. Jacques, pour dire le vrai, était gris de joie; il consentait à faire le fou, parce qu'il venait de monter un échelon de plus vers la sagesse.

On s'eſt enfin mis à table. J'attendais cet inſtant. J'ai empli mon verre & j'ai bu. J'avais grand'faim, vivant de croûtes; mais je dédaignais les gâteaux & les viandes

froides; je m'adressais au vin, blanc ou rouge. Je ne buvais pas par besoin d'ivresse, je buvais pour boire, parce qu'il me semblait que j'étais là pour vider mon verre. Je me suis acquitté de cette besogne avec conscience, & j'ai éprouvé de la joie à sentir mes membres s'alanguir peu à peu & ma pensée se troubler.

Au bout d'une demi-heure, les flammes des bougies ont pâli & se sont étalées, la chambre eſt devenue toute rouge, d'un rouge effacé & vacillant. Ma raison qui chancelait s'eſt raffermie d'une façon étrange, elle a eu une effrayante lucidité. J'étais ivre, je devais avoir sur la face le masque hébété, le sourire idiot des ivrognes; mais, en moi, tout au fond de mon intelligence, je me sentais calme & sensé, je raisonnais en toute liberté. C'était là une ivresse terrible; je souffrais de l'affaissement de mon corps, qui se mourait d'accablement, & de la vigueur de mon âme, qui voyait & jugeait.

Au bruit des verres & des fourchettes, tandis que les femmes & Jacques riaient, causant entre eux, moi, un coude sur la table, je les regardais. Leurs visages, leurs paroles m'arrivaient dans une sensation nette & claire, douloureuse d'acuité & de pénétration. Mon amour était toujours en moi, troublant & changeant mon être; mais le vieil homme, le philosophe raisonneur, venait de se réveiller. Je me plaisais dans mon ivresse & dans Laurence, tout en ayant conscience de ces deux fanges.

Jacques était assis à ma gauche; je ne sais s'il avait réussi à se griser; toutefois il feignait la déraison. En face, j'avais les trois femmes, Marie à ma droite, puis Pâquerette, puis Laurence qui se trouvait à la gauche de Jacques. Mes regards restaient attachés sur ces trois femmes qui m'apparaissaient avec des visages & des sons de voix nouveaux.

Je n'avais plus revu Marie depuis le

jour où je l'avais trouvée sur le canapé, blanche & languissante. Alors, on pouvait la prendre pour une jeune fille se mourant de virginité. Maintenant, ses cheveux blonds dénoués, la tête en feu, d'un violet pâle aux joues, elle agitait ses bras nus avec la fièvre d'une enfant ignorante qui marche à sa première volupté. Je me perdais dans le flamboiement de ce jeune front.

Je ne sais quoi de poignant s'échappait de cette créature qui s'éveillait de son agonie pour rire & boire, pour essayer de goûter les angoisses voluptueuses de cette vie qu'elle avait vécue sans le savoir, dans son innocence de petite fille. A la voir, échevelée & frémissante, les yeux brûlants, les lèvres humides, il me semblait, dans l'effarement de mon ivresse, apercevoir une moribonde qui, sur son lit de mort, entend tout à coup la voix de ses sens & de son cœur, & qui, hésitante, ne sachant que faire en ce moment suprême, ne veut

cependant pas mourir avant d'avoir contenté ses vagues aspirations.

Laurence s'était animée, elle aussi. Elle était presque belle d'impudeur. Sa face avait pris une franchise de vice qui donnait à chacun de ses traits une suprême insolence; le visage entier s'était allongé; de grands plans carrés, traversés de lignes profondes, coupaient nerveusement les joues & la gorge en masses fortes & dédaigneuses. Elle était pâle, & quelques gouttes de sueur perlaient sur son front à la racine de ses cheveux qui se dressaient droits sur son crâne bas & écrasé. Vautrée dans son fauteuil, la face morte & convulsée, les yeux noirs & vivants, elle m'apparaissait comme une image terrible de la femme qui a pesé dans sa main toutes les voluptés & qui les refuse maintenant, les trouvant trop légères. Par moments, je croyais qu'elle me regardait en haussant les épaules; elle souriait de pitié, je l'entendais me dire : « Tu m'aimes, eh!

que veux-tu de moi? mon corps eſt défunt, je n'ai jamais eu de cœur. »

Quant à Pâquerette, elle était plus maigre, plus ridée. Sa figure, semblable à une pomme séchée, semblait s'être fripée encore & avait pris une teinte pâle de rouge brique. Les yeux n'étaient plus que deux points brillants. Elle hochait la tête d'une façon douce & aimable, bavardant comme une serinette aigre. Elle jouissait d'ailleurs d'un calme parfait, bien qu'elle eût mangé & bu à elle seule autant que nous trois ensemble.

Je les regardais toutes trois. Le trouble de mon cerveau qui les grandissait, les faisait osciller étrangement devant moi. Je me disais que toute la débauche était là : la débauche jeune & insouciante, la débauche mûre dans sa franchise, la débauche qui a vieilli & qui vit en cheveux blancs de son infamie passée. Pour la première fois, je voyais ces femmes ensemble, côte à côte. A elles seules, elles étaient tout un monde.

Pâquerette dominait de toute sa vieillesse; elle présidait, elle appelait « mes filles » les deux malheureuses qui la caressaient. Il y avait toutefois cordialité, fraternité entre elles; elles parlaient en sœurs, sans songer à leur différence d'âge. Mes regards voilés confondaient les trois têtes, je ne savais plus sur quel front étaient les cheveux blancs.

Et nous étions là, en face, Jacques & moi. Nous étions jeunes, nous célébrions un succès de l'intelligence. J'ai été sur le point de sortir, frères, & de courir jusqu'à vous. Puis j'ai éclaté de rire, tout haut sans doute, car les femmes m'ont regardé, étonnées. Je me suis dit que tel était désormais le monde où je devais vivre. J'ai fermé les yeux & j'ai vu des anges, vêtus de longues robes bleues, qui montaient dans une lumière pâle, pleine d'étincelles.

Le souper avait été fort gai. On chantait & on causait. Il me semblait que la

chambre était pleine d'une fumée épaisse qui me serrait à la gorge & me piquait les yeux. Puis, tout a tourné, j'ai cru que j'allais m'endormir, lorsque j'ai entendu une voix lointaine qui criait, avec le son d'une cloche fêlée :

— Il faut nous embrasser ! il faut nous embrasser!

J'ai ouvert les yeux à demi, & j'ai vu que la cloche fêlée était Pâquerette qui venait de monter sur son fauteuil. Elle agitait les bras & ricanait.

— Jacques, Jacques, criait-elle, embrassez Laurence. C'eſt une bonne fille que je vous donne à désennuyer. Eh! toi, Claude, pauvre enfant endormi, embrasse Marie qui t'aime & te tend ses lèvres. Allons, embrassons-nous, embrassons-nous. Vous allez voir.

Et la petite vieille a sauté à terre.

Jacques s'eſt penché & a donné un baiser à Laurence qui le lui a rendu. Je me suis tourné alors vers Marie qui, les bras ten-

dus, la tête renversée, m'attendait. J'allais la baiser au front, lorsqu'elle a plié encore le cou en arrière, & m'a tendu sa bouche. La lumière des bougies tombait sur sa face. Mes yeux étant sur ses yeux, j'ai aperçu au fond de son regard une clarté d'un bleu pur qui m'a paru être son âme.

Comme j'étais courbé, regardant l'âme de Marie, j'ai senti des lèvres froides se poser sur mon cou. Je me suis tourné, Pâquerette était là, riant, frappant ses mains sèches. Elle avait embrassé Jacques & venait de m'embrasser à mon tour. Je me suis essuyé le cou.

Sept heures sonnaient, une clarté pâle annonçait le jour. Tout était dit, nous n'avions plus qu'à nous séparer. Comme j'allais sortir, Jacques m'a jeté sur l'épaule un pantalon & un paletot que je n'ai pas même songé à refuser. Pâquerette a monté devant nous, allongeant son bras maigre qui tenait une chandelle.

Lorsque nous avons été couchés, j'ai songé aux embrassements que nous avions échangés. J'ai regardé Laurence; j'ai cru voir ses lèvres rouges des lèvres de Jacques. J'avais toujours devant moi, dans l'ombre, la lueur bleue qui brûlait au fond des yeux de Marie. Je ne sais quel frisson m'a pris aux pensées vagues qui me sont venues, & je me suis endormi d'un sommeil fiévreux. En dormant, je me sentais au cou la sensation froide & pénible de la bouche de Pâquerette; je rêvais que je me passais la main sur la peau & que je ne pouvais enlever ces deux lèvres qui me glaçaient.

XXI

Dimanche, en ouvrant la fenêtre, j'ai vu que le printemps était de retour. L'air s'attiédissait, frémissant encore; on sentait

dans les derniers frissons de l'hiver les premières ardeurs du soleil. J'ai aspiré largement ce flot de vie se berçant dans le ciel, j'ai pris une grande joie à ces parfums chauds & un peu âcres qui montaient de la terre.

A chaque printemps, mon cœur rajeunit, ma chair devient plus légère. Il y a purification de tout mon être. Devant ce ciel pâle & clair, d'une blancheur éclatante au levant, ma jeunesse s'eſt éveillée. J'ai regardé la grande muraille; elle était nette & propre, & des brins d'herbe avaient poussé entre les pierres. J'ai regardé dans la rue: les pavés & les trottoirs blanchissaient; les maisons, lavées par les pluies, riaient au soleil. La jeune saison donnait sa gaieté à toutes choses. J'ai croisé mes bras avec force; puis, me retournant :

— Lève-toi, lève-toi, ai-je crié à Laurence, voici le printemps qui nous appelle!

Laurence s'eſt levée, tandis que je suis allé emprunter une robe & un chapeau à

Marie & vingt francs à Jacques. La robe était blanche, semée de bouquets lilas ; le chapeau avait de larges rubans rouges.

J'ai pressé Laurence, je l'ai coiffée moi-même, j'avais hâte d'être au soleil. Dans la rue, j'ai marché rapidement, ne levant pas la tête, attendant les arbres; j'entendais avec une sorte d'émotion recueillie le bruit des voix & des pas. Au jardin du Luxembourg, en face des grands massifs de marronniers, mes jambes ont fléchi, j'ai dû m'asseoir. Il y avait deux mois que je n'étais sorti. Je suis resté là sur un banc, un grand quart d'heure, à m'abîmer dans la jeune verdure, dans le jeune ciel. Je venais d'une telle nuit que le printemps m'éblouissait.

Alors, j'ai dit à Laurence que nous allions marcher longtemps, longtemps, devant nous, jusqu'à ce que nous ne puissions plus marcher. Nous irions ainsi dans l'air tiède, humide encore, en pleine herbe, en plein soleil. Laurence, qui s'éveillait,

elle aussi, s'eſt levée & m'a entraîné, à pas pressés, comme un enfant.

Nous avons pris la rue d'Enfer & la route d'Orléans. Toutes les fenêtres étaient ouvertes, montrant les meubles. Il y avait sur les portes des hommes en blouses blanches qui causaient en fumant. On entendait sortir des boutiques des éclats de rire. Ce qui m'entourait, rues, maisons, arbres, ciel, me paraissait avoir été nettoyé avec soin. Les horizons étaient propres, tout neufs, blancs de netteté & de lumière.

Aux fortifications, nous avons rencontré les premières herbes, herbes courtes encore, en larges tapis. Nous sommes descendus dans le fossé, allant le long des hautes murailles grises, les suivant dans leurs angles. D'un côté le mur pâle, de l'autre le talus verdoyant; on avance comme dans une rue déserte & silencieuse, qui n'aurait pas de maisons. Il y a des coins où les rayons s'amassent, faisant

pousser de grands chardons que peuple toute une nation d'insectes, scarabées, papillons, abeilles; ces coins sont tout bourdonnement & chaleur. Mais le matin, le talus jette son ombre; on marche sans bruit, sur un gazon fin & serré, ayant devant soi une bande étroite de ciel sur laquelle se détachent les arbres maigres, en pleine lumière, qui dominent la muraille.

Les fossés des fortifications sont de petits déserts où je me suis souvent oublié. L'horizon étroit, l'ombre, le silence, que rendent plus sensible le sourd murmure de la grande ville & les clairons des casernes voisines, en font un lieu cher aux gamins, aux petits & aux grands enfants. On est là, dans un trou, aux portes de la cité, la sentant haleter & tressaillir, mais ne l'apercevant plus. Pendant une demi-heure, Laurence & moi, nous nous sommes contentés de ce ravin qui nous faisait oublier les maisons & les sentiers frayés; nous étions à mille lieues de Paris, loin de toute

habitation, ne voyant que des pierres, de l'herbe, du ciel. Puis, étouffant déjà, avides de la plaine, nous avons monté le talus en courant. La large campagne s'eſt étendue devant nous.

Nous nous trouvions dans les terrains vagues de Montrouge. Ces champs défoncés & boueux sont frappés d'éternelle désolation, de misère, de lugubre poésie. Çà & là, le sol noir baille affreusement, montrant, comme des entrailles ouvertes, d'anciennes carrières abandonnées, blafardes & profondes. Pas un arbre; sur l'horizon bas & morne se détachent seulement les grandes roues des treuils. Les terres ont je ne sais quel aspect sordide, & sont couvertes de débris sans nom. Les chemins tournent, se creusent, s'allongent avec mélancolie. Des masures neuves en ruines, des tas de plâtras s'offrent à chaque détour des sentiers. Tout eſt cru à l'œil, les terrains noirs, les pierres blanches, le ciel bleu. Le paysage entier, avec son as-

pect maladif, ses plans brusquement coupés, ses plaies béantes, a la triſtesse indicible des contrées que la main de l'homme a déchirées.

Laurence, qui était devenue rêveuse dans les fossés des fortifications, s'eſt serrée contre moi en traversant la plaine désolée. Nous avons marché en silence, nous retournant parfois pour voir Paris qui grondait à l'horizon. Puis nous ramenions nos regards à nos pieds, évitant les trous, regardant, l'âme attriſtée, cette plaine dont le soleil montrait brutalement les blessures ouvertes. Là-bas étaient les églises, les Panthéons & les palais royaux; ici étaient les ruines d'un sol bouleversé, que l'on avait fouillé & volé pour bâtir des temples aux hommes, aux rois & à Dieu. La ville expliquait la plaine; Paris avait à son seuil la désolation que fait toute grandeur. Je ne sais rien de plus morne ni de plus lamentable que ces terrains vagues qui entourent les grandes cités; ils ne

sont point encore ville, & ils ne sont plus campagne; ils ont les poussières, les mutilations de l'homme, & n'ont plus la verdure ni la tranquille majeſté de Dieu.

Nous avions hâte de fuir. Laurence se blessait les pieds, elle avait peur de ce désordre, de cette mélancolie qui lui rappelaient notre chambre. Moi, je trouvais là mon amour, ma vie troublée & saignante. Nous pressions le pas.

Nous avons descendu un coteau. La Bièvre coulait au fond du vallon, bleuâtre & épaisse. Des arbres, de loin en loin, bordaient le ruisseau; de grandes maisons, sombres, efflanquées, percées d'immenses fenêtres, se dressaient lugubrement. Le vallon est plus écœurant que la plaine; il eſt humide, gras, puant. Les tanneries y ont des senteurs âcres & étouffantes; les eaux de la Bièvre, cette sorte d'égout en plein ciel, exhalent une odeur fétide & forte qui prend à la gorge. Ce n'eſt plus la désolation morne & grise de Montrouge;

c'eſt le dégoûtant aſpect d'un ruisseau noir de boue & d'ordures, charriant des puanteurs. Quelques peupliers, dans ce fumier, ont poussé puissamment, &, là-haut, sur le ciel clair, se détachent les longues lignes blanches de l'Hôpital de Bicêtre, cette effrayante demeure de la folie & la mort, qui domine dignement la vallée malsaine & ignoble.

Le désespoir m'a pris, je me suis demandé si je n'allais pas m'arrêter là & passer ma journée au bord de l'égout. Je ne pouvais donc pas sortir de Paris, je ne pouvais échapper au ruisseau. Jusque dans les champs, la saleté & l'infamie me suivaient; les eaux étaient corrompues, les arbres avaient une santé malsaine, mes yeux ne rencontraient que plaies & que souffrances. Ce devait être là la campagne que Dieu me réservait maintenant. Chaque dimanche, je viendrais, Laurence au bras, me promener sur le bord de la Bièvre, le long des tanneries, & parler d'amour dans

ce cloaque; je viendrais, à l'heure de midi, m'asseoir avec mon amante sur la terre grasse, m'abîmant dans cette créature morte & dans ce vallon sordide. Je me suis arrêté effrayé, prêt à rentrer à Paris en courant, & j'ai regardé Laurence.

Laurence avait son visage affaissé, son visage de misère & de vieillesse. Le sourire du départ s'était évanoui. Elle semblait lasse & ennuyée; elle regardait autour d'elle, calme, sans dégout. J'ai cru la voir dans notre chambre, j'ai compris qu'il fallait à cette âme endormie plus de soleil, une nature plus douce pour lui rendre ses quinze ans.

Alors, je lui ai pris fortement le bras; sans lui permettre de tourner la tête, je l'ai entraînée, remontant le coteau, toujours tout droit, suivant les routes, traversant les prés, en quête du printemps jeune & vierge. Pendant deux heures, nous sommes allés ainsi, en silence, rapidement. Nous avons passé par deux ou trois vil-

lages, Arcueil, Bourg-la-Reine, je crois; nous avons parcouru plus de vingt sentiers, entre des murs blancs & des haies vertes. Puis, comme nous venions de sauter un mince ruisseau, dans une vallée pleine de feuillages, Laurence a poussé un cri d'enfant, un éclat de rire, & elle s'eſt échappée de mon bras, courant dans l'herbe, toute gaie, toute naïve.

Nous étions dans un grand carré de gazon, planté d'arbres, de hauts peupliers, qui montaient d'un jet, majeſtueusement, & se balançaient avec langueur dans l'air bleu. Le gazon était dru & épais, noir à l'ombre, doré au soleil; on eût dit, lorsque le vent agitait les peupliers, un large tapis de soie à reflets changeants. Tout autour s'étendaient des terres labourées, couvertes d'arbuſtes & de plantes; l'horizon n'était que feuilles. Une maison blanche, basse & longue, qui s'abritait au seuil d'un bouquet d'arbres voisin, se détachait gaiement sur tout ce vert. Plus loin, plus haut, au

bord du ciel, à travers des ombrages, se montraient les premiers toits de Fontenay-aux-Roses.

La verdure était née de la veille, elle avait des fraîcheurs, des innocences de vierge; les jeunes feuilles, pâles & tendres, en masses claires, semblaient une dentelle légère & délicate posée sur le grand voile bleu du ciel. Les troncs eux-mêmes, les vieux troncs rugueux, semblaient comme peints à neuf; ils avaient caché leurs blessures sous des mousses nouvelles. C'était une chanson universelle, une gaieté fraîche, caressante. Les pierres & les terrains, le ciel & les eaux, tout paraissait propre & vigoureux, sain & innocent. La campagne enfant, verte & dorée, sous le large horizon d'azur, riait dans la lumière, ivre de sève, de jeunesse, de virginité.

Et au milieu de cette jeunesse, de cette virginité, courait Laurence en pleine lumière, en pleine sève. Elle s'était plongée dans l'herbe, abîmée dans l'air pur, elle

avait retrouvé ses quinze ans au sein de cette campagne qui n'avait pas quinze jours. La jeune verdure rafraîchissait son sang, les jeunes rayons échauffaient son cœur, rougissaient ses joues. Tout son être s'éveillait dans cet éveil de la terre; comme la terre, elle redevenait vierge, la saison étant douce.

Laurence courait follement, souple & forte, emportée par la vie nouvelle qui chantait en son être. Elle se couchait, se levait avec vivacité, éclatait de rire, se baissait pour cueillir une fleur, puis fuyait entre les arbres, puis revenait, ardente, toute rose. Sa face entière s'était animée, les traits détendus, assouplis, avaient une bonne expression de joie. Le rire était franc, la voix sonore, le geste caressant. Assis contre un arbre, je la suivais des yeux, blanche dans l'herbe, le chapeau tombé sur les épaules; je prenais plaisir à cette belle robe propre, légère, qu'elle portait chastement & qui lui donnait un air de pensionnaire turbulente.

Elle accourait à moi, me jetait, gerbe par gerbe, les fleurs qu'elle cueillait, marguerites & boutons d'or, églantines & muguets; puis elle partait de nouveau, éclatante au soleil, pâle & transparente à l'ombre, comme bourdonnant dans la lumière, ne pouvant s'arrêter. Elle emplissait ces herbes & ces feuilles de bruit & de mouvement; elle peuplait ce coin perdu; le printemps avait plus de clarté, plus de vie, depuis que cette enfant blanche riait dans la verdure.

Fraîche, rougissante, toute vibrante, Laurence eſt venue s'asseoir à mon côté. Elle était humide de rosée, ses seins se soulevaient, rapides, pleins d'un souffle jeune & frais. Il s'exhalait d'elle une bonne odeur d'herbe & de santé. J'avais enfin près de moi une femme, vivant largement, purement, regardant la lumière en face. Je me suis penché, j'ai baisé Laurence au front.

Elle prenait les fleurs, une à une, les

disposant en bouquet. Le soleil montait, les ombres étaient plus noires; autour de nous régnait un grand silence. Couché sur le dos, je regardais le ciel, je regardais les feuilles, je regardais Laurence. Le ciel était d'un bleu mat; les feuilles, déjà languissantes, s'endormaient au soleil; Laurence, la tête penchée, calmée & souriante, se hâtait avec des mouvements vifs & souples. Je ne pouvais détacher mès regards de cette femme couchée à demi, perdue au milieu de ses jupes, le front dans une ombre dorée, qui m'apparaissait innocente & active, pleine de ses quinze ans. J'éprouvais une telle paix, une si profonde joie, que je n'osais ni remuer ni parler; je vivais de cette pensée que le printemps se trouvait en moi, autour de moi, & que Laurence était vierge; je me perdais dans ce songe de la pureté de mon amante & de la hauteur de mon amour. Enfin j'aimais une femme; cette femme riait, cette femme exiſtait, elle avait les bonnes couleurs, la

gaieté franche de la jeunesse. Les jours passés n'étaient plus, l'avenir m'apparaissait dans une lueur, calme & splendide. Mes rêves de virginité, mon amour de la lumière allaient être contentés ; dès cette heure, commençait une vie d'extase & de tendresse. Je ne songeais plus à la Bièvre, à cet égout noirâtre au bord duquel j'avais eu l'effrayante tentation de m'asseoir & d'embrasser Laurence. Je voulais maintenant habiter la maison blanche, là-bas, au seuil du bouquet d'arbres, y vivre à jamais avec mon amie, avec ma femme, dans la rosée, dans le soleil, dans l'air pur.

Laurence venait d'attacher son bouquet à l'aide d'un brin d'herbe. Il était onze heures, nous n'avions encore rien mangé. Il nous a fallu quitter ces arbres sous lesquels mon âme avait aimé pour la première fois, & nous mettre en quête d'un cabaret. J'ai marché devant, à travers la campagne, par des sentiers étroits, bordés de champs

de fraisiers. Laurence me suivait, ramenant ses jupons, s'oubliant à chaque haie. Brusquement, au détour d'un chemin, nous avons trouvé ce que nous cherchions.

Le *Coup du milieu*, le cabaret où nous sommes entrés, eſt situé dans un pli de terrain, entre Fontenay & Sceaux, tout près de l'étang du Plessis-Piquet. Du dehors, on ne voit qu'un massif, un jet de verdure, une vingtaine d'arbres qui ont poussé fièrement; le dimanche, il sort de ce nid immense un bruit de fourchettes & de couteaux, de rires & de chansons. Au dedans, lorsqu'on a franchi la porte surmontée d'une large enseigne placée de biais, & qu'on a descendu une pente douce, on se trouve dans une allée, assombrie par les feuillages, bordée de bosquets à droite & à gauche; chacun de ces bosquets eſt garni d'une longue table & de deux bancs, scellés dans la terre, rougis et noircis par la pluie. Tout au bout, l'allée s'élargit, il

y a clairière, une balançoire pend entre deux arbres.

Les bosquets étaient silencieux & déserts. Des hommes en blouses bleues, des paysans, se balançaient; un gros chien se tenait gravement assis sur son derrière, au milieu de l'allée. Laurence & moi, nous nous sommes attablés sous un berceau, à une grande table de vingt couverts. Il faisait presque nuit sous les feuilles, la fraîcheur était pénétrante. Au loin, nous apercevions, entre les branches, la campagne éclatante de soleil, endormie sous les premiers rayons. Les acacias du massif avaient fleuri la veille; les senteurs douces & suaves de leurs grappes emplissaient l'air calme & caressant.

On nous a mis une serviette sur le bout de la table, en guise de nappe, puis on nous a servi ce que nous avions demandé, des côtelettes, des œufs, je ne sais trop quoi. Le vin, contenu dans un petit broc de grès bleuâtre, égratignait le gosier; un peu rude

& âpre, il ouvrait merveilleusement l'appétit. Laurence dévorait; je ne lui connaissais pas ces belles dents blanches, affamées, mordant au pain avec des éclats de rire. Jamais je n'ai mangé si volontiers. Je me sentais léger d'âme & de corps, je me surprenais à me croire encore écolier, aux jours où nous allions nous baigner dans la petite rivière & dîner sur les herbes de la rive. J'aimais ce linge blanc sur la table noire, ces ténèbres des feuillages, ces fourchettes de fer, ces grossières faïences; je regardais Laurence, je vivais largement, dans la plénitude de mes sensations, jouissant avec volupté de tout ce qui m'entourait.

Au dessert, le chef de cuisine eſt venu recevoir nos félicitations. C'eſt un grand vieillard, un peu voûté, tout de blanc vêtu. Il se coiffe d'un bonnet de coton & porte, ramenées sur les tempes, deux touffes de cheveux grisonnants & frisés, parmi lesquels s'oublient quelques pa-

pillotes. Laurence a ri pendant une heure de cette excellente figure rusée & naïve.

J'ignore ce que nous avons fait jusqu'au soir. La journée a été une journée de soleil, d'éblouissement. Je ne sais quels sentiers nous avons pris, quelles ombres nous avons choisies. Il y a, lorsque je songe à ces heures d'extase, une splendeur devant mes yeux. Le souvenir des détails eſt rebelle, mon être entier a la sensation d'une grande félicité, d'une grande lumière. Il me semble vaguement que nous nous sommes oubliés, Laurence & moi, au fond d'un trou, dans la mousse, ne voyant qu'un vaſte morceau de ciel; nous sommes reſtés, la main serrant la main, parlant peu, ivres; nos yeux, tournés en haut, se sont emplis de clarté jusqu'à l'aveuglement, nous n'avons plus rien vu que nos cœurs & nos pensées. Mais tout ceci eſt peut-être un rêve; la mémoire m'échappe, je n'ai conscience que d'avoir été

aveugle, d'avoir entrevu des milliers d'aſtres dans mes ténèbres.

Le soir, sans savoir comment, nous nous sommes retrouvés au *Coup du milieu*. Il y avait foule. Des jeunes femmes & des jeunes hommes emplissaient les bosquets, faisant tapage; les robes blanches, les rubans rouges & bleus tachaient le vert tendre des feuilles; les éclats de rire traînaient doucement dans le crépuscule. Des bougies avaient été allumées sur les tables, piquant de points lumineux l'ombre naissante. Des Tyroliens chantaient au milieu de l'allée.

Nous avons mangé sur un bout de table, comme le matin, nous mêlant aux rires, faisant effort pour sortir de nous-mêmes. La jeunesse bruyante qui nous entourait, m'effrayait un peu; je croyais retrouver là beaucoup de Jacques, beaucoup de Maries. Entre les branches, j'apercevais un coin du ciel, pâle & mélancolique, sans étoiles encore; j'avais peine à

quitter des yeux ces calmes espaces pour le monde de folie qui criait autour de moi. Je me rappelle aujourd'hui que Laurence paraissait fiévreuse, troublée.

Puis, le silence s'eſt fait, tous sont partis, & nous sommes reſtés. J'avais résolu de coucher au *Coup du milieu* pour jouir, le lendemain, de la rosée, des clartés blanches de l'aube. En attendant que l'on mît des draps à notre lit, je suis allé avec Laurence m'asseoir sur un banc, au fond du jardin. La nuit était douce, étoilée, transparente; des bruits vagues montaient de la terre; un cor, sur la hauteur, se plaignait d'une voix éteinte & caressante. La plaine, avec ses grandes masses de feuillages, noires, immobiles, étendait ses horizons myſtérieux; elle semblait dormir, frissonnante, agitée par un rêve d'amour.

Notre chambre m'a paru humide. Elle était au rez-de-chaussée, basse, neuve, déjà toute dégradée. Les meubles man-

quaient. Au plafond, des amants avaient tracé leurs noms, en promenant sur le plâtre la flamme d'une chandelle; les lettres, noueuses & tremblées, s'étalaient larges, noires. J'ai pris un couteau, &, comme un enfant, j'ai gravé une simple date, au-dessous d'une lucarne en forme de cœur qui s'ouvrait sur la campagne, sans grille ni volet.

Le lit était bon, si la chambre n'était pas belle. Le matin, en m'éveillant, dans le demi-sommeil, j'ai aperçu sur le mur qui me faisait face, un spectacle que je n'ai pu comprendre et qui m'a épouvanté. La chambre était obscure encore; au milieu de l'ombre, sur la muraille, saignait un cœur énorme. J'ai cru sentir ma poitrine vide, je me suis mis à chercher mon amour avec désespoir. J'ai senti mon amour me mordre aux entrailles, & j'ai compris que le soleil se levait & qu'il entrait librement par la lucarne.

Laurence s'est levée, nous avons ouvert

porte & fenêtre. Un flot de fraîcheur eſt entré, apportant dans la chambre toutes les senteurs de la campagne. Les acacias, plantés presque sur le seuil, avaient une odeur plus adoucie, plus suave. Une aube blanche était au ciel & sur la terre.

Laurence a bu une tasse de lait, &, avant de rentrer à Paris, j'ai voulu monter au bois de Verrières, pour rapporter dans mon cœur tout l'air pur du matin. Là-haut, dans le bois, nous avons marché à petits pas, le long des allées. La forêt était comme une belle épousée au lendemain des noces; elle avait des pleurs de volupté, une jeune langueur, une fraîcheur humide, des parfums tièdes & pénétrants. Le soleil à l'horizon glissait obliquement, entre les arbres, par larges nappes; il y avait je ne sais quelle douceur dans ces rayons d'or qui se déroulaient à terre comme des voiles de soie souples & éblouissants. Et dans la fraîcheur, on entendait le réveil du bois, ces mille petits bruits

qui témoignent de la vie des sources & des plantes; sur nos têtes étaient des chants d'oiseaux, sous nos pieds des murmures d'insectes, tout autour de nous des craquements soudains, des gazouillements d'eaux courantes, des soupirs profonds & myſtérieux qui semblaient sortir du flanc noueux des chênes. Nous avancions lentement, nous plaisant à nous attarder au soleil & à l'ombre, buvant l'air frais, essayant de saisir les mots confus que les aubépines nous adressaient au passage. O la douce & souriante matinée, toute trempée de larmes heureuses, tout attendrie de joie & de jeunesse! La campagne en était à cet âge adorable où la vieille nature a pour quelques jours les grâces délicates de l'enfance.

Je suis rentré à Paris, Laurence au bras, jeune & fort, ivre de lumière, de printemps, le cœur plein de rosée & d'amour. J'aimais hautement, je croyais être aimé.

XXII

Le printemps s'en eſt allé, je me suis éveillé de mon rêve.

Je ne sais quel triſte enfant je suis, quelle âme misérable habite en moi. La réalité me pénètre, me secoue; ma chair souffre ou jouit puissamment de ce qui eſt; je suis comme un corps d'une sonorité exquise qui vibre à la moindre sensation, j'ai une perception aiguë & nette du monde qui m'entoure. Et mon âme se plaît à refuser la vérité; elle échappe à ma chair, elle dédaigne mes sens, elle vit ailleurs, dans le mensonge & l'espérance. C'eſt ainsi que je marche dans la vie. Je sais & je vois, je m'aveugle & je rêve. Tandis que je m'avance sous la pluie, en pleine boue, tandis que j'ai énergiquement conscience de tout

le froid, de toute l'humidité, je puis, par une faculté étrange, faire luire le soleil, avoir chaud, me créer un ciel doux & tendre, sans cesser de sentir le ciel noir qui pèse à mes épaules. Je n'ignore pas, je n'oublie pas : je vis doublement. Je porte dans le songe la même franchise que dans les sensations vraies. J'ai ainsi deux exiſtences parallèles, aussi vivantes, aussi âpres, l'une qui se passe ici-bas, dans ma misère, l'autre qui se passe là-haut, dans l'immense & profonde pureté du ciel bleu.

Oui, telle eſt sans doute l'explication de mon être. Je comprends ma chair, je comprends mon cœur; j'ai conscience de mes innocences & de mes infamies, de mes amours pour les mensonges & pour les vérités. Je suis une délicate machine à sensations, sensations d'âme, sensations de corps. Je reçois & je rends en frissonnant le moindre rayon, la moindre senteur, la moindre tendresse. Je vis tout haut, criant de souffrance, balbutiant d'extase,

au ciel & dans la fange, plus écrasé après chaque nouvel élan, plus radieux après chaque nouvelle chute.

L'autre jour, dans l'air tiède, sous les grands arbres de Fontenay, ma chair s'était attendrie, mon cœur avait dominé. J'aimais, je me croyais aimé. La vérité m'échappait, je voyais Laurence vêtue de blanc, jeune & vierge ; son baiser me paraissait avoir tant de douceur qu'il me semblait venir de son âme. Aujourd'hui, Laurence eſt là, assise sur le bord du lit ; à la regarder, pâle & morne dans sa robe sale, ma chair frémit, mon cœur se soulève. Le printemps n'eſt plus, Laurence eſt vieille, elle ne m'aime pas. Oh ! le misérable enfant ! Je mérite de pleurer, moi qui fais mes larmes !

Que m'importent la laideur de Laurence, sa souillure, son affaissement ? Qu'elle soit plus laide, plus souillée, plus affaissée encore, mais qu'elle m'aime ! Je veux qu'elle m'aime.

Je ne regrette ni ses quinze ans, ni son jeune sourire de l'autre jour. Elle courait sous les arbres, elle était la bonne fée de ma jeunesse. Non, je ne regrette rien de sa beauté ni de sa fraîcheur; je regrette le rêve que j'ai fait en croyant sentir son cœur dans ses caresses.

Elle eſt là, déplorable, écrasée. J'ai bien le droit d'exiger qu'elle m'aime, qu'elle se livre à moi. Je l'accepte dans son être entier, je la veux telle qu'elle eſt, endormie & usée, mais je la veux, je la veux de toute ma volonté, de toute ma puissance.

Je me souviens que j'ai rêvé la rédemption, que je voulais en elle plus de raison, plus de pudeur. Que m'importe la pudeur, que m'importe la raison? Je n'en ai que faire maintenant. J'exige de l'amour, quel qu'il soit, impudique & fou. Je suis avide d'être aimé, je ne veux plus aimer tout seul. Rien ne lasse le cœur comme des caresses qui ne sont pas rendues. J'ai donné à cette femme ma jeunesse, mes es-

pérances ; je me suis enfermé avec elle dans la souffrance & l'abjection ; j'ai tout oublié au fond de nos ténèbres, la foule & ses jugements. Je puis bien, il me semble, demander en échange à cette femme de s'unir à moi, de nous confondre au fond du désert de misère & d'abandon où nous vivons tous deux.

Le printemps eſt mort, vous dis-je. J'ai rêvé que le jeune feuillage verdissait au soleil, que Laurence riait follement parmi les herbes hautes. Je me trouve dans l'ombre humide de ma chambre, en face de Laurence qui sommeille; je n'ai pas quitté le bouge, je n'ai vu s'ouvrir ni les yeux ni les lèvres de cette fille. Tout eſt mensonge. Dans cet écroulement du vrai & du faux, dans ce bruit confus que la vie fait en moi, je ne sens qu'un besoin, un besoin cuisant & cruel : aimer, être aimé, n'importe où, n'importe comment, pour m'abîmer en un néant d'amour.

Oh ! frères, plus tard, si jamais je sors

de ma nuit & qu'il me prenne le caprice de conter à la foule mes amours lointaines, j'imiterai sans doute ces pleurards, ces rêveurs qui parent de rayons les démons de leurs vingt ans & leur mettent des ailes aux épaules. On les nomme les poëtes de la jeunesse, ces menteurs qui ont souffert, qui ont versé toutes leurs larmes, & qui aujourd'hui, dans leurs souvenirs, n'ont plus que des sourires & des regrets. Je vous assure que j'ai vu leur sang, que j'ai vu leur chair à nu, déchirée & endolorie. Ils ont vécu dans la souffrance, ils ont grandi dans le désespoir. Leurs maîtresses étaient infâmes, leurs amours avaient toutes les horreurs des amours du ruisseau. Ils ont été trompés, blessés, traînés dans la boue; j'amais ils n'ont rencontré un cœur, & chacun d'eux a eu sa Laurence qui a fait de sa jeunesse une solitude désolée. Puis, la blessure s'eſt fermée, l'âge eſt venu, le souvenir a donné son charme caressant à toute l'infamie d'autrefois, & ils ont pleuré

leurs amours malsaines. C'eſt ainsi qu'ils ont créé un monde mensonger de jeunes pécheresses, de filles adorables dans leur insouciance & leur légèreté. Vous les connaissez toutes, les Mimi Pinson & les Musette, vous les avez rêvées à seize ans, peut-être même les avez-vous cherchées. Leurs amants ont été prodigues; ils leur ont accordé la beauté & la fraîcheur, la tendresse & la franchise; ils en ont fait des types pénétrants de libre amour, d'éternelle jeunesse; ils les ont imposées à notre cœur, ils se sont plu à se tromper eux-mêmes. Ils mentent, ils mentent, ils mentent.

Je les imiterai. Comme eux, je m'abuserai sans doute, je croirai de bonne foi les mensonges que mes souvenirs me conteront; comme eux, j'aurai peut-être des lâchetés, des timidités qui me pousseront à ne pas parler haut & franc, disant quelles auront été mes amours, & combien elles étaient impures. Laurence de-

viendra Musette ou Mimi; elle aura la jeunesse, elle aura la beauté; ce ne sera plus la femme qui eſt là, muette, malpropre, ce sera une toute jeune fille, étourdie, aimant à droite, à gauche, mais vivante encore, rendue plus jeune, plus adorable par ses caprices. Le bouge deviendra une mansarde gaie, fleurie, blanche de soleil; la robe de soie bleue se changera en indienne légère & propre; ma misère sera pleine de sourires, mes tendresses rayonneront. Et je chanterai à mon tour la chanson de la vingtième année, reprenant le refrain où les autres l'ont laissé, continuant les paroles douces & menteuses, me trompant, trompant ceux qui viendront après moi.

Frères, dans ces lettres écrites pour vous seuls & que je trace au jour le jour, frissonnant encore des terribles secousses, je puis être rude, âpre, dire tout, appuyant sur mes aveux. Je me livre entier, je vis tout haut, je vous donne ma chair &

mon sang : je voudrais sortir mon cœur de ma poitrine, vous le montrer, saignant, malade, franc dans ses abjections & dans ses puretés. Je me sens plus haut & plus digne en me confessant à vous; j'ai une fierté immense au milieu de mon abaissement; plus je descends, plus je grandis en dédain, en indifférence superbe. La douce chose que la franchise ! Dites-vous que, sur dix jeunes gens, huit ont la même vie que moi, la même jeunesse : les uns, deux ou trois sur cent peut-être, s'effrayent, pleurent comme je pleure; les autres, plusieurs milliers, acceptent & vivent en paix, infâmes & souriants. Tous mentent. Moi, je me blesse, je vous avoue en sanglotant quelles sont mes amours, de quel terrible poids elles m'étouffent.

Plus tard, je mentirai.

Rien n'exifte, aujourd'hui, si ce n'eft l'amour de Laurence, que je n'ai pas & que j'exige. Il n'y a plus de lumière, plus

de monde, plus de foule; il y a, dans l'ombre un homme & une femme mis face à face, à jamais. L'homme, en dehors de toute pureté, de toute beauté, veut être aimé de la femme, parce qu'il a peur d'être seul, qu'il a froid, qu'il aime lui-même. Au dernier jour, lorsque l'humanité agonisera & qu'il ne reſtera plus qu'un couple sur la terre, la lutte sera terrible, le désespoir immense, si le dernier amant ne peut éveiller la dernière amante du sommeil du cœur & de la chair.

XXIII

Marie a changé de chambre hier; elle eſt venue loger sur le même palier que moi, dans une pièce séparée de la mienne par une simple cloison. La pauvre enfant se

meurt; elle tousse d'une toux creuse & sourde, avec une sorte de râle entre chaque hoquet. Jacques, que cette toux troublait dans sa quiétude d'homme fort, a décidé que la malade serait plus à l'aise seule dans une chambre séparée. Il lui a donné Pâquerette pour la veiller & la soigner.

La nuit dernière, j'ai entendu pendant de longues heures la toux & le râle de Marie. Laurence dormait, sans souffle. Chaque éclat étouffé qui traversait la cloison, me pénétrait d'une triſtesse indicible.

Ce matin, en me levant, je suis allé voir la mourante. Elle garde le lit, blanche, résignée, souriante encore. Sa tête, élevée sur deux oreillers, avait une sorte de langueur douce; ses deux bras maigres & transparents s'allongeaient sur le drap, le long de son pauvre corps qui se dessinait sous la toile, en lignes sèches & lamentables.

La chambre m'a paru obscure & froide. Elle ressemble à la mienne, mais elle eſt

mieux meublée, moins sale. Une large fenêtre s'ouvre sur la grande muraille noire qui se dresse à quelques mètres de la façade de la maison.

Marie était seule, immobile, les yeux grands ouverts, regardant le plafond avec cet air pensif et navrant des malades qui voient déjà au delà de la vie. Páquerette venait de descendre chercher son déjeuner. Sur une petite table, dans le voisinage d'un fauteuil, se trouvaient une armée de bouteilles, un seul verre & des débris de viandes. La pensée m'eſt venue que Pâquerette se soignait plus qu'elle ne soignait la moribonde.

J'ai baisé le front de Marie, je me suis assis sur le bord de la couche, tenant une de ses mains. Elle a tourné la tête lentement & m'a souri, me disant qu'elle ne souffrait pas, qu'elle se reposait. Sa parole, un peu rauque, n'était plus qu'un murmure faible & caressant. Le front incliné, elle me regardait de ses

yeux fiévreux & agrandis; il y avait de l'étonnement, de la tendresse dans ses regards larges. Une piété immense m'a serré au cœur en face de cette misérable. J'ai cru que j'allais pleurer.

Pâquerette eſt remontée, chargée de nouvelles bouteilles & de nouvelles viandes. Elle a ouvert la fenêtre, se plaignant du mauvais air; elle s'eſt établie commodément dans le fauteuil, devant la table, puis s'eſt mise à manger bruyamment, parlant en mâchant, queſtionnant Marie sur ses amants, sur sa vie de la veille. Elle semblait ignorer que cette enfant était malade; elle la traitait en paresseuse qui aime à garder le lit & à se faire plaindre. Je regardais cette femme avec dégoût, rapetissée sur elle-même, léchant ses doigts gras, ricanant, la bouche pleine, plaisantant la mourante, & me jetant des regards sournois & cyniques, de ces regards de courtisane affolée que certaines vieilles ont encore dans leurs yeux rougis.

Pâquerette, cessant de manger, a tourné à demi son fauteuil; puis, croisant les mains sur ses jupes, elle nous a regardés, Marie & moi, allant de l'un à l'autre, riant d'un rire mauvais.

— Eh ! ma belle, a-t-elle dit à la malade en me désignant du doigt, n'eſt-ce pas là un beau garçon? Son cœur eſt veuf & a besoin de nouvelles amours.

Marie a souri triſtement, fermant les yeux, retirant sa main que la mienne avait gardée.

— Vous vous trompez, ai-je répondu à Pâquerette après un moment de silence, mon cœur n'eſt pas veuf. J'aime Laurence.

Marie a soulevé ses paupières & m'a rendu ses doigts que j'ai trouvés plus agités, plus brûlants.

— Laurence, Laurence, ricanait la vieille, elle se moque bien de vous ! Voilà les hommes. Ils aiment qui les trahit & les abandonne. Cherchez femme, mon pauvre monsieur.

Je n'entendais pas distinctement, n'accordant d'ordinaire aucune attention aux bavardages de cette vieille. Et je ne sais pourquoi, j'ai éprouvé un vague malaise. Une chaleur inconnue a empli mon être d'un frisson douloureux.

— Écoutez, mes enfants, a ajouté Pâquerette en prenant ses aises, je suis une bonne femme, il me déplaît qu'on se moque de vous. Vous êtes gentils tous deux, doux comme des agneaux, bons comme du pain. J'ai rêvé de vous marier ensemble; je sais que jamais je n'aurai fait embrasser deux meilleures petites créatures. Allons, monsieur, prenez madame dans vos bras. Je rencontre tous les jours Laurence & Jacques qui se caressent dans l'escalier.

Je regardais Marie. Elle était calme, son pouls ne battait pas plus vite. Elle paraissait rêver les yeux fixés sur moi, & je ne savais si elle me voyait dans son rêve. Les baisers que Jacques pouvait

donner à Laurence ne la troublaient pas dans la tranquille amitié qu'elle avait pour lui.

Moi, je sentais la chaleur insupportable monter dans ma poitrine & m'étouffer. J'ignorais quel était cet engourdissement soudain qui me causait une douleur sourde, profonde, allant jusqu'à l'âme. Je ne songeais ni à Laurence ni à Jacques ; j'écoutais Pâquerette, & l'étouffement augmentait, me serrait à la gorge.

Pâquerette frottait lentement ses mains sèches ; ses yeux gris, perdus sous ses paupières molles, brillaient étrangement dans son visage jaune. Elle a repris d'une voix plus cassée :

— Vous êtes là à vous regarder comme de grands innocents. N'avez-vous pas compris, Claude ? Jacques vous prend Laurence, prenez Marie. Eh ! tenez, la petite sourit : elle ne demande pas mieux, allez. De cette façon, personne ne sera veuf, les uns n'auront pas à faire des reproches

aux autres. Voilà comme tout doit s'arranger en cette vie.

Marie a levé la main avec impatience, lui faisant signe de se taire. Cette voix aigre donnait un frisson à sa chair émaciée. Puis, son visage a pris une paix mélancolique, un air d'extase recueillie ; elle m'a regardé, rêveuse, & m'a dit d'une voix pénétrante, d'une voix que je ne lui connaissais pas :

— Voulez-vous, Claude? je vous aimerai bien.

Et elle s'eſt levée.

Un accès de toux a rejeté sur le lit son corps secoué horriblement, tout pantelant de douleur. Les bras ouverts & tordus, la tête renversée, elle suffoquait. Sa poitrine à demi découverte, cette pauvre poitrine que la souffrance avait faite si enfantine, si chaſte, se soulevait affreusement comme pleine d'un vent furieux. Puis, la terrible toux s'eſt apaisée, l'enfant s'eſt allongée, pâle, les joues violettes, comme

foudroyée d'accablement & d'insensibilité.

J'étais resté sur le bord de la couche, secoué moi-même par les déchirements de la mourante. Je n'avais pas osé bouger, cloué de pitié & d'effroi. Ce que j'avais devant moi était si profond d'horreur & de tendresse, si lamentable & si répugnant, que je ne sais comment exprimer la sainte peur qui me tenait là, navré, plein de dégoût & de miséricorde. J'étais tenté de battre Pâquerette, de la chasser; j'aurais voulu embrasser Marie comme un frère, lui donner mon sang pour rendre la vie & la fraîcheur à sa chair moribonde.

Ainsi, j'en étais arrivé à ce point : une femme perdue de vieillesse & de débauche m'offrait d'échanger mon cœur contre un autre cœur, de céder ma maîtresse à un de mes amis & de lui acheter ainsi la sienne; elle me faisait voir tout l'avantage de ce marché, elle riait de l'excellente histoire. Et l'amante qu'elle voulait me don-

ner appartenait déjà à la mort. Marie se mourait, & Marie me tendait les bras. Pauvre innocente ! sa pureté étrange lui cachait toute l'horreur de son baiser. Elle avançait les lèvres comme une vierge, ne comprenant pas que j'aurais mieux aimé mourir que de toucher à sa bouche, moi plein de Laurence. Cette chair pâle, brûlée par la fièvre, ne portait plus la trace des embrassements qui l'avaient rougie ; mais elle était morte déjà, sanctifiée, si pure que j'aurais cru commettre un sacrilége en lui donnant un dernier frisson de volupté.

Pâquerette a regardé curieusement la crise de Marie. Cette femme ne croit pas à la souffrance des autres.

— Elle aura avalé de travers, a-t-elle dit, sans songer que la malade ne mangeait plus depuis quinze jours.

J'ai été pris, à ces paroles, d'une colère aveugle. J'aurais volontiers souffleté cette face jaune qui ricanait, &, comme la

misérable ouvrait de nouveau les lèvres :

— Taisez-vous! lui ai-je crié d'une voix éclatante & indignée.

La vieille a reculé son fauteuil avec effroi. Elle m'a regardé, peureuse, indécise; puis, voyant que je ne riais point, elle a fait un geſte d'homme ivre, & a balbutié d'un ton traînant :

— Alors, s'il eſt défendu de plaisanter, il faut le dire. Moi, j'ai toujours le mot pour rire : tant pis pour ceux qui pleurent. Vous ne voulez pas de Marie, n'en parlons plus.

Et elle a poussé le fauteuil devant la table, où elle s'eſt versé un grand verre de vin qu'elle a bu à petits coups.

Je me suis penché sur Marie, qui râlait doucement, endormie par la souffrance. Je l'ai baisée au front, en frère.

Comme je sortais, Pâquerette s'eſt tournée vers moi.

— Monsieur Claude, m'a-t-elle crié,

vous n'êtes pas aimable, mais je ne vous en donnerai pas moins un bon avis. Si vous aimez Laurence, veillez sur elle.

XXIV

Je suis jaloux, — jaloux de Laurence !

Cette Pâquerette a mis en moi l'effroyable tourment. J'ai descendu, un à un, tous les degrés du désespoir; aujourd'hui mon infamie & ma souffrance sont complètes.

Je sais comment se nomme cette chaleur inconnue qui emplissait ma poitrine & m'étouffait. Cette chaleur était la jalousie, un flot brûlant d'angoisse & de terreur. Ce flot a monté, il a envahi tout mon être. Maintenant, je n'ai pas un membre qui ne soit endolori & jaloux, qui ne se plaigne

de l'horrible étreinte dont crie toute ma chair.

Je ne sais comment les autres sont jaloux. Moi, je suis jaloux de tout mon corps, de tout mon cœur. Lorsque le doute eſt entré en moi, il veille, travaille impitoyablement; il me blesse à chaque seconde, me fouille, entre toujours plus avant. La douleur eſt physique; l'eſtomac se serre, les membres s'affaissent, la tête se creuse, il y a faiblesse & fièvre. Et, au-dessus de ces maux des nerfs & des muscles, je sens l'angoisse de mon cœur, profonde, éperdue, qui me presse, me brûle sans relâche. Une seule idée tourne sur elle-même dans le vide immense de ma pensée : je ne suis plus aimé, je suis trompé, & mon cerveau bat comme une cloche sous cet unique son, mes entrailles ont un même frémissement, tordues & déchirées. Rien n'eſt plus douloureux que ces heures de jalousie qui me frappent doublement, dans la matière &

dans l'affection. La souffrance de la chair & la souffrance du cœur s'unissent en une sensation d'une accablante pesanteur, inexorable, m'écrasant toujours. Et moi, je perds le souffle, m'abandonnant, descendant de plus en plus dans mes soupçons, agrandissant ma blessure, m'évanouissant à la vie, ne vivant que de la pensée qui me ronge.

Si je souffrais moins, je voudrais savoir de quoi eſt faite ma souffrance. J'aurais un âpre plaisir à interroger mon corps, à questionner ma tendresse. Je suis curieux de voir le fond de mes désespoirs. Sans doute, il y a là les mille méchantes choses de l'amour, l'égoïsme & l'amour-propre, la lâcheté & les passions mauvaises; il y a la révolte des sens, les vanités de l'intelligence. Cette femme qui s'en va, lasse de mes caresses, & qui me préfère un autre homme, me blesse dans tout mon être; elle me dédaigne, elle déclare qu'elle a trouvé un amour plus doux, plus pur que le mien.

Puis, il y a surtout un sentiment d'immense solitude. On se sent abandonné, on frissonne d'effroi ; on ne peut vivre sans cette créature qu'on s'était plu à regarder comme une compagne éternelle ; on a froid, on tremble, on préférerait mourir que de rester orphelin.

J'exige que Laurence soit à moi. Je n'ai qu'elle & je la garde en avare. Je saigne, lorsque je songe que Pâquerette a peut-être raison, & que demain je serai sans amour. Je ne veux pas rester tout seul dans ma misère, au fond de mon abaissement. J'ai peur.

Et pourtant je ne puis fermer les yeux, vivre dans l'ignorance. Certains garçons, lorsqu'ils sentent qu'une femme leur est nécessaire, l'acceptent telle qu'elle est ; ils n'ont garde de risquer leur paix en fouillant sa vie. Moi, je ne me sens pas la force d'ignorer. Je doute. Mon malheureux esprit me pousse à me désabuser ou à me convaincre ; j'ai besoin de pénétrer Lau-

rence, de mourir, si elle doit m'abandonner.

Le soir, je feins de sortir, je me glisse furtivement chez Marie. Pâquerette sommeille; la mourante me sourit faiblement, sans tourner la tête. Je vais à la fenêtre & je m'y établis. De là, j'espionne, je me penche pour voir dans la cour & dans la chambre de Jacques. Je reviens parfois entrebâiller la porte, j'écoute les bruits de l'escalier. Ce sont des heures cruelles. Mon esprit tendu travaille avec labeur, mes membres tremblent d'anxiété & d'attention prolongée. Lorsque des voix montent de la chambre de Jacques, l'émotion me serre à la gorge. Si j'entends Laurence quitter notre mansarde & qu'elle ne paraisse pas sur le seuil, en bas, une brûlure me traverse la poitrine : j'ai compté les marches, je me dis qu'elle s'eſt arrêtée au troisième étage. Alors, je me courbe, au risque de tomber; je voudrais entrer par cette fenêtre qui s'ouvre à cinq mè-

tres au-dessous de moi. Je crois entendre des sons de baisers, je saisis mon nom prononcé avec des rires ironiques. Puis, lorsque Laurence se montre enfin sur le seuil, dans la cour, la brûlure me traverse de nouveau. Je reste haletant, brisé. Elle me surprend, je ne l'attendais pas. Je commence à douter, je ne sais plus si j'ai bien compté les marches qu'elle avait à descendre.

Longtemps je joue ce jeu cruel avec moi-même. J'invente des embûches, &, le sang me montant aux yeux, je ne me rappelle plus ce que j'ai vu. La certitude me fuit, les soupçons naissent & meurent plus dévorants chaque jour. J'ai une science infernale pour épier & raisonner les causes de ma souffrance; mon esprit s'empare âprement des faits les plus minces, il les assemble, les lie, en tire des déductions merveilleuses. Je fais cette petite besogne avec une étonnante lucidité; je compare, je discute, j'accueille, je rejette, en véritable juge

d'inſtruction. Mais, dès que je crois tenir une certitude, mon cœur éclate, ma chair tressaille, je ne suis plus qu'un enfant qui pleure, en sentant la réalité lui échapper.

J'aimerais à pénétrer la vie de mes compagnons, à fouiller les myſtères; j'ai la curiosité de tout ce que je ne sais pas, je me plais étrangement à ces délicates opérations de l'intelligence, en quête d'une solution inconnue. Il y a une volupté exquise à peser chaque mot, chaque souffle; on n'a que quelques vagues données, & on arrive, par une marche lente & sûre, mathématique, à la connaissance de la vérité entière. Je puis mettre ma sagacité au service de mes frères. Lorsqu'il s'agit de moi, je suis agité d'une telle passion que je ne sais ni voir ni entendre.

Hier, je suis reſté deux heures dans la chambre de Marie. La nuit était noire, humide. En face, sur la muraille nue, la fenêtre de Jacques jetait un grand carré de lumière jaune. Des ombres allaient & ve-

naient dans ce carré, bizarres, agrandies.

J'avais entendu Laurence fermer notre porte, & elle n'était pas descendue dans la cour. Je reconnaissais l'ombre de Jacques, sur le mur, longue & roide, s'agitant avec des mouvements secs & précis. Il y avait une autre ombre, plus courte, plus lente, plus indécise dans ses geftes; je croyais reconnaître cette ombre, qui me paraissait avoir une tête forte, grossie par un chignon de femme.

Par inftants, le carré de lumière jaune s'étendait, pâle & blafard, vide & calme. Et moi, penché, haletant, je regardais avec une attention douloureuse, souffrant de ce vide & de ce calme de la lumière, souhaitant avec angoisse qu'une masse noire apparût, me livrant son secret. Puis, brusquement, le carré se peuplait : une ombre passait, deux ombres se mêlaient, démesurées, d'une telle étrangeté que je ne pouvais saisir les formes ni expliquer les mouvements. Mon esprit cherchait avec désespoir

le sens de ces taches sombres qui s'allongeaient, s'élargissaient, laissant deviner parfois une tête ou un bras. La tête & le bras se déformaient aussitôt, se fondaient. Je n'apercevais plus qu'une sorte de flot d'encre oscillant, se répandant de tous côtés, barbouillant la muraille. Je voulais comprendre, & j'arrivais à diſtinguer des silhouettes monſtrueuses d'animaux, des profils étranges. Je me perdais dans le cauchemar de cette vision, je suivais avec terreur ces masses qui dansaient sans bruit, je frémissais à la pensée de ce que j'allais découvrir, je pleurais de rage en voyant que tout cela n'avait aucun sens & que je ne saurais rien. Et, tout à coup, le flot d'encre, dans un dernier saut, dans une dernière grimace, coulait le long du mur, le long des ténèbres. Le carré de lumière jaune reſtait de nouveau désert, morne. Les ombres avaient passé, sans me rien révéler. Je me penchais, plus désespéré, attendant le terrible spectacle, me disant

que ma vie dépendait de ces taches noires qui gambadaient sur la muraille jaunie.

Une sorte de fureur a fini par me prendre devant ce drame ironique qui se jouait en face de moi. Ces personnages étranges, ces scènes rapides & incompréhensibles me raillaient; j'aurais voulu pouvoir faire cesser cette farce lugubre. Je me sentais brisé d'émotion, dévoré de doute.

Je suis doucement sorti de la chambre de Marie, j'ai ôté mes souliers que j'ai posés sur le palier; puis, oppressé, anxieux, je me suis mis à descendre l'escalier, m'arrêtant à chaque marche, écoutant le silence, épouvanté des légers bruits qui montaient. Arrivé devant la porte de Jacques, après cinq longues minutes de peur & d'hésitation, je me suis courbé lentement, péniblement, & j'ai entendu craquer les os de mon cou. J'ai appliqué mon œil droit au trou de la serrure : je n'ai vu que les ténèbres. Alors, j'ai collé mon oreille contre le bois de la porte: le silence bourdonnait,

& il y avait dans ma tête un grand murmure qui m'empêchait d'entendre. Des flammes passaient devant mes regards, un grondement sourd & grandissant emplissait le corridor. Le bois de la porte brûlait mon oreille; il me semblait tout vibrant. Derrière cette porte, je pensais saisir par inſtants des soupirs étouffés; puis la mort me paraissait avoir passé dans cette chambre silencieuse. Et je ne savais plus. Je ne pouvais rien arracher de précis à ce silence tumultueux, à cette nuit pleine d'éclairs. J'ignore combien de temps je suis reſté courbé contre la porte; je me souviens seulement que le froid du carreau me glaçait les pieds, & qu'un grand tremblement secouait mon corps couvert de sueur. L'angoisse & l'épouvante me tenaient cloué, ramassé sur moi-même, n'osant bouger, tordu par la jalousie, aussi frissonnant que si je venais de commettre un crime.

Je suis remonté en chancelant, me heur-

tant aux murs. J'ai ouvert de nouveau la fenêtre de Marie, ayant encore besoin de souffrance, ne pouvant me souſtraire à la cuisante volupté de mes déchirements. La muraille, en face, était noire; la toile venait de tomber sur le drame, la nuit régnait. En sortant, j'ai contemplé Marie qui dormait, les mains jointes. Je crois que je me suis agenouillé devant la couche, adressant à je ne sais quelle divinité une prière dont les paroles me montaient aux lèvres.

Je me suis couché, grelottant, & j'ai fermé les yeux. Je voyais, au travers de mes paupières, la lueur de la chandelle, posée sur une petite table en face de moi, & j'avais ainsi un large horizon rose que je peuplais de figures lamentables. J'ai la triſte puissance du rêve, la faculté de créer de toutes pièces des personnages qui vivent presque de la vie réelle; je les vois, je les touche, ils jouent comme des acteurs vivants les scènes qui se passent dans ma pensée. Je

souffre & je jouis d'autant plus puissamment que mes idées se matérialisent & que je les perçois, les yeux fermés, par tous mes sens, par toute ma chair.

Dans la lueur rose, je voyais Laurence demi-nue entre les bras de Jacques. Je voyais la chambre qui m'avait paru noire, silencieuse, & maintenant elle était pleine de rires, de clartés. Les deux amants, dans un flot de lumière éclatante, se serraient étroitement; ils étaient là, sous mes yeux, prenant toutes les attitudes que rêvait mon esprit éperdu. Ce n'étaient plus de simples pensées, une jalousie de cœur, c'étaient des tableaux horribles, vivants, d'une netteté effrayante. Mon corps se révoltait & criait; je sentais que le drame se passait en moi, que je pouvais voiler ces images; je les découvrais, je les étalais, je les évoquais plus nues, plus vigoureuses, je m'enfonçais à plaisir dans ces spectacles que je me donnais largement pour souffrir davan-

tage. Mes doutes se faisaient chair, je savais & je voyais enfin, je trouvais dans mon imagination des certitudes pleines de douloureuses délices.

Laurence eſt entrée & a refermé la porte brutalement. Elle apportait du dehors un parfum indéfinissable de tabac & de liqueur. Je n'ai pas ouvert les paupières, écoutant ses pas & le froissement des étoffes, tandis qu'elle se déshabillait. Je regardais la lueur rose; &, au delà, il me semblait voir cette femme, lorsqu'elle passait devant moi, rire de pitié, se moquer du geſte, croyant que je dormais.

Elle s'eſt couchée, poussant un soupir léger, & a pris ses aises pour s'endormir. Alors toute la douleur de la soirée m'a monté à la gorge; une rage indicible m'a pris, à la sensation de cette chair froide qui touchait la mienne. J'ai pensé que Laurence me revenait lasse de volupté, molle & humide de trahison & de débauche.

Je me suis dressé sur mon séant, serrant les poings.

— D'où viens-tu ? ai-je demandé à Laurence d'une voix sourde & tremblante.

Elle a ouvert lentement les yeux qu'elle avait déjà fermés, & elle m'a regardé un inſtant, étonnée, sans répondre. Puis, avec un mouvement d'épaules :

— Je viens, m'a-t-elle répondu, de chez la fruitière du haut de la rue, qui m'avait invitée à prendre le café.

Je voyais sa face de bas en haut : les paupières lasses retombaient d'elles-mêmes, les traits exprimaient la satiété & l'assouvissement. J'ai senti le sang m'aveugler à la voir si pleine des baisers d'un autre. Son cou, large & gonflé, se tendait à moi, me sollicitant au crime ; il était gros & court, impudent & lubrique ; il blanchissait insolemment, se moquant & me défiant. Tout ce qui m'entourait a disparu, je n'ai plus aperçu que ce cou.

— Tu mens ! ai-je crié.

Et j'ai pris le cou entre mes doigts crispés, voyant rouge. J'ai secoué violemment Laurence, serrant de toutes mes forces. Elle se laissait aller, obéissant aux secousses, sans une plainte, molle & abrutie. Je ne sais quel plaisir j'avais à sentir ce corps tiède & souple se plier, se fondre au gré de ma rage. Puis, un frisson glacial m'a pénétré d'épouvante, j'ai cru voir du sang ruisseler le long de mes doigts, je me suis rejeté sur l'oreiller, sanglotant, ivre de douleur.

Laurence a porté la main à son cou. Elle a respiré fortement, à trois reprises, & elle s'eſt recouchée, me tournant le dos, sans une parole, sans une larme.

Je l'avais échevelée. Sur sa nuque, j'apercevais une trace bleuâtre rendue plus sombre par l'ombre des cheveux qui cachaient à demi les épaules. Mes pleurs m'aveuglaient, mon cœur était plein d'une compassion immense & douloureuse. Je pleurais sur moi qui venais de

maltraiter une femme, je pleurais sur Laurence dont j'avais entendu crier les os sous mes doigts. Tout mon être s'anéantissait dans un remords poignant, mon âme navrée cherchait avec désespoir à réparer ce qui ne pouvait être oublié. Je reculais, plein de dégoût & de frayeur, devant la bête fauve que j'avais sentie s'éveiller & mourir en moi; je souffrais de terreur, de honte, de pitié.

Je me suis approché de Laurence, je l'ai prise dans mes bras, lui parlant bas, à l'oreille, d'une voix caressante & désolée. Je ne sais ce que je lui ai dit. Mon cœur était plein, je l'ai vidé. Mes paroles ont été une longue prière, ardente & humble, douce & violente, pleine d'orgueil & de bassesse. Je me suis livré entier, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir; j'ai fait l'hiftoire de mon cœur, j'ai fouillé jusqu'au plus profond de mon être pour ne rien cacher. J'avais besoin de pardon, j'avais aussi besoin de pardonner. J'ai ac-

cusé Laurence, je lui ai demandé de la loyauté & de la franchise, je lui ai dit combien elle m'avait fait pleurer. Je ne lui adressais pas des reproches pour me mieux excuser; mes lèvres s'ouvraient malgré moi, tout le présent m'emplissait, mes pensées de chaque jour s'unissaient en une seule plainte tendre & résignée, dégagée de toute colère, de toute rancune. Mes reproches, mes confidences ont été mêlés d'effusions d'amour, de tendresses soudaines; j'ai parlé ce langage de la passion, puéril & ineffable, montant en plein ciel, me traînant à terre; je me suis servi de cette poésie adorable & ridicule des enfants & des amants; j'ai été fou, passionné, ivre. Et j'allais ainsi, comme dans un rêve, interrogeant, répondant, parlant d'une voix profonde & régulière, pressant Laurence contre ma poitrine. Pendant une grande heure, j'ai entendu les paroles qui, d'elles-mêmes, sortaient de ma bouche, douces, navrées; je me soulageais à écouter cette

musique pénétrante, il me semblait que mon pauvre cœur endolori se berçait & s'endormait.

Laurence, les yeux ouverts, regardait le mur, impassible. Ma voix ne semblait pas arriver jusqu'à elle. Elle était là aussi muette, aussi morte que si elle s'était trouvée dans une grande nuit, dans un grand silence. Son front dur, sa bouche froide & crispée annonçaient la résolution implacable de ne pas écouter, de ne pas répondre.

Alors, j'ai éprouvé un âpre désir d'obtenir une parole de cette femme. J'aurais donné mon sang pour entendre la voix de Laurence ; tout mon être se portait vers elle, la conjurait, la priait à mains jointes de parler, de prononcer un seul mot. Je pleurais de son silence, une sorte de vague malaise grandissait en moi à mesure qu'elle devenait plus morne & plus impénétrable. Je me sentais glisser à la folie, à l'idée fixe ; j'avais l'impérieux besoin d'une réponse,

je faisais des efforts surhumains de prières & de menaces pour contenter ce besoin qui me dévorait. J'ai multiplié mes questions, appuyé sur mes demandes, changé la forme de mes interrogations, les rendant plus pressantes; je me suis servi de toute ma douceur, de toute ma violence, implorant, ordonnant, parlant d'un ton caressant & soumis, puis me laissant emporter par la colère, & me faisant ensuite plus humble, plus insinuant encore. Laurence, sans un frisson, sans un regard, paraissait ignorer ma présence. Toute ma volonté, tout mon désir furieux se brisaient contre l'impitoyable surdité de cet être qui se refusait à moi.

Cette femme m'échappait. Je devinais une barrière infranchissable entre elle & moi. Je tenais son corps étroitement serré, je sentais ce corps s'abandonner avec dédain à mon embrassement. Mais je ne pouvais ouvrir cette âme, entrer dedans; le cœur & la pensée se dérobaient; je

ne pressais qu'un lambeau sans vie, si las, si usé qu'il ne disait rien à mes bras. Et j'aimais, & je voulais posséder. Je retenais avec désespoir la seule créature qui me reſtât, j'exigeais qu'elle m'appartînt, j'avais des fureurs d'avare, lorsque je croyais qu'on allait me la prendre & qu'elle mettait quelque complaisance à se laisser voler. Je me révoltais, j'appelais toutes mes forces pour défendre mon bien. Et voilà que je ne pressais qu'un cadavre sur ma poitrine, qu'une chose inconnue qui m'était étrangère, dont je ne pouvais pénétrer le sens. Oh! frères, vous ignorez cette souffrance, ces élans d'amour qui se heurtent à un corps inanimé, cette réſiſtance froide d'une chair dans laquelle on voudrait se fondre, ce silence en réponse à tant de sanglots, cette mort volontaire qui pourrait aimer, qu'on supplie de toute sa puissance, & qui n'aime pas.

Lorsque la voix m'a manqué, lorsque j'ai désespéré d'animer jamais Laurence,

j'ai posé la tête sur son sein, l'oreille contre son cœur. Là, appuyé à cette femme, les yeux ouverts, regardant la mèche de la chandelle qui charbonnait, j'ai passé ma nuit à songer. J'entendais le râle de Marie, coupé de hoquets, qui me venait au travers de la cloison, berçant mes pensées.

J'ai songé. J'écoutais les battements réguliers du cœur de Laurence. Je savais que ce n'était là qu'un flot de sang, je me disais que je suivais dans leur cadence les bruits d'une machine bien réglée, & que la voix qui parvenait jusqu'à moi n'était que celle d'un mouvement d'horloge inconscient, obéissant à un simple ressort. Et pourtant je m'inquiétais, j'aurais voulu démonter la machine, aller la chercher pour en étudier les plus minces pièces ; je songeais sérieusement, dans ma folie, à ouvrir ce sein, à prendre ce cœur & à voir pourquoi il battait d'une façon si douce & si profonde.

Marie râlait, le cœur de Laurence bat-

tait presque dans ma tête. A ce double bruit, qui parfois se confondait en un seul, j'ai songé à la vie.

Je ne sais pourquoi un désir insatiable de virginité me poursuit dans mon abaissement. Toujours j'ai en moi la pensée d'une pureté immaculée, haute, inaccessible, & cette pensée s'éveille plus cuisante au fond de chacun de mes désespoirs.

Tandis que j'appuyais ma tête sur le sein flétri de Laurence, je me suis dit que la femme était née pour un seul amour.

Là eſt la vérité, l'unique mariage possible. Mon âme eſt si exigeante qu'elle veut toute la créature qu'elle aime, dans son enfance, dans son sommeil, dans sa vie entière. Elle va jusqu'à accuser les rêves, jusqu'à déclarer que l'amante eſt souillée si elle a reçu en songe les embrassements d'une vision.

Toutes les jeunes filles, les plus pures, les plus candides, nous arrivent ainsi

déflorées par le démon de leurs nuits; ce démon les a pressées dans ses bras, a fait frémir leur chair innocente, leur a donné, avant l'époux, les premières caresses. Elles ne sont plus vierges, elles n'ont plus la sainte ignorance.

Moi, je voudrais que l'épouse me vînt au sortir des mains de Dieu; je la voudrais blanche, épurée, morte encore, & je l'éveillerais. Elle vivrait de moi, ne connaîtrait que moi, n'aurait de souvenirs que ceux qui lui viendraient de moi. Elle réaliserait ce rêve divin d'un mariage de l'âme & du corps, éternel, tirant tout de lui-même. Mais lorsque les lèvres de la femme connaissent d'autres lèvres, lorsque les seins ont frémi sous d'autres étreintes, l'amour ne peut être qu'une angoisse de chaque jour, une jalousie de chaque heure. Cette femme ne m'appartient pas, elle appartient à ses souvenirs; elle se tord dans mes bras, songeant peut-être à d'anciennes tendresses; elle m'échappe sans

cesse, elle a toute une vie qui n'a pas été la mienne, elle n'eſt pas moi. J'aime & je me déchire; je sanglote devant cette créature que je ne possède pas, que je ne peux plus posséder en entier.

La chandelle fumait, la chambre s'emplissait d'un air épais, jaunâtre. J'entendais le râle de Marie, plus saccadé. J'écoutais le cœur de Laurence & je ne savais en comprendre le langage. Ce cœur parlait sans doute une langue inconnue; je retenais mon souffle, je tendais mon intelligence; le sens m'échappait toujours. Peut-être me racontait-il le passé de la misérable, son hiſtoire de honte & de misère. Il battait, lent, ironique, laissant tomber les syllabes avec effort; il ne se hâtait pas de finir, il paraissait se complaire dans le récit de l'horrible aventure. Je devinais par inſtants ce qu'il pouvait dire. J'ignorais le passé, j'avais refusé de le connaître, tâché de l'oublier; mais, de lui-même, il s'évoquait, il apparaissait

à ma pensée tel qu'il avait dû être. Je savais quelles infamies il me fallait imaginer; même dans l'ignorance où je m'étais enfermé, je dépassais sans doute le réel, je tombais dans le cauchemar, exagérant le mal. A cette heure, j'aurais voulu tout savoir, dans la vérité des faits. Je prêtais l'oreille à ce cœur cynique & lourd qui me contait à voix basse la longue hiſtoire, en une langue inconnue, & je ne pouvais suivre le discours, ne sachant que penser des quelques mots que je croyais saisir au passage.

Puis, soudain, le cœur de Laurence a changé de langue. Il a parlé de l'avenir, & je l'ai compris. Il battait nettement, causant plus vite, avec plus d'âpreté, plus d'ironie. Il disait qu'il allait au ruisseau & qu'il avait hâte d'y arriver. Laurence me quitterait le lendemain, elle reprendrait sa vie de hasards; elle appartiendrait à la foule, elle descendrait les quelques degrés qui la séparaient encore

du fond de l'égout. Alors, elle serait brute, elle ne sentirait plus rien, & se déclarerait heureuse. Elle mourrait une nuit, sur le trottoir, soûle & éreintée. Le cœur me disait que le corps irait à l'amphithéâtre, & que là on le couperait en quatre pour savoir ce qu'il contenait d'amer & de nauséabond. Moi, à ces paroles du maudit, je voyais Laurence bleuie, traînée dans la boue, marbrée de caresses infâmes, étendue toute raide sur la pierre blanche. On fouillait avec des couteaux minces les entrailles de celle que j'aimais à en mourir & que je pressais désespérément entre mes bras.

La vision grandissait, la chambre se peuplait de fantômes. Un monde de débauche passait en longue procession désolée. La vie, avec ce qu'elle a d'horrible & de souillé, se déroulait à mes yeux, en tableaux effrayants. Toute la saleté humaine se dressait devant moi, drapée de soie, couverte de haillons, jeune & belle, vieille

& décharnée. Le défilé de ces hommes & de ces femmes, allant à la pourriture, a duré longtemps & m'a épouvanté.

Le cœur battait, battait. Il disait maintenant avec colère : « Ta maîtresse vient de la nuit & va à la fange. Tu m'aimes, moi je ne t'aimerai jamais, parce que je suis un cœur manqué qui ne saurait servir à rien. Tu es infâme vainement; tu veux descendre à la boue, la boue ne peut monter à toi. Tu interroges le silence, tu t'éclaires avec la nuit; tu secoues un cadavre inconnu que tu ferais mieux de porter tout de suite sur la dalle de l'amphithéâtre. »

Je ne sais plus. Le cœur a cessé de battre, la mêche de la chandelle s'eſt éteinte dans un flot de suif. Je suis reſté sur le sein de Laurence, me croyant au fond d'un grand trou noir, humide & désert.

Marie râlait.

XXV

Ce matin, en m'éveillant, j'ai eu un élan de douloureux espoir.

La fenêtre était restée ouverte, & je me trouvais glacé.

Je me suis pressé le front entre les mains, je me suis dit que toute cette fange ne pouvait être, que je rêvais à plaisir l'infamie. Je sortais d'un songe horrible ; tout secoué encore par la vision, j'ai souri en pensant que ce n'était qu'un songe & que j'allais reprendre ma vie calme au soleil. Je me refusais au souvenir, je me révoltais, je niais. J'avais l'indignation de l'honneur.

Non, il était impossible que je souffrisse à ce point, que la vie fût si mauvaise, si honteuse; il était impossible qu'il existât

de pareilles hontes & de pareilles douleurs.

Je me suis levé doucement, je suis allé à la fenêtre aspirer de toutes mes forces l'air du matin. J'ai vu Jacques au-dessous de moi, qui sifflait tranquillement en regardant dans la cour. Alors, il m'eſt venu la pensée de descendre, de l'interroger; c'était un esprit froid & juſte qui calmerait ma fièvre, un honnête homme qui répondrait avec franchise à mes queſtions, qui me dirait s'il aimait Laurence & quels étaient ses rapports avec elle. Là serait peut-être la guérison. Je n'aurais plus cette terrible chaleur qui me dévorait la poitrine, je me reposerais en Laurence, j'adopterais une sage ligne de conduite qui nous tirerait, elle & moi, de cet amour désespéré & sanglant où nous étions plongés.

Vous le voyez, frères, près du terrible dénoûment, j'en étais encore à l'espérance. Oh! mon pauvre cœur, grand en-

fant que chaque plaie rend plus jeune & plus chaud! En passant devant Laurence, pour aller chez Jacques, j'ai regardé un inſtant cette fille endormie, &, après tant de larmes, j'ai de nouveau espéré la rédemption.

J'ai trouvé Jacques au travail. Il m'a tendu la main loyalement, avec un sourire clair & franc. Je l'ai regardé au visage, en face; je n'ai pas vu dans ses traits paisibles la trahison que j'y cherchais. Si ce garçon me trompe, il ne sait pas qu'il fait saigner mon cœur.

— Eh quoi! m'a-t-il dit en riant, n'es-tu plus paresseux? C'eſt bon pour moi, homme sérieux, de me lever à six heures.

— Écoute, Jacques, ai-je répondu, je suis malade, je viens me guérir. J'ai perdu conscience de ce qui m'entoure, je m'ignore moi-même. Ce matin, au réveil, j'ai compris que le sens de la vie m'échappait, je me suis senti perdu dans le vertige & l'aveuglement. C'eſt pourquoi je suis des-

cendu te serrer la main & te demander aide & conseil.

Je suivais sur la face de Jacques l'effet de mes paroles. Il eſt devenu grave & a baissé les yeux. Il n'avait pas l'attitude d'un coupable, il avait presque celle d'un juge.

J'ai ajouté d'une voix vibrante :

— Tu vis à mon côté, tu sais quelle eſt ma vie. J'ai eu ce malheur, au début, de rencontrer une femme qui a pesé sur moi & qui m'a écrasé. J'ai gardé longtemps cette femme par pitié & par juſtice. Aujourd'hui, j'aime Laurence, je la garde par rage d'amour. Je ne viens pas te demander d'employer ta sagesse à me séparer d'elle; je veux, s'il eſt possible, que tu me donnes de derniers espoirs, en apaisant ma fièvre, en me faisant voir que tout n'eſt pas honte en moi. Je te l'ai dit, je ne me connais plus moi-même. Rends-moi le service de fouiller mon être, de l'étaler saignant devant mes yeux. Si je

n'ai plus rien de bon, si je suis souillé de cœur & de chair, je suis bien décidé à m'enfoncer, à me noyer dans la boue. Si, au contraire, tu parviens à me donner une espérance de rachat, je ferai de nouveaux efforts pour revenir à la lumière.

Jacques m'écoutait, hochant la tête tristement. J'ai continué après un silence :

— Je ne sais si tu m'entends bien. J'aime Laurence avec emportement, j'exige qu'elle me suive dans la lumière ou dans la boue. Je mourrais de peur, si elle me laissait seul au fond de la honte; mon cœur éclatera lorsque j'apprendrai qu'elle a, dans son écrasement, trouvé d'autres baisers que les miens. Elle eſt à moi de toute sa misère, de toute sa laideur. Personne ne voudrait de cette pauvre créature. Cette pensée me la rend plus chère, plus précieuse; elle eſt indigne de tous, moi seul l'accepte; si je savais qu'un autre eût mon triſte courage, ma

rage jalouse serait d'autant plus grande qu'il faudrait plus d'amour, plus de dévouement à celui qui me volerait Laurence. Ne raisonne donc pas avec moi, Jacques; je n'ai que faire de tes idées sur la vie, de tes volontés & de tes devoirs. Je suis trop haut ou trop bas pour te suivre dans ta voie. Toi qui as l'esprit sain, tâche seulement de m'assurer que Laurence m'aime, que j'aime Laurence, que je dois l'aimer.

Je m'étais animé en parlant, je frémissais, j'entendais la folie monter. Jacques, de plus en plus grave, de plus en plus triste, me regardait, &, à voix basse :

— L'enfant! disait-il, le pauvre enfant!

Puis, il m'a pris les mains & les a tenues dans les siennes, se recueillant, gardant le silence. Ma chair brûlait, la sienne était fraîche; je sentais mon visage se contracter, & je me cherchais vainement dans le sien qui restait grave & fort.

— Claude, m'a-t-il dit enfin, tu rêves,

mon ami, tu es hors de la vie, dans le cauchemar & le mensonge. Tu as la fièvre, le délire; ton cœur & ton corps sont malades. Dans ta souffrance, tu ne vois plus les choses de cette terre telles qu'elles sont. Tu donnes des dimensions monſtrueuses aux graviers, tu rapetisses les montagnes; ton horizon eſt l'horizon du vertige, peuplé de visions terrifiantes qui ne sont qu'ombres & reflets. Je te jure que tes sens & ton âme se trompent, que tu perçois, que tu aimes ce qui n'exiſte pas. Va, je comprends ta maladie, même j'en connais les causes. Tu étais né pour un monde de pureté, d'honneur; tu venais à nous, sans défense, sans règle, le cœur ouvert, l'esprit libre; tu avais l'immense orgueil de croire à la puissance de tes tendresses, à la juſtice, à la vérité de ta raison. Ailleurs, dans un milieu digne, tu aurais grandi en dignité. Parmi nous, tes vertus ont hâté ta chute. Tu as aimé, lorsqu'il fallait haïr; tu as été doux, lorsqu'il fal-

lait être cruel; tu as écouté ta conscience & ton cœur, lorsqu'il ne fallait écouter que ton plaisir & ton intérêt. Et voilà pourquoi tu es infâme. L'hiſtoire eſt navrante; tu dois te trouver bien puni dans tes fiertés qui te poussaient à vivre en dehors des jugements de la foule. Aujourd'hui la plaie eſt saignante, avivée, irritée par tes propres mains qui la déchirent. Tu as porté dans ta chute la fougue de ton caractère, tu as voulu être perdu tout entier, dès que tu as senti le bout de ton pied entrer dans le mal. Maintenant, tu te vautres avec une sainte horreur, avec un emportement de joie amère, sur le lit ignoble où tu t'es couché. Je te connais, Claude : tu as la défaite mauvaise, tu ne veux pas être vaincu à demi. Me permets-tu, à moi, l'homme pratique, l'homme sans cœur, d'essayer de te guérir en portant le fer rouge sur la plaie?

J'ai fait un geſte d'impatience, ouvrant les lèvres.

— Je sais ce que tu vas me dire, a repris Jacques avec plus de vivacité. Tu vas me dire que tu ne veux pas guérir, & que mon fer rouge ne fera pas même crier ta chair déjà trop meurtrie. Je sais encore ce que tu penses, car je vois ta colère & ton dédain. Tu penses que nous valons moins que toi, nous qui n'aimons, qui ne pleurons pas; tu penses que nous avons fait ce monde, cette femme dont tu souffres, que nous sommes des lâches, des cruels, & que notre façon d'être jeune eſt plus honteuse que ton amour & ton abaissement. Tu viens me crier, à moi qui vis tranquille dans la même boue que toi, que tu te meurs de honte, que je manque d'âme, si je ne meurs pas avec toi. Tu as peut-être raison : je devrais sangloter, me tordre les bras. Seulement je ne me sens pas des besoins de pleurer; je n'ai pas tes nerfs de femme, ton âpreté ni ta délicatesse de sensation. Je comprends que tu souffres par moi, par les autres, par tous

ceux qui aiment sans amour, & j'ai pitié de toi, pauvre grand enfant, qui me parais tant souffrir d'une souffrance que j'ignore. Si je ne puis monter à toi, m'exposer à tes hontes et à tes douleurs par trop d'âme & trop de juſtice, je veux au moins, pour te guérir, te donner notre lâcheté & notre cruauté, t'arracher ton cœur, te laisser la poitrine vide. Alors, tu marcheras droit dans le chemin de jeunesse.

Il avait élevé la voix, il me serrait les mains, fortement, presque avec colère. Ce devait être là toute la passion de Jacques : une passion blanche, faite de raisonnement & de devoir. Moi, pâle devant lui, la tête à demi détournée, je souriais de mépris & d'angoisse.

— Ta Laurence, a-t-il continué avec énergie, ta Laurence eſt une catin ! Elle eſt laide, elle eſt vieille, elle eſt infâme. Tu vas monter chez toi & me la jeter à la rue ; elle eſt mûre pour le ruisseau. Voici plus d'un an que cette fille te ronge & te souille;

il eſt temps que tu ôtes la vermine de ton corps, que tu te blanchisses, que tu te laves les mains. Je comprends les surprises de la chair; j'aimerai Laurence une nuit, si elle veut & si je viens à avoir quelque passion mauvaise; le lendemain, je rendrai au trottoir ce qui appartient au trottoir, & je brûlerai du sucre dans ma chambre. Monte, jette-la par la fenêtre, si elle ne sort pas assez vite par la porte. Sois cruel, sois lâche, sois injuſte, commets un crime. Mais, pour l'amour de Dieu! ne garde pas une Laurence chez toi. Ces femmes-là sont un pavé sur lequel on marche; elles appartiennent aux passants comme les dalles de la rue. Tu prives la foule, en gardant pour toi seul une propriété publique. La juſtice ici eſt de ne voler personne. Ne te sers pas en avare du bien de tous. Vois-tu, je cherche quelque insulte pour t'exaspérer; je voudrais te rendre digne de ton âge, en t'apprenant à injurier la femme, à t'en servir pratiquement. Depuis un an, qu'as-

tu fait, si ce n'eſt pleurer; te voilà mort au travail, tu vis déclassé, en dehors de tout avenir. Laurence eſt le mauvais ange qui a tué ton intelligence & tes espoirs. Il faut tuer Laurence. Attends, j'ai une dernière infamie à te jeter à la face. Tu n'as pas le droit de vivre pauvre, en vivant avec cette femme; si tu travaillais, si tu luttais seul, tu pourrais mourir de faim, & tu en mourrais plus grand. Les quelques amis que tu avais se sont éloignés; tu les as vus s'écarter avec froideur, un à un. Tu ne sais pas ce qu'ils disent? Ils disent qu'ils ne s'expliquent pas tes moyens d'exiſtence, qu'ils ne comprennent pas que tu gardes une maîtresse dans ta misère; les riches, lorsqu'ils font l'aumône, disent cela des pauvres qui ont un chien. Ils disent, ces amis, qu'il y a calcul & que tu manges le pain que Laurence gagne ailleurs.

Je me suis dressé d'un mouvement brusque, les bras étroitement serrés contre la poitrine. L'insulte m'avait atteint en

plein visage, j'en sentais le froid qui me couvrait la face; j'étais roidi & glacé; je ne savais plus si je souffrais. Je ne croyais pas en être arrivé déjà à ce degré d'abaissement dans les opinions de la foule; j'avais désiré une honte volontaire, mais je n'avais pas voulu l'injure. J'ai reculé pas à pas vers la porte, regardant Jacques qui s'était levé, lui aussi, & qui me contemplait avec une violence superbe. Quand j'ai été sur le seuil :

— Écoutez, m'a-t-il dit, vous vous en allez sans me serrer la main, je vois que vous ne me pardonnerez pas la blessure que je viens de vous faire. Pendant que je suis lâche & cruel, j'ai une dernière infamie à vous proposer. Je ne vous aurai pas torturé, je n'aurai pas soulevé votre dégoût sans vous guérir. Envoyez-moi Laurence. Je me sens le courage de la garder une nuit; demain, vos tendresses seront mortes, vous chasserez cette femme qui ne sera plus à vous. S'il vous faut d'autres

amours pour hâter la consolation, montez vous agenouiller devant le lit de Marie, & aimez-la. Elle ne vous sera pas longtemps à charge.

Il parlait avec une colère froide, une conviction haute & dédaigneuse; il semblait fouler au pied tout amour, marcher sur ces femmes dont il se servait par caprice & par mode; il regardait droit devant lui, comme voyant son âge mûr le féliciter des hontes raisonnées de sa jeunesse.

Ainsi, Jacques, l'homme pratique, se rencontrait avec Pâquerette; tous deux me conseillaient un échange ignoble, un remède plus écœurant, plus amer que le mal. J'ai fermé la porte violemment, & je suis remonté, presque calme, ſtupide de douleur.

Il y a dans le désespoir un inſtant où l'intelligence échappe, où les événements qui se succèdent se mêlent & n'ont plus aucun sens. Lorsque je me suis retrouvé

devant Laurence endormie, j'ai oublié que je venais de voir Jacques, je n'ai plus eu conscience de ses conseils ni de ses insultes; le cœur & la raison de cet homme me semblaient des abîmes obscurs dans lesquels je ne pouvais descendre. J'étais seul, face à face avec mon amour, comme hier, comme toujours; je n'avais plus qu'une pensée, celle d'éveiller Laurence, de l'étreindre, de là forcer à la vie & aux baisers.

Je l'ai éveillée, je l'ai prise avec emportement dans mes bras, je l'ai serrée à la faire crier. J'avais une rage muette, une volonté implacable. J'étais las d'être en dehors de Laurence, d'ignorer ce qui se passait en elle; je trouvais plus simple d'être elle-même. Je me disais que là je n'aurai plus de soupçons, que je la forcerais bien à m'aimer, en échauffant son cœur sous mes caresses.

Laurence ne m'avait pas parlé depuis deux jours. La douleur a desserré ses lèvres.

Elle s'eſt débattue & m'a crié d'une voix mauvaise :

— Laisse-moi, Claude, tu me fais mal! La singulière idée d'éveiller les gens en les étouffant!

Je me suis agenouillé sur le carreau, au bord de la couche, & j'ai tendu les mains vers mon bourreau.

— Laurence, ai-je murmuré d'une voix douce, parle-moi, aime-moi. Pourquoi es-tu si cruelle, que t'ai-je donc fait pour que tes lèvres & ton cœur gardent le silence? Sois loyale, fais-moi souffrir toutes mes souffrances en une heure, ou jette-toi dans mes bras, & vivons heureux. Dis-moi tout, ouvre larges tes pensées & tes affections. Si tu ne m'aimes pas, frappe un grand coup, brise-moi, & va-t'en. Si tu m'aimes, reſte, reſte, mais reſte sur mon cœur, tout près, & parle-moi, parle-moi toujours, car j'ai peur lorsque je te vois muette & morne pendant des journées entières, me regardant avec tes yeux de morte. Je sens la

démence me venir dans ce désert où tu me traînes; j'ai le vertige en me penchant sur toi si profonde d'obscurité, de silencieuse horreur. Non je ne puis vivre un jour de plus dans l'ignorance de ton amour ou de ton indifférence, je veux que tu t'expliques sur l'heure, que tu te fasses enfin connaître. Mon esprit eſt las de chercher, il eſt plein des triſtes solutions qu'il a voulu se donner de ton être. Si tu ne veux pas que mon cœur & ma tête éclatent, nomme-toi, dis qui tu es, assure-moi que tu n'es pas morte, que tu as encore assez de sang pour m'aimer ou pour me haïr. J'en suis à la folie. Écoute, nous partirons demain pour la Provence. Tu souviens-tu des grands arbres de Fontenay? Là-bas, sous le large soleil, les arbres sont plus fiers, plus puissants. Nous vivrons une vie d'amour sur cette terre ardente qui te rendra ta jeunesse & te donnera une beauté sombre, passionnée. Tu verras. Je sais, dans un trou semé d'herbe fine, une petite

maison noire, toute verte d'un côté de lierres & de chèvrefeuilles; il y a une haie, haute comme un enfant, qui cache les dix lieues de la vallée, & on n'aperçoit que les rideaux bleus du ciel & le tapis vert du sentier. C'eſt dans ce trou, dans ce nid, que nous nous aimerons; il sera notre univers, nous y oublierons la vie que nous avons menée au fond de cette chambre. Le passé ne sera plus; le présent seul, avec son grand soleil, sa nature féconde, ses amours fortes & douces, exiſtera pour nos cœurs. Oh! Laurence, par pitié, parle-moi, aime-moi, dis-moi que tu veux bien me suivre.

Elle était reſtée sur son séant, essuyant avec tranquillité ses yeux gros de sommeil, démêlant ses cheveux, étirant ses membres. Elle bâillait. Mes paroles semblaient ne produire sur elle que l'effet d'une musique désagréable. J'avais prononcé les derniers mots avec des larmes, avec tant de déchirement, qu'elle a cessé de bâiller & m'a re-

gardé d'un air contrarié & amical à la fois. Elle a ramené sa chemise sur ses pieds nus, puis elle a joint les mains.

— Mon pauvre Claude, m'a-t-elle dit, sûrement tu es souffrant. Tu fais l'enfant, tu me demandes des choses qui ne sont vraiment pas drôles. Si tu savais combien tu me fatigues avec tes embrassements continuels, avec tes queſtions bizarres ! Tu m'as étranglée l'autre jour, aujourd'hui tu pleures, tu t'agenouilles devant moi, comme si j'étais une sainte-vierge. Je ne comprends rien à tout cela. Je n'ai jamais connu d'homme bâti de cette façon. Tu es toujours là à m'étouffer, à me demander si je t'aime : je t'aime, puisque je reſte avec toi sans que tu me donnes un sou. Tu ferais mieux, au lieu de te rendre malade ici, de chercher quelque travail qui nous permît de manger un peu plus souvent. Voilà mon avis.

Elle s'eſt étendue paresseusement & m'a tourné le dos, pour ne pas avoir dans les

yeux la lumière de la fenêtre qui l'empêchait de se rendormir. Je suis demeuré à genoux, le front contre le matelas, rompu par le nouvel élan qui venait de m'emporter; il me semblait que je m'étais élevé très-haut & qu'une main dure & froide m'ayant poussé, j'étais tombé à plat ventre des profondeurs du ciel. Alors, je me suis souvenu de Jacques; mais le souvenir me paraissait lointain & vague, j'aurais juré qu'il y avait des années que j'avais entendu les paroles terribles de l'homme pratique. Mon cœur s'eſt avoué tout bas que cet homme avait peut-être raison dans son égoïsme : j'ai eu la rapide tentation de prendre Laurence à bras le corps, & d'aller la porter au prochain carrefour.

Je ne pouvais reſter ainsi entre Jacques & Laurence, entre mon amour & mes souffrances. Il me fallait un apaisement, une résolution; j'avais le besoin de me plaindre & d'interroger, d'entendre une

voix me répondre & me donner une certitude.

Je suis monté chez Pâquerette.

Je n'étais jamais entré dans la chambre de cette femme. Cette chambre se trouve au septième étage, sous les toits ; elle eſt petite, mansardée, & reçoit le jour par une fenêtre oblique dont le carreau se lève à l'aide d'une tige en fer. Le papier des murs pend en lambeaux noirâtres; les meubles, une commode, une table & un lit de sangle, s'appuient les uns contre les autres, pour ne pas tomber. Dans un coin, il y a une étagère en palissandre, avec des filets d'or le long des baguettes, chargée de verreries & de porcelaines. Le bouge eſt sale, encombré de vases de cuisine ébréchés, pleins d'eaux grasses; il exhale une forte odeur de graillon & de musc, mêlée à cette senteur âcre & nauséabonde des vieilles gens.

TAYLOR INST. OXFORD

Pâquerette était gravement enfoncée dans un fauteuil rouge, dont l'étoffe, usée par

endroits, montrait la laine du dossier & des bras. Elle lisait un petit livre jaune, maculé, qu'elle a fermé & posé sur la commode.

Je lui ai pris les mains, j'ai pleuré. Je me suis assis sur un tabouret, à ses pieds. Dans mon désespoir, j'étais tenté de l'appeler ma mère. J'ai conté ma matinée, les paroles de Jacques, celles de Laurence; j'ai vidé mon cœur, avoué mon amour & ma jalousie, demandé un conseil. Les mains jointes, sanglotant, suppliant, je me suis adressé à Pâquerette comme à une bonne âme qui connaissait la vie, qui pouvait me sauver de cette fange où je m'étais aventuré en aveugle.

Elle a souri en m'écoutant, me tapant sur les joues de ses doigts secs & jaunes.

— Allons, allons, m'a-t-elle dit, lorsque l'émotion a étranglé la voix dans ma gorge, allons, voilà bien des larmes! Je savais qu'un jour ou l'autre vous monteriez ici pour me demander aide & secours.

Je vous attendais. Vous preniez tout cela bien trop au sérieux, vous deviez en arriver à ces sanglots. Voulez-vous que je vous parle franchement?

— Oui, oui, me suis-je écrié, franchement, brutalement.

— Eh bien! vous faites peur à Laurence. Autrefois, je vous aurais mis à la porte dès le second baiser : vous embrassez trop fort, mon fils. Laurence reſte avec vous, parce qu'elle ne peut aller ailleurs. Si vous voulez vous en débarrasser, donnez-lui une robe.

Pâquerette s'eſt arrêtée avec complaisance sur cette phrase. Elle a toussé, puis a écarté de mon front une boucle de cheveux qui venait de glisser.

— Vous me demandez un conseil, mon fils, a-t-elle ajouté. Je vous donnerai par amitié le conseil que Jacques vous a donné par intérêt. Il vous délivrera volontiers de Laurence.

Elle a ri méchamment, & ma douleur a été plus vive.

— Écoutez, lui ai-je dit avec violence, je suis venu ici pour être calmé. Ne bouleversez pas ma raison. Il eſt impossible que Jacques aime Laurence après les paroles qu'il m'a dites ce matin.

— Eh ! mon fils, m'a répondu la vieille, vous êtes bien naïf, bien jeune. Je ne sais ce que vous entendez par amour, & j'ignore si Jacques aime Laurence. Ce que je n'ignore pas, c'eſt qu'ils s'embrassent tous deux dans les petits coins. Jadis, que de baisers j'ai donnés sans savoir pourquoi, que de baisers on m'a rendus qui venaient je ne sais d'où. Vous êtes un étrange garçon, qui ne fait rien comme les autres. Vous ne devriez pas vous mêler d'avoir une maîtresse. Si vous êtes bien sage, voilà ce que vous allez faire : vous vous prêterez à la circonſtance, & tout doucement Laurence s'en ira. Elle n'eſt plus jeune, elle pourrait vous reſter sur les

bras. Songez-y. Plus tard, vous vous repentiriez. Il vaut mieux la laisser partir, puisqu'elle veut bien partir d'elle-même.

J'écoutais avec ſtupeur.

— Mais j'aime Laurence, ai-je crié.

— Vous aimez Laurence, mon fils, eh bien! vous ne l'aimerez plus. Voilà tout. On se prend & on se quitte. C'eſt l'hiſtoire. Mais bon Dieu! d'où venez-vous donc? Quelle idée avez-vous eue, ainsi bâti, de vous mettre à aimer quelqu'un? Dans mon temps, on aimait autrement; il était plus facile alors de se tourner le dos que de s'embrasser. Vous sentez vous-même qu'il vous eſt impossible désormais de vivre avec Laurence. Séparez-vous gentiment. Je ne vous parle pas de prendre Marie avec vous : cette fillette vous déplaît, & je crois que vous ferez mieux de coucher seul.

Je n'entendais plus la voix de Pâquerette. La pensée que Jacques avait pu me tromper le matin, ne m'était pas venue;

maintenant, je m'y enfonçais, ne parvenant pas à y croire, mais trouvant une sorte de consolation à me dire qu'il m'avait menti peut-être. C'était une nouvelle ombre dans mon intelligence, un nouveau tourment ajouté à mes tourments. J'allais pouvoir devenir fou.

Pâquerette continuait en nasillant :

— Je voudrais vous former, Claude, vous communiquer mon expérience. Vous ne savez pas aimer. Il faut être bon avec les femmes, ne pas les battre, leur donner des douceurs. Surtout, pas de jalousie ; si on vous trompe, laissez-vous tromper ; on vous en aimera davantage les jours suivants. Quand je songe à mes amants, je me rappelle un petit blond qui se vantait d'avoir eu pour maîtresses toutes les filles des bals publics. Voyez-vous cette étagère, le dernier souvenir qui me reste : elle me vient de lui. Un soir, il s'est approché de moi & m'a dit en riant : « Tu es la seule que je n'ai pas aimée. Veux-tu m'embras-

ser après toutes les autres. » Je l'ai embrassé sur les deux joues, & nous avons soupé ensemble. Voilà comment il faut aimer.

Je suis sorti de mon accablement, j'ai regardé le lieu où je me trouvais. Alors seulement, j'ai vu la saleté du bouge, j'ai senti l'odeur de musc & de graillon. Toute ma fièvre était tombée, j'ai compris la honte de ma présence aux pieds de la vieille impure. Les paroles qu'elle m'avait dites & que ma mémoire gardait, se sont précisées, effrayantes, dans ma pensée qui les tournait auparavant sans les comprendre

Je n'ai pas eu la force de descendre jusqu'à ma chambre. Je me suis assis sur une marche, & j'ai pleuré tout le sang de mon cœur.

XXVI

Je suis lâche, je souffre & je n'ose cautériser la plaie. Je sens que Pâquerette & Jacques ont raison, que je ne puis vivre dans cet effroyable tourment qui me secoue. Je n'ai plus, si je ne veux en mourir, qu'à arracher l'amour de ma poitrine. Mais je suis comme les moribonds qu'effraient l'inconnu & le néant. Je sais quelles sont les angoisses de mon cœur plein de Laurence; je ne sais quelles seraient ses douleurs, s'il devenait vide de cette femme. Je préfère les sanglots de mon agonie à la mort de mon amour; je recule devant les myſtérieuses horreurs d'une âme veuve d'affection.

C'eſt avec désespoir que je sens Laurence m'échapper. Je la presse entre mes

bras comme un cilice qui me met en sang, qui me donne une volupté amère. Elle me déchire; & je l'aime. Je l'aime pour toutes les pointes qu'elle fait entrer dans ma chair; j'éprouve l'extase douloureuse de ces moines qui mouraient sous les verges dont ils se frappaient eux-mêmes. J'aime & je sanglote; je ne veux pas refuser les sanglots, si je dois refuser l'amour.

Et cependant je comprends que ce cauchemar âpre & violent doit finir. La crise approche. Je ne sais lequel de nous va mourir. J'ai comme une angoisse qui me tient éveillé, qui m'avertit d'un malheur prochain. Le ciel aura pitié : il guérira mon esprit & me laissera mon cœur; il me choisira pour la mort plutôt que de choisir mes tendresses.

Ce matin, j'ai rencontré un jeune homme & une jeune femme qui marchaient dans le soleil clair. Tous deux, étroitement pressés, s'avançaient à petits pas,

oublieux de la foule. La jeune femme s'appuyait à l'épaule du jeune homme, elle le contemplait, émue & souriante, & lui, dans un regard, il lui rendait son émotion, son sourire. Le couple rayonnait.

Il y a donc des amours jeunes. Tandis que je vis misérable, à l'ombre, déchiré par une passion horrible, il y a donc, dans les rayons de mai, des amants qui vivent de douceur. Je ne savais pas qu'on pouvait s'aimer ainsi, je croyais que les baisers devaient être âcres et poignants.

Maintenant, je me rappelle. Les amants s'en vont deux à deux, dans les clairs de lune, dans les aurores. Ils sont vêtus d'étoffes légères. Ils s'embrassent à chaque pas d'une façon tendre, recueillie; ils vivent au milieu des herbes, au milieu des foules, & ils sont toujours seuls. Le ciel sourit, la terre se fait discrète, l'univers est complice. Les amants échangent leurs cœurs, ils vivent l'un de la vie de l'autre.

Moi, je me suis enfermé ici. Je ne puis

tout avoir. J'ai les larmes, le désespoir d'aimer seul; j'ai le silence, les yeux morts de Laurence. Qu'ai-je besoin de printemps & de jeunes amours? J'ai ma douleur, si les autres ont leur joie.

O mon Dieu, pitié! ne me prenez pas ma souffrance. Empêchez cette femme de me guérir en me tuant mon amour. Qu'elle reſte là, à mon côté; qu'elle y reſte, froide & indifférente, pour prolonger mon tourment. Je ne sais plus pourquoi je l'aime; je l'aime en dehors du juſte & du vrai; je l'aime pour l'aimer, & je ne veux pas qu'on me dérange dans la folie de ma passion. Tout mon être s'écrase à l'idée qu'elle peut me quitter: j'ai peur du néant. En la perdant, je perdrais ma famille, toutes mes affections, tout ce qui me rattache encore à la terre. Mon Dieu, ne lui permettez pas de me laisser orphelin.

XXVII

Je me plais dans la chambre de Marie. Dès le matin, je vais m'asseoir au bord du lit de la mourante, je vis là le plus possible, me retirant avec regret. Partout ailleurs, j'appartiens à Laurence, j'ai la fièvre. J'ai hâte de me trouver dans ce lieu d'apaisement, j'y entre avec la sensation de confiance & de bien-être d'un malade qui va respirer un air plus doux dont il attend la guérison.

J'aime la mort. La chambre eſt tiède, moite; la lumière y eſt grise & attendrie, faite d'ombre & de clarté blanche; tout y flotte dans une langueur dernière, dans une demie-transparence molle & recueillie. On ne sait combien eſt doux à un cœur saignant le silence qui règne dans la pièce

où se meurt une jeune fille. Ce silence eſt un silence étrange, particulier, d'une douceur exquise, plein de larmes contenues. Les bruits, un choc de verre, le craquement d'un meuble, s'adoucissent, se traînent comme des plaintes étouffées; les cris du dehors entrent en murmures de pitié, de miséricordieux encouragements. Tout se tait, le son & la lumière; tout eſt pénétré de douleur & d'espérance. Et, dans l'ombre, dans le silence, on entend un vague désespoir qui vient on ne sait d'où, & qu'accompagne le souffle déchiré de la moribonde.

Je regarde Marie. Je me sens peu à peu pénétrer par cette invisible haleine de pitié consolante qui emplit la chambre. Mes yeux se reposent de leurs larmes dans cette clarté pâle; mes oreilles, dans ce silence frissonnant, oublient pour une heure le bruit de mes sanglots. Toute la douceur, toutes les attentions délicates, toutes les paroles basses & caressantes que l'on a

pour Marie, me sont comme adressées; on retient le bruit des voix & des pas, on interroge, on répond avec affection, on évite les sensations aiguës & douloureuses, & moi, je crois, par inſtants, que toutes ces bonnes précautions sont prises pour ne pas faire éclater mon pauvre être plein de souffrance. Je m'imagine que je me meurs, que l'on me soigne; je prends ma part des soins, des consolations; je vole à Marie une moitié de son agonie & des pitiés qu'elle fait naître; je viens là, au côté d'une enfant mourante, profiter des regrets & des tendresses que les hommes accordent aux heures dernières d'une âme. Je guéris mon amour dans la mort.

Je le sens, c'eſt le besoin d'être plaint, d'être caressé qui me pousse dans cette chambre. J'y trouve l'air qu'il me faut, la pitié qui m'eſt nécessaire. La vie eſt trop aiguë pour ma chair endolorie & mon cœur blessé; le grand jour m'irrite, je ne suis à l'aise que dans l'effacement répara-

teur de la tombe. Si, un jour, je sors de mes désespoirs, je devrai remercier le ciel de m'avoir permis de vivre assis au pied d'un lit de mort, de m'avoir fait ainsi partager les apaisements d'une agonie. J'aurai vécu parce qu'une enfant sera morte à mon côté.

Je regarde Marie. La fièvre épure sa chair de jour en jour. Elle rajeunit, elle devient petite fille, dans l'épuisement de son sang. Son visage, profondément creusé, exprime un désir ardent, celui du néant, du repos; les yeux ont grandi, les lèvres pâles restent entr'ouvertes, comme pour faciliter le passage au souffle suprême. Elle attend, résignée, presque souriante, ignorante de la mort de même qu'elle a été ignorante de la vie.

Parfois, nous nous contemplons l'un l'autre, en face, pendant de longues heures. Je ne sais quelle pensée arrête la toux sur ses lèvres; elle paraît emplie d'une idée unique qui suffit à la tenir éveillée,

plus vivante & plus calme. La face s'apaise, il y a des lueurs roses sur les joues; les membres sous le drap ont moins de roideur; Marie, devant mon regard, se détend, sort de l'agonie. Moi, je m'absorbe en elle, je prends ses souffrances; peu à peu, il me semble que je passe par ses lèvres entr'ouvertes & que je fais partie de cette créature malade; j'éprouve une sensation douce & amère à languir avec elle, à défaillir lentement; je sens l'inexorable mal prendre possession de chacun de mes membres, me secouer avec une violence croissante, à mesure que mes regards pénètrent plus avant dans ceux de Marie; je me dis que je vais mourir à la même minute qu'elle, & j'ai une grande joie.

Oh! quel étrange attrait & quel apaisement! La mort eſt puissante, elle a des tentations âpres, d'irréſiſtibles appels. Il ne faut pas se pencher sur les yeux d'un mourant, car ils sont pleins de lumière & si profonds que leurs abîmes donnent le

vertige. On voudrait voir ce que voient ces yeux agrandis, on eſt pris de l'effrayante curiosité de l'inconnu. Toutes les fois que Marie me regarde, je désire mourir, m'en aller avec elle pour savoir ce qu'elle saura; je crois deviner qu'elle me sollicite, qu'elle me prie de ne pas l'abandonner, qu'elle fait le rêve de nous en aller de compagnie, risquant le même néant ou la même splendeur.

J'oublie alors, j'oublie Laurence. Moi qui vois Laurence dans toutes choses, dans la veille & dans le rêve, dans les objets qui m'entourent, dans ce que je mange & dans ce que je bois, je ne vois pas Laurence au fond des yeux de Marie. Je n'y vois que cette lueur bleue, plus pâle aujourd'hui, que j'ai aperçue une nuit, tandis que mes lèvres touchaient les lèvres de l'enfant. Cette lueur bleue eſt vide de mon amour, elle eſt vide de douleur pour moi, elle eſt la seule chose que je puisse regarder sans pleurer. C'eſt pourquoi j'aime

cette chambre, cette moribonde, ces larges regards qui ont plus de pureté, plus de douceur que le ciel, car le ciel, lui aussi, me parle de Laurence, lorsque je lève la tête. Je viens me perdre dans cet oubli, dans cette lumière claire & sereine, toute pure, qui peut-être guérira mon cœur.

Lorsque la nuit tombe & que je ne vois plus la lueur bleue des yeux de Marie, j'ouvre la fenêtre, je regarde la muraille noire. Le carré de lumière jaune eſt là, vide ou peuplé, morne ou empli de mouvements silencieux. J'ai une sensation âcre, après plusieurs heures d'oubli, à me retrouver face à face avec la réalité, face à face avec ma jalousie & mes angoisses. Chaque soir, je recommence ce labeur pénible & gigantesque de donner un sens à ces taches sombres qui grandissent & roulent bizarrement sur le mur. Je me suis fait une récréation douloureuse de cette recherche, je m'y applique avec une patience anxieuse, un entêtement plein de

fièvre, qui, tous les jours, me ramènent à la fenêtre, bien que je me promette, tous les jours, de ne plus y risquer ma raison.

XXVIII

J'en suis à cette plénitude de désespoir qui eſt presque du repos. Je ne saurais souffrir davantage; cette certitude que rien n'augmentera mes larmes, eſt un soulagement. Mon être s'eſt déchiré lui-même à ce point qu'il s'eſt arrêté de pitié. Aujourd'hui, je ne puis qu'essuyer mes larmes.

Et cependant, je sens que j'ai besoin du ciel pour être guéri. J'ai l'abrutissement de la douleur, je n'ai pas la tranquille joie de la santé. Si mes blessures ne peuvent

s'agrandir, elles peuvent rester ouvertes, saignant goutte à goutte, avec une souffrance sourde.

Frères, la main qui les a fermées est une main terrible, la main de la mort & de la vérité.

Hier, la nuit venait, la chambre de Marie s'emplissait d'ombre & de silence. Une bougie, cachée à demi derrière un vase de la cheminée, éclairait un coin du plafond; les murs & le sol étaient sombres; le lit blanchissait au milieu de ténèbres transparentes. Marie, plus pâle, plus brisée, avait fermé les yeux. Je savais qu'elle ne passerait pas la nuit. Pâquerette dormait dans son fauteuil, les mains jointes sur la taille, souriant en rêve à quelque gourmandise imaginaire; le menton au corsage, elle ronflait doucement, & le bruit de son souffle se mêlait au râle affaibli de Marie. Je me suis senti étouffer entre cette jeune fille moribonde & cette vieille femme gorgée de nourriture. J'ai

gagné la fenêtre, je l'ai ouverte. Le temps était beau.

Je me suis accoudé à la barre de bois, & j'ai regardé le carré jaune, en face. Les taches allaient & venaient avec rapidité, s'effaçant pour grandir encore. Jamais les ombres n'avaient été aussi leftes, aussi ironiques; elles paraissaient se plaire à une danse railleuse, à une débauche de formes inexplicables, voulant achever ma raison. C'était un pêle-mêle inexprimable, un amas de têtes, de cous, d'épaules, qui roulait sur lui-même, comme haché, secoué à coups de fléau. Puis, soudain, à l'inftant où je souriais amèrement, ne cherchant plus à comprendre, il s'eft fait une paix suprême dans ces masses sombres & agiles; les taches ont eu un dernier saut, deux profils se sont dessinés, énormes, énergiques, se détachant avec netteté & vigueur. On eût dit que, lasses de me tourmenter, les ombres avaient voulu se révéler enfin; elles

étaient là, noires, puissantes, d'une vérité & d'une insolence superbes. J'ai reconnu Laurence & Jacques, démesurés, dédaigneux. Les deux profils se sont approchés l'un de l'autre avec lenteur, & ils se sont unis en un baiser.

Je n'avais pas quitté mon sourire. J'ai senti en moi une sorte d'arrachement suivi d'un bien-être subit. Mon cœur, dans une pulsation énorme, a chassé tout l'amour qui l'étouffait, & l'amour s'en eſt allé par mes veines, me causant une dernière brûlure. J'ai eu cette sensation d'angoisse que le patient éprouve entre les mains de l'opérateur : j'ai souffert pour ne plus souffrir.

Enfin, les ombres parlaient, elles me donnaient une certitude. J'avais la vérité écrite là, devant moi, sur la muraille ; je savais ce que je cherchais à deviner depuis bien des jours, je regardais fixement ces deux têtes noires qui s'embrassaient dans le carré de lumière jaune.

Je me suis étonné de souffrir si peu. J'aurais cru en mourir, & je ne sentais plus qu'une lassitude extrême, qu'un engourdissement de tout mon être. Longtemps, je suis demeuré accoudé, regardant les deux ombres qui s'agitaient d'une façon caressante, & j'ai songé à cette terrible aventure qui se dénouait par l'embrassement de deux taches sombres sur une muraille éclairée. La conversation que j'avais eue avec Jacques s'eſt alors représentée avec force à ma mémoire; dans le vide qui se faisait en moi, j'entendais s'élever une à une, graves & lentes, les paroles de l'homme pratique, & ces paroles, que je croyais écouter pour la première fois, m'étonnaient étrangement, prononcées en face de ce baiser que l'ombre de Jacques donnait à l'ombre de Laurence. Qui trompait-on dans tout ceci? Pâquerette avait-elle raison, étais-je en face d'un de ces caprices inexplicables qui poussent les gens à se mentir à eux-mêmes? Ou bien Jacques se

dévouait-il pour me sauver, allant jusqu'à des caresses mensongères? Singulier dévouement qui pouvait me frapper dans ma chair, dans mon cœur, & me guérir d'un mal par un mal plus terrible encore!

Peu à peu mes pensées se sont troublées, je n'ai plus eu le calme du premier moment.

Je ne comprenais pas ce baiser, & je finissais par craindre que ce ne fût là une misérable comédie:

La lutte entre le doute & la certitude s'eſt, pendant un inſtant, établie en moi, plus âpre, plus cuisante. Je ne pouvais m'imaginer que Jacques aimât Laurence, je croyais plus en lui que je ne croyais en Pâquerette. Puis je me disais que les baisers ont leur ivresse, & qu'il allait aimer cette femme, s'il ne l'aimait déjà, à appuyer de la sorte ses lèvres sur les siennes.

C'eſt ainsi que j'ai souffert de nouveau. Ma jalousie s'eſt réveillée, mon angoisse m'a repris à la gorge.

J'aurais dû me retirer de cette fenêtre, ne pas m'abandonner à la vue des deux ombres. Ce que j'ai souffert en quelques minutes eſt indicible; il me semblait que l'on m'arrachait les entrailles, & je ne pouvais pleurer.

La vérité se faisait claire, inexorable : peu importait que Jacques aimât ou n'aimât pas Laurence; Laurence se pendait à son cou, se donnait à lui, & elle était désormais morte pour moi. Là était la seule réalité, le dénoûment appelé & redouté à la fois.

Dans le sourd grondement qui agitait mon être, j'ai senti tout s'écrouler en moi, j'ai compris que je reſtais sans croyance, sans amour, & je suis allé m'agenouiller devant le lit de Marie, en sanglotant.

Marie s'eſt éveillée, elle a vu mes larmes. Elle a fait un effort surhumain &, frissonnante de fièvre, s'eſt mise sur son séant. Je l'ai vue se pencher, appuyant sa tête à mon épaule, j'ai senti son bras maigri

& brûlant entourer mon cou. Ses yeux, lumineux dans l'ombre, tout pleins des clartés de la mort, m'interrogeaient avec effroi & compassion.

Moi, j'aurais voulu prier. J'avais le besoin de joindre les mains, d'implorer une divinité douce & miséricordieuse. Je me sentais faible & nu ; dans ma peur d'enfant, je cherchais à me donner à un Dieu bon qui eût pitié de moi. Tandis que Jacques m'arrachait Laurence, & que tous deux, en bas, s'unissaient étroitement en un baiser, j'avais l'immense désir de faire mes actes de foi & d'amour, de protester à genoux, d'aimer ailleurs, dans la lumière, dans l'absolu. Mais ma bouche ignorait la prière, je tendais les bras avec désespoir, dans le vide, vers le ciel muet.

J'ai rencontré la main de Marie, & je l'ai serrée doucement. Ses yeux agrandis m'interrogeaient toujours.

— Oh! prions, mon enfant, lui ai-je dit, prions ensemble.

Elle a paru ne pas m'entendre.

— Qu'as-tu? a-t-elle murmuré d'une voix éteinte & caressante.

Et sa main faible cherchait à essuyer mes larmes. Alors, je l'ai regardée, mon cœur navré s'eſt fondu de pitié. Elle se mourait. Elle était déjà en dehors la vie, plus blanche, plus grande; ses regards qui se voilaient s'emplissaient d'une extase attendrie & sereine; son visage apaisé dormait, ses lèvres amincies n'avaient plus de râle. J'ai compris qu'elle allait mourir entre mes bras, à cette heure solennelle où mes tendresses mouraient, elles aussi, & cette mort d'une enfant, mêlée à la mort de mon amour, a mis en mon âme une compassion si profonde que j'ai tendu de nouveau les mains dans le vide avec une anxiété plus âpre, cherchant quelqu'un.

Je me suis soulevé, &, d'une voix basse, déchirée :

— Prions, mon enfant, ai-je répété, prions ensemble.

Marie a souri.

— Prier, Claude ! m'a-t-elle dit, pourquoi veux-tu que je prie ?

— Pour nous consoler, Marie, pour nous faire pardonner.

— Je n'ai pas de pardon à demander, je n'ai pas de triſtesse à adoucir. Tiens, vois, je souris, je suis heureuse ; mon cœur ne me reproche rien.

Elle a gardé le silence, écartant ses cheveux de son front, puis a repris d'un ton plus affaibli :

— Je ne sais pas prier, parce que je n'ai jamais eu à demander pardon. La femme qui m'a élevée m'assurait que les méchants seuls allaient dans les églises pour se faire absoudre de leur crime. Moi, je suis une enfant qui n'a pas fait le mal, jamais je n'ai eu besoin de Dieu. Toutes les fois que j'ai pleuré, mes larmes ont coulé largement sur mes joues & le vent les a séchées.

— Veux-tu que je prie pour toi, Claude ? a-t-elle ajouté après un nouveau silence,

tu me joindras les mains & tu me feras répéter les mots qu'on apprend aux enfants, dans les villages. Je demanderai à Dieu qu'il ne te fasse plus pleurer.

Moi, frémissant, navré, je priais pour Marie, je priais pour moi. Je trouvais au fond de mon être des paroles de plainte & d'adoration, & je les disais une à une sans remuer les lèvres. Je suppliais le ciel d'être miséricordieux, de nous faciliter la mort, d'endormir cette enfant dans son extase, dans son ignorance. Et, tandis que je priais, Marie, sans voir que je cherchais un Dieu, me serrait le cou avec plus de force, se penchant sur mon visage.

— Écoute, Claude, me disait-elle, je me lèverai demain, je mettrai une robe blanche, & nous nous en irons de cette maison. Tu chercheras une petite chambre où nous nous enfermerons tout seuls. Jacques ne veut plus de moi, je le vois bien, parce que je suis trop faible, trop blanche. Toi, tu as le cœur bon; tu me

soigneras bien, & je vivrai avec toi comme j'ai vécu avec Jacques, plus douce, plus gaie. Je suis un peu lasse, j'ai besoin d'un bon frère. Veux-tu?

Ces paroles étaient horribles dans la bouche de la mourante, prononcées avec une tendresse alanguie. Elle gardait sa naïve impudeur jusque dans la mort, elle s'offrait sur sa dernière couche en sœur & en amante de dix ans. Je soutenais son pauvre corps comme une chair sacrée, j'écoutais sa voix ardente & basse avec une sainte compassion.

Je songeais, ne pouvant plus prier. Qu'eſt-ce donc que le mal? N'étais-je pas en face d'un bien absolu? Certes, Dieu a fait une œuvre toute bonne, toute parfaite. Le mal eſt une de nos inventions, une des plaies dont nous nous sommes couverts. Cette enfant qui mourait ne s'était pas plus inquiétée, dans la vie, des baisers qu'elle avait donnés à ses amants, qu'une petite fille ne s'inquiète des caresses qu'elle

adresse à sa poupée. Et cette Laurence, cette Laurence morne & désolée, accusait un tel affaissement que son impudeur n'était plus que l'acceptation tacite d'un acte purement matériel. Où trouver le mal dans tout ceci, & qui aurait osé punir Laurence & Marie, l'une de son ignorance, l'autre de son abrutissement. Le cœur s'était rendormi ou ne s'était pas encore éveillé. Il ne pouvait être complice de la chair qui, elle-même, restait innocente, dans son silence. Si j'avais eu à condamner ces deux femmes, j'aurais eu plus de larmes que de sévérité, j'aurais souhaité pour elles la mort, la paix suprême.

Elles doivent dormir un sommeil bien profond dans leurs tombes, ces pauvres créatures qui ont vécu de tumulte, de gaieté fiévreuse. Peut-être, toutefois, leurs cœurs aiment-ils enfin dans la mort, souffrant effroyablement à la pensée d'une vie passée à aimer sans amour; ils voudraient

battre maintenant, & ils sont cloués dans leur cercueil. Marie s'en allait, blanche & vierge, étonnée, frissonnante, comprenant peut-être qu'elle mourait avant d'avoir connu la vie. J'aurais voulu qu'elle emportât avec elle Laurence qui n'avait plus rien à apprendre, ayant usé toutes les voluptés. Elles seraient descendues toutes deux dans l'inconnu, du même pas, également souillées, également innocentes, filles de Dieu meurtries par les hommes.

J'ai soutenu le front de Marie que l'agonie courbait.

— Où eſt Jacques? m'a-t-elle demandé.

— Jacques, ai-je répondu, eſt dans sa chambre avec Laurence. Ils s'embrassent. Nous sommes seuls.

— Seuls! Laurence ne vit plus avec toi, Claude?

— Non. Elle m'a quitté pour Jacques. Nous sommes seuls.

Elle a frotté doucement ses mains l'une contre l'autre.

— Oh! que c'eſt bon, oh! que c'eſt bon d'être seuls, murmurait-elle; nous allons pouvoir vivre ensemble. Ils ont bien fait d'arranger cela de cette façon. Il faudra les remercier. Qu'ils soient heureux de leur côté, nous serons heureux du nôtre.

Puis, elle a pris un ton de confidence, une voix basse & joyeuse.

— Tu ne sais pas, disait-elle, je n'aimais point Laurence. Cette femme était mauvaise, elle te faisait pleurer des larmes que j'aurais bien voulu essuyer. La nuit, lorsque je te savais à son côté, je ne pouvais dormir; je m'éloignais de Jacques, j'aurais voulu monter dans ta chambre pour veiller sur toi, afin qu'elle ne te fît pas de mal. Tu ne me quitteras plus, n'eſt-ce pas, Claude? Va, je serai une bonne petite femme qui se fera la plus petite possible.

Marie a gardé un court silence, souriant à ses pensées. Elle s'affaissait de plus en plus & devenait inerte. Je tenais son corps, je sentais la vie s'en aller de sa chair

avec chacune des paroles qu'elle prononçait. Elle avait encore quelques minutes à vivre. Le sourire s'eſt effacé, elle a eu comme un mouvement d'effroi.

— Tu me trompes, Claude, a-t-elle repris brusquement : Jacques n'embrasse pas Laurence. Tu cherches à me faire plaisir. Où les vois-tu s'embrasser?

— Là, en face, ai-je répondu, sur la muraille.

Marie a joint les mains.

— Je veux voir, a-t-elle dit en se pressant contre moi.

Elle avait une voix sourde & suppliante, elle me caressait, humble & douce.

Je l'ai prise entre mes bras & je l'ai soulevée. Elle était légère, toute palpitante; elle s'abandonnait. Je la portais avec précaution, la sentant à peine, craignant de la briser. Mes mains touchaient avec un saint respect à cette créature demi-nue, échevelée, qui se tenait à mon cou, appartenant déjà à la mort.

Lorsque, les bras étendus, je l'ai présentée à la fenêtre, Marie, dont la tête était renversée, a regardé le ciel. La nuit se creusait, d'un bleu profond, semée d'étoiles; l'air calme avait des frissons chauds & lents. Les yeux de la moribonde regardaient les étoiles, ses lèvres aspiraient l'air tiède. Son visage, jusqu'alors résigné, a eu une contraction douloureuse, comme une révolte de la chair mourante en présence des souffles de la vie. Elle s'absorbait dans sa contemplation, elle égarait ses regards dans les espaces sombres, elle semblait rêver son dèrnier rêve.

J'ai entendu un murmure, & je me suis penché. Elle répétait :

— Je ne les vois pas, ils ne s'embrassent pas.

Et elle agitait doucement dans le vide ses pauvres mains, comme pour écarter le voile qui s'étendait sur sa vue.

Alors, j'ai haussé sa tête. Les ombres, dans le carré de lumière jaune, s'em-

brassaient encore. Elles étaient plus noires, plus énergiques, & leur netteté les rendait effrayantes. Marie les a aperçues.

Un sourire suprême s'eſt montré sur ses lèvres. Avec une joie d'enfant, une voix jeune, elle s'eſt approché de mon oreille, me caressant de la main.

— Oh! je les vois, je les vois, a-t-elle dit. Ils s'embrassent. Ils ont des têtes énormes, toutes noires. J'ai peur. Dis-leur bien que nous sommes ensemble, qu'ils ne viennent plus nous tourmenter. Une nuit, ils se sont embrassés ainsi; nous nous embrassions de notre côté, & c'eſt à partir de ce moment-là que je n'ai plus aimé Laurence. Te souviens-tu? Viens, que je te donne un baiser. Ce sera le second, celui de nos fiançailles.

Marie a posé en balbutiant sa bouche sur la mienne. J'ai senti passer entre mes lèvres un souffle avec un léger cri. Le corps que je tenais entre mes bras a eu une convulsion, puis s'eſt abandonné.

J'ai regardé les yeux de Marie. Ils étaient grands ouverts, mais j'ai cherché vainement la lueur bleue qui y brûlait, la nuit dont elle venait de parler.

Marie était morte, morte dans mes bras.

J'ai reporté le cadavre sur le lit, couvrant chaſtement ce corps demi-nu que j'avais jusque-là caché contre ma poitrine. Je me suis assis au bord de la couche, j'ai appuyé la tête de l'enfant sur l'un de mes bras, lui tenant les mains, regardant son visage qui semblait vivre & sourire encore. Elle était plus grande dans la mort, plus sereine, plus pure.

De grosses larmes coulant sur mes joues tombaient dans les cheveux de la morte qui me couvraient les genoux.

Je ne sais combien de temps je suis reſté ainsi au milieu du silence & de l'ombre. Brusquement, Pâquerette s'eſt éveillée, elle a vu le cadavre. Elle s'eſt levée en frissonnant, & a couru chercher la bougie derrière le vase, sur la cheminée; puis,

lorsqu'elle a eu promené la flamme sur la face de Marie, & qu'elle a vu que tout était bien fini, elle s'eſt désespérée bruyamment. Cette vieille femme reculait avec effroi devant la mort qu'elle sentait à son-côté, elle criait de douleur en songeant qu'il lui faudrait bientôt mourir, elle aussi. Elle n'avait jamais cru à la maladie de cette enfant qui lui semblait trop jeune pour s'en aller si vite; devant le rapide & terrible dénoûment, elle tremblait d'épouvante. Ses cris devaient s'entendre de la rue.

Un bruit de pas eſt venu de l'escalier. Quelque voisin montait, attiré par les exclamations de Pâquerette.

La porte s'eſt ouverte. Laurence & Jacques ont paru sur le seuil...

Oh! frères, je ne puis continuer aujourd'hui l'effrayant récit. Ma main tremble, mes yeux s'emplissent d'ombre. Demain, vous saurez tout.

XXIX

Laurence & Jacques ont paru sur le seuil de la porte, à moitié vêtus, effrayés.

Jacques, en apercevant le cadavre de Marie, a joint les mains avec terreur & étonnement. Il ne s'attendait pas à une mort si prompte. Il eſt venu s'agenouiller au pied du lit, il a caché sa tête dans le drap qui tombait à terre. Une angoisse profonde semblait l'écraser. Il n'a plus bougé. Je ne savais s'il pleurait.

Laurence, pâle, les yeux secs, s'eſt tenue sur le seuil, n'osant avancer. Elle frissonnait & détournait les regards.

— Morte, morte ! a-t-elle répété à voix basse.

Et elle a fait deux ou trois pas, comme

pour mieux voir. Elle se trouvait au milieu de la chambre, seule, debout.

Moi, je serrais toujours le cadavre entre mes bras, je m'en couvrais, je me protégeais contre Laurence qui approchait.

— N'avancez pas, lui ai-je crié durement, ne venez pas souiller cette enfant qui dort. Reſtez où vous êtes. J'ai à vous juger & à vous condamner.

— Claude, m'a-t-elle répondu d'une voix douce, laisse-moi l'embrasser.

— Non, non, vos lèvres sont toutes meurtries des baisers de Jacques : vous profaneriez la mort.

Jacques paraissait dormir, la tête dans le drap. Laurence eſt tombée à genoux.

— Écoute, Claude, a-t-elle dit en me tendant les mains, je ne sais ce que tu vois sur mes lèvres, mais ne me parle pas avec une telle dureté. J'ai besoin de douceur.

J'ai regardé cette femme qui se plaignait humblement, & je n'ai pas reconnu Lau-

rence. J'ai pressé Marie plus étroitement, craignant quelque faiblesse.

— Levez-vous pour m'entendre, ai-je repris. Je veux en finir. Vous venez de chez Jacques, vous êtes encore toute échevelée de ses caresses. Vous n'auriez pas dû monter. Vous vous trompez de porte.

Laurence s'eſt levée.

— Alors tu me chasses? a-t-elle demandé.

— Je ne vous chasse pas. Vous vous êtes chassée vous-même, en acceptant une autre demeure. Reſtez où vous êtes allée.

— Je ne suis allée nulle part. Tu te trompes, Claude. Il n'y a pas de baisers étrangers sur mes lèvres. Je t'aime.

Elle avançait à petits pas, fascinante, les bras tendus.

— N'approchez pas, n'approchez pas, me suis-je écrié de nouveau avec un mouvement d'effroi. Je ne veux pas que vous me touchiez, je ne veux pas que vous tou-

chiez Marie. Cette pauvre morte me protége contre vous; elle eſt là, sur mon sein, endormie, elle y apaise mon cœur. Je me sens profondément déchiré. J'aurais eu peut-être la lâcheté de vous pardonner, si vous étiez venue, dans notre chambre, vous traîner à mes pieds, car vous y auriez été toute-puissante sur moi, par cet amour infâme que la misère & l'abandon m'ont inspiré. Ici vous ne pouvez rien sur mon cœur, rien sur mon corps. J'ai encore aux lèvres l'âme de Marie, son dernier souffle & son dernier baiser. Je ne veux pas que votre bouche souillée me prenne cette âme.

Laurence s'était arrêtée, sanglotant, me contemplant à travers ses larmes.

— Claude, murmurait-elle, tu ne me comprends pas, tu ne m'as jamais comprise. Je t'aime. Je n'ai jamais su ce que tu désirais de moi, je me suis donnée comme je savais me donner. Pourquoi me chasses-tu? Je n'ai pas fait le mal; si

j'ai fait le mal, tu me battras, & nous vivrons encore ensemble.

J'étais las, je sentais mon cœur saigner, j'avais hâte que cette femme sortît. Je l'ai implorée à mon tour.

— Laurence, par pitié, ai-je dit plus doucement, retirez-vous. Si vous avez eu quelque amour pour moi, épargnez-moi toute souffrance. Nos tendresses sont mortes, il faut nous séparer. Allez dans la vie, où vous voudrez, dans le bien, s'il eſt possible. Laissez-moi retrouver mes espérances & mes gaietés.

Elle a croisé les bras avec désespoir, répétant plusieurs fois d'une voix égarée :

— Tout eſt fini, tout eſt fini.

— Oui, tout eſt fini, ai-je répondu avec force.

Alors, Laurence eſt tombée à terre, comme une masse, & elle a éclaté en sanglots.

Pâquerette, qui avait tranquillement repris possession de son fauteuil, l'a regar-

dée avec curiosité. La vieille impure s'étonnait, croquant des paſtilles qu'elle venait de trouver & qu'elle achevait, Marie n'étant plus là pour finir la boîte.

— Eh ! ma fille, a-t-elle dit à Laurence, toi aussi, tu fais la folle. Bon Dieu ! comme les amoureux sont devenus bêtes ! Dans mon temps on se quittait gaiement. Songe donc que tu as tout profit à te séparer de Claude. Il consent. Prends vite la porte, & remercie-le.

Laurence n'entendait pas, Laurence frappait le plancher de ses pieds & de ses poings, en proie à une sorte de crise nerveuse. Demi-nue, elle se tordait, pantelante, pleine de frissons qui la secouaient tout entière. Elle mordait ses cheveux qui retombaient sur son visage ; elle avait des cris étouffés, des paroles confuses qui se perdaient dans ses sanglots.

Je la voyais de haut en bas, écrasée & frémissante ; je ne me sentais ni pitié ni colère.

Puis, elle s'eſt dressée à demi, &, la face convulsée, la chair rougie & bleuie de larmes, se traînant vers moi dans ses jupes tordues & pendantes, elle m'a crié :

— Tu as raison, Claude, je suis mauvaise. J'aime mieux tout dire. Peut-être me pardonneras-tu ensuite. Tes yeux ont bien vu : mes lèvres doivent être rouges des baisers de Jacques. C'eſt moi qui suis allée à lui; je l'ai forcé à la trahison. Je suis mauvaise.

Les sanglots arrachaient sa poitrine. Ils montaient du fond de ses entrailles, en souffles énormes & pénibles, gonflaient sa gorge horriblement, faisaient onduler tout son être, éclataient sur ses lèvres en cris secs & déchirants.

— Je ne sais plus, moi, disait-elle. J'ignorais que les baisers de Jacques pouvaient nous séparer. J'ai fait cela sans réfléchir, sans songer à toi. Je m'ennuyais parfois, le soir, lorsque tu venais dans cette chambre. Alors, j'ai cherché à me

diſtraire. Je ne m'explique pas ce qui s'eſt passé. Je ne veux point te quitter. Pardonne-moi, pardonne-moi.

A la dernière heure, cette femme était plus impénétrable encore. Je n'avais pas le sens de cette créature froide & affaissée, nerveuse & suppliante. Depuis un an, je vivais à son côté, & elle m'était étrangère, comme au premier jour. Je l'avais vue tour à tour vieille & jeune, active & endormie, sèche & aimante, ironique & humble ; je ne pouvais reconſtruire une âme avec ses éléments divers, je reſtais muet devant ce visage épais, grimaçant, qui me cachait un cœur inconnu. Elle m'aimait peut-être, elle obéissait à ce besoin d'amour & d'estime qui se trouve au fond des plus honteuses natures. D'ailleurs, je ne cherchais plus à comprendre, je devinais que Laurence serait à jamais un myſtère pour moi, une femme faite d'ombre & de vertige ; je savais qu'elle reſterait dans ma vie comme un cauchemar inexplicable, une nuit fié-

vreuse pleine de visions monſtrueuses & incompréhensibles. Je ne voulais pas l'écouter, je me sentais encore dans le rêve, j'avais peur de céder à la folie des ténèbres, je tendais de toutes mes forces à la lumière.

J'ai fait un mouvement d'impatience, refusant du geſte, serrant les lèvres. Laurence, lasse, a écarté ses cheveux; elle m'a regardé en face, muette, profonde; elle n'avait plus de supplications, les paroles lui manquaient. Elle me priait par son attitude, par son regard, par son visage bouleversé.

J'ai détourné la tête.

Laurence s'eſt alors levée péniblement & a gagné la porte, sans me quitter des yeux. Elle eſt reſtée un inſtant toute droite sur le seuil. Elle m'a semblé grandie, & voilà que j'ai manqué faiblir, m'élancer dans ses bras, en voyant qu'elle portait, à cette heure dernière, les lambeaux de la robe de soie bleue. J'aimais cette robe, j'aurais

voulu en déchirer un haillon, pour le garder en souvenir de ma jeunesse.

Laurence, reculant toujours, eſt entrée dans l'ombre de l'escalier, m'adressant une dernière prière, & la robe n'a plus été qu'un flot noir qui a glissé sur les marches en frissonnant.

J'étais libre.

J'ai mis une main sur mon cœur : il battait à coups faibles & calmes. J'avais froid. Un grand silence se faisait en mon être, il me semblait que je m'éveillais d'un songe.

J'avais oublié Marie dont la tête paisible reposait toujours sur ma poitrine. Pâquerette, qui sommeillait, s'eſt dressée brusquement & a couché le cadavre sur le lit, tout de son long, en me disant :

— Voyez donc, la pauvre enfant ! Vous ne lui avez pas même fermé les yeux. Elle semble vous regarder & sourire.

Marie me regardait. Elle avait un sommeil d'enfant, une paix suprême, un front

pur de vierge & de martyre. Elle était heureuse de ce qu'elle venait d'entendre, elle se disait que nous étions seuls, que nous allions pouvoir nous aimer. J'ai fermé ses yeux, pour qu'elle s'endormît dans cette pensée d'amour, & j'ai baisé ses paupières.

Pâquerette a posé deux bougies sur une petite table, à côté du cadavre, puis elle a repris son sommeil, se pelotonnant au fond du fauteuil. Jacques n'avait pas remué; toutes mes paroles, toutes celles de Laurence avaient passé sur lui sans le faire tressaillir. A genoux, le visage dans le drap, il s'abîmait en quelque pensée austère & terrible qui le tenait muet, accablé.

La chambre était silencieuse maintenant. Les deux bougies jetaient une clarté pâle qui blanchissait les draps du lit & la face découverte de Marie. Hors de ce cercle étroit de lumière, tout n'était qu'ombre indécise. Dans cette ombre j'apercevais

vaguement Pâquerette endormie & Jacques agenouillé. Je suis allé à la fenêtre.

J'ai passé la nuit là, debout, en face du ciel étoilé. Je regardais Marie & je regardais en moi; je dominais Jacques, je distinguais Laurence loin, bien loin dans mon souvenir. Ma pensée était saine, je m'expliquais toutes choses, j'avais conscience de mon être & des créatures qui m'entouraient. C'eſt ainsi que j'ai pu voir la vérité.

Oui, Jacques ne s'était pas trompé. J'ai été malade. J'ai eu la fièvre, le délire. Je sens aujourd'hui, à la fatigue de mon cœur, quelle a dû être la violence de mon mal. Je suis fier de ma souffrance, je comprends que je n'ai pas été infâme, que mes désespoirs n'étaient que les révoltes de mon cœur, indigné du monde où je l'avais égaré. Je suis maladroit devant la honte, je ne sais point accepter les amours vulgaires; je n'ai pas la tranquille indifférence nécessaire pour vivre dans ce

coin de Paris où la belle jeunesse se vautre en pleine boue. Il m'aurait fallu les purs sommets, la campagne large. Si j'avais rencontré une vierge, je me serais agenouillé pour me donner entier ; j'aurais été pur comme elle, &, sans lutte, sans effort, nous nous serions unis, nous aurions contenté nos tendresses. La vie a ses fatalités. Un soir, j'ai trouvé Laurence, la gorge découverte. J'ai eu l'imprudente confiance de vivre auprès de cette femme, & voilà que je l'ai aimée, aimée comme une vierge, avec tout mon cœur, toute ma pureté. Elle m'a rendu mes affections en souffrances & en désespoirs ; elle a eu la lâcheté de se laisser aimer, sans jamais aimer elle-même. Je me suis déchiré, devant cette âme morte, à vouloir me faire entendre. J'ai pleuré comme un enfant qui veut embrasser sa mère, se haussant sur ses petits pieds, ne pouvant atteindre le visage de celle qui est toute son espérance.

Je me disais ces choses dans cette nuit

suprême, & je me disais encore qu'un jour je parlerais & que je ferais voir la vérité à mes frères, les cœurs de vingt ans. Je trouvais une grande leçon dans ma jeunesse perdue, dans mes amours brisées. Mon être entier répétait : Que n'es-tu resté là-bas, en Provence, dans les herbes hautes, sous les larges soleils? Tu aurais grandi en honneur, en force. Et, lorsque tu es venu ici chercher la vie & la gloire, que ne t'es-tu gardé contre la boue de la ville? Ne savais-tu pas que l'homme n'a pas deux jeunesses, ni deux amours? Il te fallait vivre jeune, dans le travail, & aimer, dans la virginité.

Ceux qui acceptent sans larmes la vie que j'ai menée pendant un an, n'ont pas de cœur; ceux qui pleurent comme j'ai pleuré, sortent de cette vie le corps brisé & l'âme mourante. Il faut donc tuer les Laurences, comme disait Jacques, puisqu'elles nous tuent notre chair & nos amours. Je ne suis qu'un enfant qui a souffert, je ne veux

point prêcher ici. Mais je montre ma poitrine vide, mon être endolori & sanglant, je désire que mes plaies fassent frémir les garçons de mon âge & les arrêtent au seuil du gouffre. A ceux qui sont affolés de lumière & de pureté, je dirai : Prenez garde, vous entrez dans la nuit, dans la souillure. A ceux dont le cœur dort & qui ont l'indifférence du mal, je dirai : Puisque vous ne pouvez aimer, tâchez au moins de rester dignes & honnêtes.

La nuit était claire, je voyais jusqu'à Dieu. Marie, roide maintenant, dormait avec pesanteur; le drap avait de longs plis secs & durs. Je songeais au néant, je pensais que nous aurions grand besoin d'une croyance, nous qui vivons dans l'espérance de demain & qui ne savons ce que sera demain. Si j'avais eu, au ciel ou ailleurs, un Dieu ami dont j'aie senti la main protectrice, je ne me serais peut-être pas laissé aller au vertige d'une passion mauvaise. J'aurais toujours eu des consola-

tions, au milieu de mes larmes; j'aurais usé mon trop d'amour dans la prière, au lieu de ne pouvoir le donner & de le sentir m'étouffer. Je m'étais abandonné, parce que je ne croyais qu'en moi & que j'avais perdu toute ma force. Je ne regrette pas d'obéir à ma raison, de vivre libre, n'ayant que le respect du vrai & du juste. Seulement, lorsque la fièvre me prend, lorsque je frissonne de faiblesse, j'ai peur, je deviens enfant; je voudrais être sous le coup d'une fatalité divine, m'effacer, laisser Dieu agir en moi & pour moi.

Et je songeais à Marie, me demandant où était son être à cette heure. Dans la grande nature, sans doute. Je faisais ce rêve que chaque âme va au grand tout, que l'humanité morte n'est qu'un souffle immense, un seul esprit. Sur la terre, nous sommes séparés, nous nous ignorons, nous pleurons de ne pouvoir nous réunir; au delà de la vie, il y a pénétration complète, mariage de tous avec tous, amour

unique & universel. Je regardais le ciel. Il me semblait voir, dans l'étendue calme & reposée, l'âme du monde, l'être éternel fait de tous les êtres. Alors, j'ai goûté une grande douceur; je venais de dépasser la guérison, j'en étais au pardon & à la foi. Frères, ma jeunesse me souriait encore. J'ai songé qu'un jour nous nous trouverons unis tous quatre, Marie & Jacques, Laurence & moi; nous nous comprendrons, nous nous pardonnerons; nous nous aimerons sans avoir à entendre les sanglots de nos corps, & nous aurons une suprême paix à échanger ces tendresses que nous ne pouvions nous donner, lorsque nous vivions dans des chairs différentes.

La pensée qu'il y a malentendu sur la terre, & que tout s'explique ailleurs, m'a consolé. Je me suis dit que j'attendrais la mort pour aimer. Je me tenais debout, auprès de la fenêtre, en face du ciel, en face du cadavre de Marie, &, peu à peu,

une fraîcheur douce, une espérance sans bornes me venaient de cette jeune fille morte & de ces espaces rêveurs.

Les bougies s'achevaient. La chambre avait un silence de plus en plus lourd, & les ombres grandissaient. Pâquerette dormait. Jacques n'avait pas bougé.

Il s'eſt levé brusquement, il a regardé autour de lui avec peur. Je l'ai vu se pencher sur le cadavre pour le baiser au front. La chair froide lui a donné un frisson. Alors il m'a aperçu. Il eſt venu à moi, hésitant, puis m'a tendu la main.

Je regardais cet homme que je ne pouvais comprendre, qui me paraissait aussi obscur que Laurence. J'ignorais s'il m'avait menti ou s'il avait voulu me sauver. Cet homme était venu me briser le cœur. Mais j'avais espéré, j'avais pardonné. J'ai pris sa main & la lui ai serrée.

Alors il s'en eſt allé, me remerciant du regard.

Le matin, je me suis trouvé au bord du

lit de Marie, à genoux, pleurant encore, mais des larmes douces, attendries. Je pleurais sur cette pauvre fille que la mort avait emportée au printemps, ignorante des baisers d'amour.

XXX

Frères, je vais à vous. Je pars demain pour nos campagnes. Je veux puiser une nouvelle jeunesse dans nos larges horizons, dans notre soleil ardent & pur.

J'ai eu un orgueil trop haut. Je me suis cru mûr pour la lutte, tandis que je n'étais qu'un enfant faible & nu. Je resterai peut-être toujours enfant.

J'espère en votre amitié, en mes souvenirs. Près de vous, je me rappellerai les jours d'autrefois, je m'apaiserai, j'achève-

rai de guérir mon cœur. Nous irons dans les plaines, au bord de la rivière ombreuse; nous reprendrons la vie de nos seize ans, & j'oublierai ainsi l'année terrible que je viens de vivre. J'en serai encore à ces jours d'ignorance & d'espoir, lorsque je ne savais rien de la réalité & que je rêvais une terre meilleure. Je redeviendrai jeune, croyant, je pourrai recommencer la vie sur de nouveaux songes.

Oh! je sens toutes les pensées de ma jeunesse me revenir en foule, m'emplir de force & d'espérance. Tout avait disparu dans la nuit où j'étais entré, vous & le monde, mon travail de chaque jour & ma gloire future. Je ne vivais plus que pour une idée unique, aimer & souffrir. Aujourd'hui, dans mon apaisement, j'entends s'éveiller une à une ces pensées que je reconnais & auxquelles je souhaite la bienvenue, l'âme attendrie. J'étais aveugle; de nouveau, je vois clair en moi,

le voile s'eſt déchiré, je retrouve le monde tel que je l'avais laissé, large pour les jeunes courages, lumineux, plein d'applaudissements. Je vais reprendre mon labeur, me refaire des forces, lutter au nom de mes croyances, au nom de mes tendresses.

Faites-moi place à vos côtés, frères. Trempons-nous dans l'air pur, dans les champs éclatants de soleil, dans nos amours vierges. Préparons-nous à la vie en nous aimant tous trois, en courant, la main dans la main, libres sous le ciel. Attendez-moi, & faites que la Provence soit plus douce, plus encourageante pour me recevoir & me rendre mon enfance.

Hier, lorsque devant la fenêtre, en face du cadavre de Marie, je m'épurais dans la foi, j'ai vu le ciel, plein d'ombre, blanchir à l'horizon. Toute la nuit, j'avais eu devant les yeux les espaces noirs, troués par les rayons jaunes des étoiles; j'avais sondé vainement l'infini du gouffre sombre, m'effrayant de ce calme immense, de ce

néant insondable. Ce calme, ce néant se sont éclairés; les ténèbres ont frémi & se sont repliées lentement, laissant voir leurs myſtères; l'effroi de l'ombre a fait place à l'espérance de la clarté naissante. Tout le ciel s'eſt enflammé peu à peu; il a eu des teintes roses, douces comme des sourires; il s'eſt creusé dans la lumière pâle, laissant voir Dieu à cette heure matinale & transparente. Et moi, seul, en face de ce déchirement de la nuit, de cette naissance lente & majeſtueuse du jour, je me suis senti au cœur une force jeune, invincible, un espoir immense.

Frères, c'était l'aurore.

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Cᵉ, RUE DU BAC, 30.

72732530

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

15, Boulevard Montmartre, 15

Au coin de la rue Vivienne

vol.

ON (*Tr. de l'espagnol*)
de Norma..... 1

ANDERSEN
contes suédois..... 1

ASSOLLANT
de Karl Brunner..... 1
le garnison..... 1

AUDEBRAND
annes..... 1

MARC BAYEUX
année..... 1

DE BELLOY
s..... 1

A. DE BERNARD
de la guerre..... 1

BERTRAND
res d'un Mormon..... 1

LUCIEN BIART
chaude..... 1

ÉMILE BOSQUET
unier..... 1

DE BRÉHAT
s Amours..... 1
d'Amour..... 1
Romans..... 1
à Calcutta..... 1
ins de la Vie..... 1

A. CASTELNAU
la Renaissance en Italie.. 2

CHAMPFLEURY
de faïence..... 1

LETON ET DE WAILLY
rlandais. Scènes de la vie
itre..... 1

DE CHERVILLE
s d'un Chien de chasse... 1

COLOMBEY
anecdotique du Duel..... 1
les Voleurs..... 1
naux de la dernière heure. 1

A COMTESSE DASH
s des autres..... 1

PAUL DELTUF
selle Fouchet..... 1
..... 1
mes sensibles..... 1
ne Volsin..... 1
de Silva..... 1

ALPHONSE DÉQUET
..... 1

CKENS (*Tr. de B. Derosne*)
x contes de Noël..... 1

CHARLES DUCOM
s gasconnes..... 1

DURANTY
e du beau Guillaume..... 1

CERMANN ET CHARLES
ns de Gœthe..... 1

ERCKMANN-CHATRIAN
ites de la Montagne..... 1
Daniel Ruck..... 1
des bords du Rhin..... 1
lidences d'un Joueur de cla-
e..... 1
Thérèse..... 1
e docteur Mathéus..... 1
d'un conscrit de 1813..... 1

E. FORGUES
rque. — Ma vie de garçon. 1
enner..... 1
e Bohême..... 1

G. FOULD
les Femmes..... 1

ARNOULD RÉMY
d'une Jeune Fille pauvre. 1
ants d'aujourd'hui..... 1
mes mariées..... 1
le Bossu..... 1

vol.

Mme GARCIN, NÉE VAUTHIER
Charlotte..... 1
Leonie..... 1

B. GASTINEAU
Amours de Mirabeau..... 1
Les Femmes et les mœurs de l'Algérie..... 1

Mme DE GIRARDIN
L'Esprit de Mme de Girardin..... 1

LÉON GOZLAN
La Folle du n° 16..... 1
Le Vampire du Val-de-Grâce..... 1
Les Émotions de Polydore Marasquin 1

COMTE DE GRAMMONT
Les Gentilshommes riches..... 1
Les Gentilshommes pauvres..... 1

IMMERMANN ET NEFFTZER
La blonde Lisbeth..... 1

J. JANIN
Contes non estampillés..... 1

CH. JOBEY
L'Amour d'une Blanche..... 1

CH. KINGSLEY (*Tr. B. Derosne*)
Alton Locke..... 2
Vive l'Occident..... 2

OCTAVE LACROIX
Padre Antonio..... 1

AMÉDÉE LANCRET
Les Fausses Passions..... 1

TH. LAVALLÉE
Jean-sans-Peur..... 1

CH. LEVER (*Tr. de B. Derosne*)
Histoire d'une Famille irlandaise.. 2

MANÉ, THÉCEL, PHARÉS
Histoires d'il y a 20 ans..... 1

MARC MONNIER
Garibaldi. — Couquête des Deux-Siciles..... 1

HENRI MARET
Tour du Monde parisien..... 1
La Marjolaine..... 1

JK. MARVEL
Rêveries d'un Célibataire..... 1

MAYNE REID (LE CAPITAINE)
(*Tr. de Mme Allouard*)
Les nègres marrons..... 2

WHYTE MELVILLE (*Tr. B. Derosne*)
L'Interprète..... 2
Propre à rien..... 2

BIAGIO MIRAGLIA
Cinq Nouvelles calabraises..... 1

HENRI MONNIER
La Religion des Imbéciles..... 1

EUG. MULLER
La Mionette (5e édition)..... 1
Madame Claude..... 1
Contes rustiques..... 1

ADRIEN PAUL
Les Duels de Valentin..... 1
Blanche Mortimer..... 1

PAUL PERRET
Mademoiselle du Plessé..... 1
Dame Fortune..... 1

LAURENT PICHAT
Les Poëtes de combat..... 1
Le Secret de Polichinelle..... 1
Gaston..... 1

EDGAR POE
Contes inédits..... 1

ARTHUR PONROY
Le Présent de noces..... 1

R DE PONT-JEST
Le Fire-Fly, souvenir des Indes et de la Chine..... 1
Bolino-le-Negrier, souvenir de l'Océan Indien..... 1

MAX RADIGUET
Les Derniers Sauvages..... 1

CHARLES READE
Fatal argent..... 1

ADRIEN ROBERT
La Princesse Sophie..... 1
Nouveau Roman comique..... 1

ROBERT HOUDIN
Les Tricheries des Grecs..... 1

RUFINI
Découverte de Paris..... 1

G. SALA (*Tr. de B. Derosne*)
La Dame du premier..... 1

G. SAND
Flavie (3e édition.)..... 1
Souvenirs et impressions littéraires 1
Autour de la table..... 1
Les Amours de l'âge d'or..... 1
Les Dames vertes..... 1
Théâtre complet..... 1
Promenades autour d'un Village.. 1
Les Beaux Messieurs de Bois-doré 1

AURÉLIEN SCHOLL
Histoire d'un premier Amour..... 1
Aventures romanesques..... 1
Les Amours de Théâtre..... 1

EDMOND TEXIER
Choses du Temps présent..... 1

THACKERAY (*Tr. de B. Derosne*)
Les Aventures de Philippe..... 1
Les Newcomes..... 1
Les Virginiens..... 1

THIERS
Histoire de Law..... 1

TOURGUÉNEF
Dimitri Roudine..... 1
Une Nichée de Gentilshommes.... 1
Dernières Nouvelles..... 1

TROIS BUVEURS D'EAU
Histoire de Murger..... 1

L. ULBACH
Monsieur et Madame Fernel..... 1
Le Mari d'Antoinette..... 1
Histoire d'une Mère et de ses Enfants 1
Françoise..... 1
Pauline Foucault..... 1
Suzanne Duchemin..... 1
L'Homme aux cinq louis d'or.... 1
Les Roues sans le savoir..... 1
Voyage autour de mon Clocher .. 1
Le prince Bonifacio..... 1
Mémoires d'un inconnu..... 1
Louise Tardy..... 1

CLAUDE VIGNON
Jeanne de Mauguet..... 1
Un Drame en province..... 1
Les Complices..... 1
Les Récits de la Vie réelle..... 1
Victoire Normand..... 1

AUGUSTE VILLEMOT
La Vie à Paris..... 1

ALEXANDRE WEILL
L'Amour allemand..... 1

WILKIE COLLINS (*Tr. Forgues*)
La Femme en blanc (4e édition).. 1
Sans nom (2e édition)..... 1
Une Poignée de Romans..... 1

H. WOOD (*Tr. de North Pesti*)
Lady Isabel..... 1

GONZALEZ (*Tr. de l'espagnol*)
La Dame de nuit..... 1

ZSCHOKKE
Contes inédits..... 1

ÉMILE ZOLA
Contes à Ninon..... 1
La Confession de Claude..... 1

Paris. Imp. de Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30

Édition originale Rare
très Bel Exemplaire